





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

†



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-UNIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.





DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

E.

EMPOISONNEMENS.

REPETONS ſouvent des vérités utiles. Il y a toujours eu moins d'empoiſonnemens qu'on ne l'a dit ; il en eſt preſque comme des parricides. Les accuſations ont été communes, et ces crimes ont été très-rares. Une preuve, c'eſt qu'on a pris long-temps pour poiſon ce qui n'en eſt pas. Combien de princes ſe ſont défaits de ceux qui leur étaient ſuſpects en leur feſant boire du ſang de taureau ? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis? Tous les hiſtoriens anciens, et même *Plutarque*, l'atteſtent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait ſaigner un de mes taureaux, dans l'idée que ſon ſang m'appartenait, puiſqu'il était né dans mon étable (ancienne prétention dont je ne diſcute pas ici la validité); je bus de ce ſang comme *Atrée* et mademoiſelle de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le ſang de cheval n'en fait aux



Tartares, et que le boudin ne nous en fait tous les jours, ſurtout lorſqu'il n'eſt pas trop gras.

Pourquoi le ſang du taureau ſerait-il un poiſon quand le ſang de bouquetin paſſe pour un remède ? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du ſang de bœuf, qu'ils appellent de la *fricaſſée;* celui de taureau n'eſt pas plus dangereux. Soyez sûr, cher lecteur, que *Thémiſtocle* n'en mourut pas.

Quelques ſpéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que ſa belle-ſœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoiſonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait miſe dans une jatte de fraiſes au lieu de ſucre rapé; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamant, ni celle d'aucune production de la nature, qui ne ſerait pas venimeuſe par elle-même, ne pourrait être nuiſible.

Il n'y a que les pointes aiguës, tranchantes, actives, qui puiſſent devenir des poiſons violens. L'exact obſervateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*), célèbre médecin de Londres, a vu au microſcope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées; il prétend qu'il les a toujours trouvées ſemées de ces lames coupantes et pointues, dont le nombre innombrable déchire et perce les membranes internes. (1)

(1) On ne peut expliquer les effets d'un poiſon par une cauſe mécanique de cette eſpèce. Quelques-uns paraiſſent avoir

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, et son bâtard le duc de *Borgia*, fesaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en bas, et en le battant long-temps jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt et aussi violent que celui de la vipère. Un grand apothicaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai (2). Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit, et plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à

une action chimique sur nos organes qu'ils détruisent en décomposant la substance qui les forme. Tels sont les poisons caustiques. Le venin de la vipère paraît n'avoir qu'une action purement organique. (Voyez l'ouvrage de M. l'abbé *Fontana* sur le venin de la vipère.) Nous ne prétendons pas prononcer que l'action mécanique des corps, leur action chimique, leur action organique, soient d'une nature différente; mais les faits prouvent que ces trois espèces d'actions existent, et rien ne nous prouve qu'elles doivent être réduites à une seule, ni même ne nous en fait entrevoir la possibilité.

(2) Il est très-vraisemblable que c'est un conte populaire: il serait plus facile qu'on ne croit de pénétrer ces prétendus secrets; mais ceux qui savent quelque chose sur ces objets doivent avoir la prudence de se taire. Ce n'est pas qu'il ne soit utile que ces vérités soient connues, comme toute autre espèce de vérité; mais on ne doit les publier que dans des ouvrages qui fassent connaître en même temps le danger, les précautions qui peuvent en préserver, et les remèdes.

faire mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, et comme on s'endort ; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois et de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres et du brigandage : mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même ; et cet homme n'est point un juif ; c'était un syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le second livre des Machabées dit (*a*) qu'il s'empoisonna *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Machabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome ; c'était donc dans le temps de la vertu la plus austère ; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût

(*a*) Chap. X, v. 13.

autorifé ; c'était lorfque les femmes ne buvaient point de vin, ne fortaient prefque jamais de leurs maifons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles fe fuffent appliquées à connaître les poifons, qu'elles s'affemblaffent pour en compofer, et que fans aucun intérêt apparent elles donnaffent ainfi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard, dans fa compilation abrégée, fe contente de dire que *la vertu des dames romaines fe démentit étrangement; que cent foixante et dix d'entre elles fe mêlant de faire le métier d'empoifonneufes, et de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accufées, convaincues et punies.*

Tite-Live ne dit pas affurément qu'elles réduifirent cet art en préceptes. Cela fignifierait qu'elles tinrent école de poifons, qu'elles profefsèrent cette fcience; ce qui eft ridicule. Il ne parle point de cent foixante et dix profeffeufes en fublimé corrofif ou en vert-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eut des empoifonneufes parmi les femmes des fénateurs et des chevaliers.

Le peuple était extrêmement fot et raifonneur à Rome, comme ailleurs; voici les paroles de *Tite-Live :*

(*b*) "L'année 423 fut au nombre des malheu-" reufes; il y eut une mortalité caufée par

(*b*) Première Décade, livre VIII.

„ l'intempérie de l'air, ou par la malice
„ humaine. Je voudrais qu'on pût affirmer
„ avec quelques auteurs que la corruption de
„ l'air causa cette épidémie, plutôt que d'attri-
„ buer la mort de tant de romains au poison,
„ comme l'ont écrit faussement des historiens
„ pour décrier cette année. „

On a donc écrit *faussement*, selon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoisonneuses; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année? c'est ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi*. Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Une esclave accuse environ soixante et dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poisons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, et elles expirent sur le champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre de supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture; où *Jupiter* en personne avait arrêté la fuite des Romains; où *Castor* et

Pollux étaient venus combattre à cheval; où l'on avait coupé un caillou avec un rasoir; et où *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, disputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant et même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur; un bon cuisinier est à coup sûr un empoisonneur à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson*, ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou (comme les ministres en reçoivent à chaque poste); ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenson*, c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT,

Magie, *évocation*, *fortilége*, *&c.*

IL n'eſt guère vraiſemblable que toutes ces abominables abſurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Iſis* et d'*Oſiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des ferpens, avec celui de reſſuſciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inſpirer de l'amour, ou de métamorphoſer des hommes en bêtes?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodigonoeïa*, *chanſon productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée! allons, les *Bochart*, vous êtes de grands voyageurs; vous allez d'Italie en Méſopotamie en un clin-d'œil; vous courez chez le grand et ſavant peuple hébreu; vous en rapportez tous les livres et tous les uſages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au ſon d'une muſette ou d'un ſimple cornet pour recevoir ſa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ſes prédéceſſeurs,

joua de la muſette mieux que les autres bergers; ou bien il ſe ſervit du chant. Tous les animaux domeſtiques accouraient à ſa voix. On ſuppoſa bien vîte que les ours et les tigres étaient de la partie : ce premier pas aiſément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* feſaient danſer les pierres et les arbres.

Si on fait danſer un ballet à des rochers et à des ſapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes, lorſqu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour conſtruire une ville, et un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ſerpens doit avoir une cauſe encore plus ſpécieuſe. Le ſerpent n'eſt point un animal vorace et porté à nuire. Tout reptile eſt timide. La première choſe que fait un ſerpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'eſt de ſe cacher dans un trou comme un lapin et un lézard. L'inſtinct de l'homme eſt de courir après tout ce qui s'enfuit, et de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il eſt armé, qu'il ſent ſa force, et ſurtout qu'on le regarde.

Loin que le ſerpent ſoit avide de ſang et de chair, il ne ſe nourrit que d'herbe, et paſſe un temps très-conſidérable ſans manger : s'il avale quelques inſectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend ſervice.

Tous les voyageurs difent qu'il y en a de très-longs et de très-gros ; mais nous n'en connaiffons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant, qui ait été attaqué par un gros ferpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; et les chiens ne mordent les paffans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ferpent d'un petit enfant ? quel plaifir aurait-il à le mordre ? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les ferpens mordent et les écureuils auffi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monftres dans l'efpèce des ferpens comme dans celle des hommes ; je confens que l'armée de *Régulus* fe foit mife fous les armes en Afrique contre un dragon, et que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas font rares.

Les deux ferpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* et deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée troyenne, font un beau prodige, digne d'être tranfmis à la poftérité par des vers hexamètres et par des ftatues qui repréfentent *Laocoon* comme un géant, et fes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorfqu'on prenait avec un grand vilain cheval

de bois (*a*) des villes bâties par des dieux; lorſque les fleuves remontaient vers leurs ſources, que les eaux étaient changées en ſang, et que le ſoleil et la lune s'arrêtaient à la moindre occaſion.

Tout ce qu'on a conté des ſerpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était deſcendu du ciel pour tuer le ſerpent *Python*.

Ils paſsèrent auſſi pour être très-prudens. Leur prudence conſiſte à ne pas courir ſi vîte que nous, et à ſe laiſſer couper en morceaux.

La morſure des ſerpens et ſurtout des vipères, n'eſt dangereuſe que lorſqu'une eſpèce de rage a fait fermenter un petit réſervoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont ſous leurs gencives (1). Hors de là un ſerpent n'eſt pas plus dangereux qu'une anguille.

Pluſieurs dames ont apprivoiſé et nourri des ſerpens, les ont placés ſur leur toilette, et les ont entortillés autour de leurs bras.

(*a*) Le cheval de bois était une machine ſemblable à ce qu'on appela depuis le *belier*. C'était une longue poutre terminée en tête de cheval: elle fut conſervée en Gréce, et *Pauſanias* dit qu'il l'a vue.

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. *Fontana*. Il y décrit les véſicules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère, la manière dont les dents qui renferment cette véſicule ſe reproduiſent, et la mécanique ſingulière par laquelle ce ſuc pénètre dans les bleſſures. Il eſt conſtamment vénéneux, même ſans que la vipère ſoit irritée.

Les nègres de Guinée adorent un ferpent qui ne fait de mal à perfonne.

Il y a plufieurs fortes de ces reptiles ; et quelques-unes font plus dangereufes que les autres dans les pays chauds; mais en général le ferpent eft un animal craintif et doux; il n'eft pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoifer et nourrir des ferpens, et les faire venir d'un coup de fifflet, comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des forciers. Les Pfilles et les Marfes, qui fe familiarisèrent avec les ferpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de fe faire refpecter auffi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ferpens paffa pour une chofe conftante. La fainte Ecriture même, qui entre toujours dans nos faibleffes, daigna fe conformer à cette idée vulgaire (*b*). *L'afpic fourd qui fe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du favant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ferpens qui réfifteront aux enchantemens.*

(*d*) *Le médifant eft femblable au ferpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

(*b*) Pfaume LVII.

(*c*) *Jérémie*, chap. VIII, v. 17.

(*d*) Eccléfiafte.

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il fallait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Enchantement des morts, ou évocation.

ENCHANTER un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très-ordinaire que dans ſes rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python;* et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, et avoir affaire à un eſprit faible : or perſonne ne niera que ces deux choſes n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on feſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur; tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait

l'ombre, et fa parole fuffifait. Cela s'appelle la *nécromancie.* La fameufe pythoniffe d'Endor a toujours été un grand fujet de difpute entre les pères de l'Eglife. Le fage *Théodoret*, dans fa queftion LXII[e] fur le livre des Rois, affure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas; et que ce qui effraya la pythoniffe, ce fut que *Samuel* était fur fes jambes.

Saint *Auguftin*, interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le fecond livre de fes queftions, qu'il n'eft pas plus extraordinaire de voir une pythoniffe faire venir une ombre, que de voir le diable emporter JESUS-CHRIST fur le pinacle du temple et fur la montagne.

Quelques favans voyant que chez les Juifs on avait des efprits de *Python*, en ont ofé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très-tard, et qu'ils avaient prefque tout pris dans les fables grecques; mais ce fentiment n'eft pas foutenable.

Des autres fortiléges.

QUAND on eft affez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raifon faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le médecin malgré lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les forciers

n'euffent

n'euſſent le pouvoir de faire mourir les beſtiaux; et il fallait oppoſer ſortilége à ſortilége pour garantir ſon bétail. Mais ne nous moquons point des anciens; pauvres gens que nous ſommes, ſortis à peine de la barbarie! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des ſorciers dans toute l'Europe; et on vient encore de brûler une ſorcière vers l'an 1750, à Vurtzbourg. Il eſt vrai que certaines paroles et certaines cérémonies ſuffiſent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arſenic.

L'Hiſtoire critique des cérémonies ſuperſtitieuſes par *le Brun* de l'oratoire, eſt bien étrange; il veut combattre le ridicule des ſortiléges, et il a lui-même le ridicule de croire à leur puiſſance. Il prétend que *Marie Bucaille* la ſorcière, étant en priſon à Valogne, parut à quelques lieues de là dans le même temps, ſelon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie, condamnés à être pendus et brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été aſſez ſots pour ſe croire ſorciers, et aſſez méchans pour mêler des poiſons réels à leurs ſorcelleries imaginaires.

Le père *le Brun* proteſte (*e*) qu'il y eut beaucoup de *ſurnaturel dans leur fait*, et qu'ils furent

(*e*) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accusés duement atteints et convaincus de superstitions, d'impiétés, sacriléges, profanations, empoisonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce soient des profanations qui aient fait périr des animaux : il dit que ce sont les empoisonnemens. On peut commettre un sacrilége sans être sorcier, comme on empoisonne sans être sorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufridi*, et ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ses pénitentes. Le curé *Gaufridi* croyait aussi en avoir obligation au diable ; mais c'était en 1611 : c'était dans le temps où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-dessus des Caraïbes et des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques-uns de cette espèce, comme le jésuite *Girard*, l'ex-jésuite *Nonotte*, le jésuite *Duplessis*, l'ex-jésuite *Malagrida ;* mais cette espèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'est-à-dire des hommes métamorphosés en loups par des enchantemens, il suffit qu'un jeune berger ayant tué un loup, et s'étant revêtu de sa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup se soit

répandue dans toute la province, et de là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(*f*) *His ego ſæpè lupum fieri, et ſe condere ſilvis*
Mœrim, ſæpè animas imis excire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu ſortir des ames.

Voir un homme loup eſt une choſe curieuſe; mais voir des ames eſt encore plus beau. Des moines du Mont Caſſin ne virent-ils pas l'ame de St *Bénédict* ou *Benoit*? Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de St *Martin*? Des moines de Saint-Denis ne virent-ils pas celle de *Charles-Martel*?

Enchantemens pour ſe faire aimer.

Il y en eut pour les filles et pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome et dans Alexandrie ; et ils en vendent encore en Aſie. Vous trouverez quelques-uns de ces ſecrets dans le Petit Albert ; mais vous vous mettrez plus au fait, ſi vous liſez le plaidoyer qu'*Apulée* compoſa lorſqu'il fut accuſé par un chrétien, dont il avait épouſé la fille, de l'avoir enſorcelée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était ſervi principalement de certains poiſſons, attendu que *Vénus* étant

(*f*) *Ecloga VIII*, v. 97. et ſeq.

née de la mer, les poiſſons devaient exciter prodigieuſement les femmes à l'amour.

On ſe ſervait d'ordinaire de verveine, de ténìa, de l'hippomane, qui n'était autre choſe qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorſqu'elle produit ſon poulain, d'un petit oiſeau nommé parmi nous *hochequeue*, en latin, *motacilla*.

Mais *Apulée* était principalement accuſé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écreviſſes, des hériſſons de mer, des huîtres cannelées, du calmar, qui paſſe pour avoir beaucoup de ſemence, &c.

Apulée fait aſſez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à ſe donner à lui. Il eſt vrai qu'il avoue dans ſon plaidoyer que ſa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi ! dit-il, ſi elle m'avait appelé *conſul*, ſerais-je conſul pour cela?

Le ſatyrion fut regardé chez les Grecs et chez les Romains comme le philtre le plus puiſſant : on l'appelait la *plante aphrodiſia*, *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette ſauvage ; c'eſt l'*eruca* des latins (g) : *Et Venerem revocans erùca morantem*. Nous y mêlons ſurtout un peu d'eſſence d'ambre. La mandragore eſt paſſée de mode. Quelques vieux débauchés ſe ſont ſervis de mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales ; mais qui portent

(g) MARTIAL.

beaucoup plus à la vessie, qui l'excorient, et qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse et la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque temps pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat, on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris, amabilis esto.
Pour être aimé, soyez aimable.

ENFER.

Inferum, souterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique et la première métaphysique des Egyptiens et des Grecs.

Les Indiens beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempsycose, ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaste Tartarie orientale et



occidentale, ne furent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs, avec le temps, firent du souterrain un vaste royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* et à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *Furies*, trois parques pour filer, dévider et couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité; chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat, *Minos*, *Eaque* et *Rhadamanthe*, l'un jugeait la Gréce, l'autre l'Asie mineure (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie), le troisième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'Enéide, parce qu'alors le sérieux convient à son sujet; tantôt il en parle avec mépris dans ses Géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut sonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture,

Qui regarde en pitié le Styx et l'Achéron,
Et le triple Cerbère, et la barque à Caron !

On déclamait ſur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudiſſaient.

Tænara et aſpero
Regnum ſub domino, limen et obſidens
Cuſtos non facili Cerberus oſtio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par ſollicito fabula ſomnio.

Le palais de Pluton, ſon portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéton ſont des contes d'enfans,
Des ſonges importuns, des mots vides de ſens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force; *Cicéron*, *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raiſonne encore plus philoſophiquement qu'eux tous (*a*). ›› Celui qui craint la mort, craint ou ›› d'être privé de tous ſens, ou d'éprouver ›› d'autres ſenſations. Mais ſi tu n'as plus tes ›› ſens, tu ne ſeras plus ſujet à aucune peine, ›› à aucune misère. Si tu as des ſens d'une ›› autre eſpèce, tu ſeras une autre créature. ››

(*a*) Liv. VIII, nº 62.

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, et qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* disait publiquement : *Il n'y a point de vieille femme qui croye ces inepties. Lucrèce* avouait que ces idées fesaient une grande impression sur les esprits ; il vient, dit-il, pour les détruire.

> *Si certum finem esse viderent*
> *Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent*
> *Relligionibus atque minis obsistere vatum.*
> *Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas ;*
> *Æternas quoniam pœnas in morte timendum est.*

> Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
> On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
> On pourrait supporter le fardeau de la vie ;
> Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie ;
> Après des tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les Furies et *Pluton*, comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes

aux

aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

> *Et quocumque tamen miseri venêre, parentant*
> *Et nigras mactant pecudes, et Manibus divis*
> *Inferias mittunt, multòque in rebus acerbis*
> *Acriùs admittunt animos ad relligionem.*

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains facrifices ;
Le fang d'un belier noir coule fous leurs couteaux ;
Plus ils font malheureux, et plus ils font dévots.

Plufieurs philofophes, qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique hiftorien *Polybe*. *L'enfer*, dit-il, *eft inutile aux fages, mais néceffaire à la populace infenfée.*

Il eft affez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer (*b*). Tous les

(*b*) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer* femble fe méprendre étrangement, en citant le Deutéronome, au chapitre XXXII, verf. 22 et fuiv. Il n'y eft pas plus queftion d'enfer que de mariage et de danfe. On fait parler DIEU ainfi : „ Ils m'ont provoqué dans celui „ qui n'était pas leur Dieu, et ils m'ont irrité dans leurs „ vanités ; et moi je les provoquerai dans celui qui n'eft pas „ mon peuple, et je les irriterai dans une nation folle. — Un „ feu s'eft allumé dans ma fureur, et il brûlera jufqu'au bord „ du fouterrain, et il dévorera la terre avec fes germes, et il „ brûlera les racines des montagnes. — J'accumulerai les

hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions et d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, et un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée (c) : » Quiconque appellera son frère *Raca* » sera condamné par le sanhédrin, mais celui » qui l'appellera *fou*, sera condamné au *gehenei* » *hinnon*, gehenne du feu. »

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipères*.

„ maux sur eux; je viderai sur eux mes flèches; je les ferai „ mourir de faim; les oiseaux les dévoreront d'une morsure „ amère; j'enverrai contre eux les dents des bêtes avec la „ fureur des reptiles et des serpens. Le glaive les dévastera „ au-dehors, et la frayeur au-dedans, eux et les garçons, et „ les filles, et les enfans à la mamelle, avec les vieillards. „

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui désigne des châtimens après la mort? Des herbes sèches, des serpens qui mordent, des filles et des enfans qu'on tue, ressemblent-ils à l'enfer? n'est-il pas honteux de tronquer un passage pour y trouver ce qui n'y est pas? Si l'auteur s'est trompé, on lui pardonne; s'il a voulu tromper, il est inexcusable.

(c) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

Secondement, que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch;* et cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs (*d*) : „ Si quelqu'un sert „ d'achoppement aux faibles qui croient en „ moi, il vaudrait mieux qu'on lui mît au „ cou une meule usinaire, et qu'on le jetât „ dans la mer.

„ Et si ta main te fait achoppement, coupe- „ la; il est bon pour toi d'entrer manchot „ dans la vie, plutôt que d'aller dans la „ gehenna du feu inextinguible, où le ver ne „ meurt point, et où le feu ne s'éteint point.

„ Et si ton pied te fait achoppement, coupe „ ton pied; il est bon d'entrer boiteux dans „ la vie éternelle, plutôt que d'être jeté avec „ tes deux pieds dans la gehenna inextin- „ guible, où le ver ne meurt point, et où „ le feu ne s'éteint point.

„ Et si ton œil te fait achoppement, arrache „ ton œil; il vaut mieux entrer borgne dans „ le royaume de DIEU, que d'être jeté avec „ tes deux yeux dans la gehenna du feu, où „ le ver ne meurt point, et où le feu ne „ s'éteint point.

(*d*) *Marc*, chap. IX, v. 42 et suiv.

„ Car chacun ſera ſalé par le feu, et toute
„ victime ſera ſalée par le ſel.

„ Le ſel eſt bon; que ſi le ſel s'affadit, avec
„ quoi ſalerez-vous ?

„ Vous avez dans vous le ſel, conſervez la
„ paix parmi vous. „

Il dit ailleurs, ſur le chemin de Jéruſalem (*e*) : „ Quand le père de famille ſera entré
„ et aura fermé la porte, vous reſterez dehors,
„ et vous heurterez, diſant : Maître, ouvrez-
„ nous ; et en répondant, il vous dira : *Neſcio*
„ *vos*, d'où êtes-vous ? et alors vous commen-
„ cerez à dire : Nous avons mangé et bu avec
„ toi, et tu as enſeigné dans nos carrefours ;
„ et il vous répondra : *Neſcio vos*, d'où êtes-
„ vous ? ouvriers d'iniquités ! et il y aura
„ pleurs et grincemens de dents, quand vous
„ verrez *Abraham*, *Iſaac*, *Jacob*, et tous les
„ prophètes, et que vous ſerez chaſſés dehors. „

Malgré les autres déclarations poſitives émanées du Sauveur du genre-humain, qui aſſurent la damnation éternelle de quiconque ne ſera point de notre Egliſe, *Origène* et quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les ſociniens les rejettent, mais ils ſont hors du giron. Les luthériens et les calviniſtes, quoique égarés hors du giron, admettent un enfer ſans fin.

(*e*) *Luc*, chap. XIII.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois; ils punissaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie; et de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déjà observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque: Vous êtes un homme inconséquent et sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer; et vous ne l'annoncez pas expressément? et tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, et qui donneront la

torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant, qui ne ſavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Chaldée, en Perſe; ou vous êtes un homme très-mal-aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baſe de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre: Nous avouons que nous ſommes exceſſivement ignorans; que nous avons appris à écrire fort tard; que notre peuple était une horde ſauvage et barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-ſiècle dans des déſerts impraticables; qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, et par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous puſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier la *vie;* nous ne connûmes notre DIEU et ſes miniſtres, ſes anges, que comme des êtres corporels: la diſtinction de l'ame et du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, et d'une philoſophie très-fine. Demandez aux Hottentots et aux Nègres,

qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiffent la vie à venir? Nous avons cru faire affez de perfuader à notre peuple que DIEU puniffait les malfaiteurs jufqu'à la quatrième génération, foit par la lèpre, foit par des morts fubites, foit par la perte du peu de bien qu'on pouvait pofféder.

On répliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un fyftême dont le ridicule faute aux yeux; car le malfaiteur qui fe portait bien, et dont la famille profpérait, devait néceffairement fe moquer de vous.

L'apologifte de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez; car pour un criminel qui raifonnait jufte, il y en avait cent qui ne raifonnaient point du tout. Celu. qui ayant commis un crime ne fe fentait puni ni dans fon corps, ni dans celui de fon fils, craignait pour fon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-fujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années; il y a toujours des malheurs dans une famille, et nous fefions aifément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereffe des fautes fecrètes.

Il ferait aifé de répliquer à cette réponfe, et de dire : Votre excufe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens

perdent la ſanté et leurs biens ; et s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de DIEU, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore : il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, et d'autres qui ſont envoyés expreſſément de DIEU ; mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fièvre et la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les phariſiens et les eſſéniens, chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, et fut adopté par les chrétiens.

Pluſieurs pères de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire, dans ſon ſixième chant de l'Enéide :

> . . . . *Sedet æternùmque ſedebit.*
> *Infelix Theſeus.*

Il prétend en vain que *Théſée* eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, et que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que *Théſée* eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, et qu'il eſt dans les champs Elyſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calvinifte, nommé *Petit-Pierre*, prêcha et écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres miniftres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La difpute s'échauffa; on prétend que le roi leur fouverain leur manda que, puifqu'ils voulaient être damnés fans retour, il le trouvait très-bon, et qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'Eglife de Neuchâtel déposèrent le pauvre *Petit-Pierre*, qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous; mais fachez qu'il eft bon que votre fervante, votre tailleur, et furtout votre procureur y croient.

J'ajouterai, pour l'*illuftration* de ce paffage, une petite exhortation aux philofophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai: Meffieurs, nous ne paffons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hofpital*, *la Mothe-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Defcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le refpectable *Bayle*, qui était fi au-deffus de la fortune; ni avec le trop vertueux incrédule *Spinofa*, qui, n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penfionnaire de *Wit*, une penfion de trois cents florins que lui fefait le grand de *Wit*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en

le mangeant. Tous ceux à qui nous avons affaire ne ſont pas des *Des-Barreaux*, qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos*, qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, Meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons affaire à force fripons qui ont peu réfléchi; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur ſi vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, et que l'ame eſt mortelle; pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils ſeront damnés s'ils me volent: j'imiterai ce curé de campagne, qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône: Je ne ſais à quoi penſait JÉSUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eſt un excellent livre pour les ſots que le Pédagogue chrétien, compoſé par le révérend père d'*Outreman*, de la compagnie de JESUS, et augmenté par le révérend *Coulon*, curé de Ville-Juif-lès-Paris. Nous avons, Dieu merci, cinquante et une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157, édition in-4°) qu'un miniſtre d'Etat de la reine

Elifabeth, nommé le *baron de Honfden*, qui n'a jamais exifté, prédit au fecrétaire d'Etat *Cécil* et à fix autres confeillers d'Etat qu'ils feraient damnés et lui auffi; ce qui arriva, et qui arrive à tout hérétique. Il eft probable que *Cécil* et les autres confeillers n'en crurent point le baron de *Honfden;* mais fi ce prétendu baron s'était adreffé à fix bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité, qui veut fans doute que l'on foit jufte, foit qu'il y ait un enfer, foit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la defcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eft un article de foi très-important; il eft expreffément fpécifié dans le fymbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi eft tiré; car il ne fe trouve dans aucun de nos quatre évangiles, et le fymbole intitulé *des apôtres*, n'eft, comme nous l'avons obfervé, que du temps des favans prêtres *Jérôme*, *Auguftin* et *Rufin*.

On estime que cette descente de notre Seigneur aux enfers, est prise originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare et *Sathan*, après une longue conversation avec *Adam*, *Enoch*, *Elie* le thesbite, et *David*, *entendent une voix comme le tonnerre, et une voix comme une tempête David dit au prince du Tartare: Maintenant très vilain et très-sale prince de l'enfer, ouvre tes portes et que le roi de gloire entre*, &c. *Disant ces mots au prince, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme, et il éclaira les ténèbres éternelles, et il rompit les liens indissolubles; et par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, et dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec St *Michel*, il vainquit la mort; il prit *Adam* par la main; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* et de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* et *Caïphe*, et au docteur *Gamaliel*, alors maître de St *Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis longtemps aucune autorité; mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de St *Pierre*, à la fin du chapitre III: *Parce que le* CHRIST *est mort une*

fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à DIEU, *mort à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue, en disant qu'il le mena d'abord en enfer, et ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (*a*) que „ JESUS quitta „ son corps sans attendre que la mort le vînt „ prendre; qu'au contraire, il prit la mort „ toute tremblante, qui embrassait ses pieds „ et qui voulait s'enfuir; qu'il l'arrêta; qu'il „ brisa les portes des cachots où étaient ren- „ fermées les ames des saints; qu'il les en tira, „ les ressuscita, se ressuscita lui-même, et les „ mena en triomphe dans cette Jérusalem „ céleste, *laquelle descendait du ciel toutes les* „ *nuits*, et fut vue par S[t] *Justin*. „

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. Saint *Thomas* assure dans sa

(*a*) Evangile, chap. II.

Somme(*b*) qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment du fin et judicieux *Calmet. Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les ſaints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitaſſent par anticipation ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent *Pélops*; qu'*Orphée* tira *Eurydice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceſte*; qu'*Eſculape* reſſuſcita *Hippolyte*, &c. &c. Diſtinguons toujours la fable de la vérité, et ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ſes faibles lumières.

ENTERREMENT.

EN liſant par un aſſez grand haſard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer perſonne dans les égliſes. Des gens ſavans m'aſſurent que pluſieurs autres conciles ont fait la même défenſe. De là je conclus que dès ces premiers ſiècles, quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en

(*b*) III. part. queſt. LIII.

charniers pour y pourrir d'une manière diftinguée : je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choifi les lieux facrés, où l'on adorait la divinité, pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens fon père, fa mère et fes vieux parens, qu'on fouffre avec bonté parmi nous, et pour lefquels on a rarement une paffion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, et fort noble d'avoir une fuite d'aïeux en chair et en os dans fon cabinet. Il eft dit même qu'on mettait fouvent en gage chez l'ufurier, le corps de fon père et de fon grand-père. Il n'y a point à préfent de pays au monde où l'on trouvât un écu fur un pareil effet ; mais comment fe pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, et qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris, en la tranfportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui fe trouvaient à point nommé fur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en perfonne honnête, et qu'elle était digne de paffer dans la barque, moyennant un fou qu'elle avait foin de porter dans fa bouche ? Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade fur l'eau, et refter dans le cabinet de fon héritier ou chez un ufurier. Ce font-là de ces petites contradictions de

l'antiquité que le refpect empêche d'examiner fcrupuleufement.

Quoi qu'il en foit, il eft certain qu'aucun temple du monde ne fut fouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilége de faire élever des maufolées, malgré la loi des douze tables qui en fefait une défenfe expreffe.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs maufolées dans Saint-Pierre ; mais ils n'empuantiffent pas l'églife, parce qu'ils font très-bien embaumés, enfermés dans de belles caiffes de plomb, et recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lefquels un mort ne peut guère tranfpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le refte de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églifes ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, et les vivans n'y marchent point fur des morts.

Cette horreur n'eft foufferte que dans des pays où l'afferviffement aux plus indignes ufages laiffe fubfifter un refte de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez fur de vilaines pierres mal jointes, qui ne font point au niveau ; on les a levées mille fois pour jeter fous elles des caiffes de cadavres.

Paffez

Paffez par le charnier qu'on appelle Saint-Innocent ; c'eft un vafte enclos confacré à la pefte ; les pauvres qui meurent très-fouvent de maladies contagieufes, y font enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les offemens ; une vapeur épaiffe, cadavereufe, infectée, s'en exhale ; elle eft peftilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et prefque à côté de cette voirie eft l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, et on entaffe, depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, auffi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés ; tant l'habitude et la fottife ont de force contre la raifon et contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne fe corrige point. Paris fera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, et de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verfailles vient de donner un exemple qu'on

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en fubfifte d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également, et des lois de l'Etat, et de la vie des citoyens.

devrait ſuivre par-tout. Un petit cimetière d'une paroiſſe très-nombreuſe infectait l'égliſe et les maiſons voiſines, un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable; il a excité ſes concitoyens; il a bravé les cris de la barbarie; on a préſenté requête au conſeil; enfin le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique et pernicieux; le cimetière a été tranſféré à un mille de diſtance.

ENTHOUSIASME.

CE mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure;* les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation et le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette Pythie, qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon*, par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons-nous par enthouſiaſme? que de nuances dans nos affections! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement,

passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému et ne remarque rien; une femme pleure; un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion; et s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme, il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en

Angleterre, fans une permiffion fignée de fa main, pour conferver la paix dans fon royaume.

S[t] *Ignace* ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du défert, après avoir lu des romans. Le voilà faifi d'un double enthoufiafme; il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut fe battre pour fa dame, il a des vifions; la vierge lui apparaît et lui recommande fon fils; elle lui dit que la fociété ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique fon enthoufiafme à un autre efpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue; de là au Japon, fans qu'il puiffe parler japonais; n'importe, fon enthoufiafme paffe dans l'imagination de quelques jeunes jéfuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci, après la mort de *Xavier*, ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, et qu'il n'ait reffufcité fept ou huit morts pour le moins. Enfin l'enthoufiafme devient fi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile et par cent mille hommes égorgés; l'enthoufiafme alors eft parvenu à fon dernier degré, qui eft le fanatifme; et ce fanatifme eft devenu rage.

Le jeune fakir qui voit le bout de fon nez

en fesant ses prières, s'échauffe par degrés, jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Etre suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, et il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux; il voit *Brama* resplendissant de lumière, il a des extases, et cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, et surtout dans la poësie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poëtes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux, et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme? c'est qu'un poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages, et leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'enthousiasme est admis dans tous les genres de poësie où il entre du sentiment: quelquefois même il se fait place jusque dans l'églogue, témoins ces vers de la dixième églogue de *Virgile* :

Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.

Le style des épîtres, des satires, réprouve l'enthousiasme; aussi n'en trouve-t-on pas dans les ouvrages de *Boileau* et de *Pope*.

Nos odes, dit-on, sont de véritables champs d'enthousiasme; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses. Jetez les yeux sur la plupart des

ftances de la belle ode à la Fortune, de *Jean-Baptifte Rouffeau.*

> Vous chez qui la guerrière audace
> Tient lieu de toutes les vertus,
> Concevez Socrate à la place
> Du fier meurtrier de Clitus :
> Vous verrez un roi refpectable,
> Humain, généreux, équitable,
> Un roi digne de vos autels ;
> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eft une courte differtation fur le mérite perfonnel d'*Alexandre* et de *Socrate ;* c'eft un fentiment particulier, un paradoxe. Il n'eft point vrai qu'*Alexandre* fera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Gréce, qui fubjugua l'Afie, qui pleura *Darius*, qui punit fes meurtriers, qui refpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en fi peu de temps ne fera jamais le dernier des mortels.

> Tel qu'on nous vante dans l'hiftoire,
> Doit peut-être toute fa gloire
> A la honte de fon rival :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tout le ſuccès d'*Annibal;* la ruine de Sagonte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, et tant de ſavantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par ſa faute. Des faits ſi défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une hiſtoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthouſiaſme qui ne s'affaiblit jamais, et qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, eſt le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden :* elle eſt encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée; et ſi on avait eu un muſicien digne du poëte, ce ſerait le chef-d'œuvre de la poëſie lyrique.

Ce qui eſt toujours fort à craindre dans

l'enthouſiaſme,

l'enthoufiafme, c'eft de fe livrer à l'ampoulé, au gigantefque, au galimatias. En voici un grand exemple, dans l'ode fur la naiffance d'un prince du fang royal :

> Où fuis-je? quel nouveau miracle
> Tient encor mes fens enchantés!
> Quel vafte, quel pompeux fpectacle
> Frappe mes yeux épouvantés!
> Un nouveau monde vient d'éclore :
> L'univers fe reforme encore
> Dans les abymes du chaos;
> Et pour réparer fes ruines,
> Je vois des demeures divines
> Defcendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occafion pour dire qu'il y a peu d'enthoufiafme dans l'ode fur la prife de Namur.

Le hafard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injufte du poëme des Saifons de M. de *Saint-Lambert*, et de la traduction des Géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur, acharné à décrier tout ce qui eft louable dans les auteurs vivans, et à louer ce qui eft condamnable dans les morts, veut faire admirer cette ftrophe:

> Je vois monter nos cohortes,
> La flamme et le fer en main,

Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* et de *briques* font un effet très-déſagréable; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des *briques*, que l'image de *briques* eſt très-faible après celle des *morts;* qu'on ne monte point ſur des *monceaux de piques*, et que jamais on n'a entaſſé de *piques* pour aller à l'aſſaut; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des *rocs*; qu'il fallait dire: *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, et ſur des morts entaſſés;* alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, et une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût, et par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin;* il ne faut pas avoir l'inſolence de dire, cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon Traité des études; ce ſerait reſſembler à *Fréron*, et être par conſéquent très-mépriſable.

ENVIE.

On connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, et ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

„ Le potier porte envie au potier, l'artisan „ à l'artisan, le pauvre même au pauvre, le „ musicien au musicien (ou si l'on veut don- „ ner un autre sens au mot *Aoidos*), le poëte „ au poëte. „

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit: *L'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim et la soif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux et dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre; le secret est infaillibles.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, et que *Raphaël* n'aurait

pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être auſſi l'émulation n'eſt-elle qu'une envie qui ſe tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël* : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié ; vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape ; vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes et des boiteux en paradis, et de ſucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eſt très-louable ; vous êtes un brave envieux, ſoyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite comme les gueux le ſont des riches ; ſi, preſſé par l'indigence, comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des Nouvelles du Parnaſſe, des Lettres de madame la comteſſe, des Années littéraires, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, et dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enſorcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enſorcelés.

Descartes dit que *l'envie pousse la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, et la bile noire qui vient de la rate, laquelle se répand du cœur par les artères, &c.* Mais, comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate, *Descartes*, en parlant ainsi, semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain *Voët* ou *Voëtius*, polisson en théologie, qui accusa *Descartes* d'athéisme, était très-malade de la bile noire; mais il savait encore moins que *Descartes* comment sa détestable bile se répandait dans son sang.

Madame *Pernelle* a raison :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Fesons donc envie autant que nous pourrons.

EPIGRAMME.

Ce mot veut dire proprement *inscription* ; ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'antologie grecque sont pour la plupart fines et gracieuses ; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* et *Martial* ont prodiguées, et que *Marot* et d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

Sur les facrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable;
Hercule eft bien plus cher, il eft bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eft point fatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu fera propice.
Qu'il foit béni, mais entre nous
C'eft un peu trop en facrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups?

Sur Laïs qui remit fon miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puifqu'elle eft toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne faurais me voir dans ce miroir fidelle
Ni telle que j'étais, ni telle que je fuis.

Sur une ftatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Sur une ftatue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre;
Le fculpteur a fait bien mieux;
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs, à une fille grecque qui paſſait pour être fière.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas;
Ne vous enorgueilliſſez pas,
Le temps vous fanera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'Amour,
En nageant, diſait aux orages:
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe et les grâces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* et dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula ſuppoſita eſt.....
Uxor, te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Gréce.

Plus ne fuis ce que j'ai été
Et ne le faurai jamais être ;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le faut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai fervi fur tous les dieux.
Oh ! fi je pouvais deux fois naître,
Comme je te fervirais mieux !

Sans le printemps et l'été qui font *le faut par la fenêtre*, cette épigramme ferait digne de *Callimaque.*

Je n'oferais en dire autant de ce rondeau, que tant de gens de lettres ont fi fouvent répété :

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit
Qui fans grand art et dons fe démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'étoit donner toute la terre ronde,
Car feulement au cœur on fe prenoit ;
Et fi par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde
Au bon vieux temps.
Or eft paffé ce qu'Amour ordonnoit, (*a*)

(*a*) Il eft évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, et non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puifque ces terminaifons rimaient avec *voit*. Il eft évident encore qu'on fe permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

Rien que pleurs feints, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menoit
Au bon vieux temps.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique et puérile, et que les Grecs et les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'un *train d'amour qui règne*, un *train qui ſe démène ſans dons.* Je pourrais demander ſi *venir à jouir par cas* ſont des expreſſions délicates et agréables; ſi *s'entretenir et ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le refond on ne le mène pas; et je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à *Marot :* Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre et conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter

dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I !*

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* jà retrait et mouillé,
Et le fourreau tant laid où tu l'engaines;
C'est que toujours as aimé vieilles gaines.
Et la ficelle à quoi il est lié,
C'est qu'attaché seras et marié.
Quant au manche de corne, connaît-on
Que tu seras cornu comme un mouton.
Voilà le sens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, et sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée, à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

EPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

On ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages, qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie.*

On demande d'où venaient ces trois rois; en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois, et nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, et non pas le gâteau des mages. On crie, *le roi boit*, et non pas, *le mage boit.*

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens et de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis.*

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. St *Ambroise* et St *Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on

cite en preuve ces paſſages du pſaume LXXI : *Les rois de Tarſis et des îles lui offriront des préſens. Les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm* ; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras.* Les catholiques les connaiſſent ſous le nom de *Gaſpard*, *Melchior* et *Balthazar.* L'évêque *Oſorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut qui entreprit ce voyage avec deux mages, et que ce roi, de retour dans ſon pays, bâtit une chapelle à la ſainte Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joſeph* et à *Marie ?* Pluſieurs commentateurs aſſurent qu'ils firent les plus riches préſens. Ils ſe fondent ſur l'évangile de l'enfance, dans lequel il eſt dit que *Joſeph* et *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* et *Dumachus.* Or, diſent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon larron, et l'autre le mauvais larron. Mais l'évangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* et *Geſtas.*

Le même évangile de l'enfance dit que ce furent des mages et non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans

l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile assure que cette visite des trois mages avait été prédite par *Zoradascht*, qui est le même que nous appelons *Zoroastre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, et que trois rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui, servant de maître-d'hôtel, devint un fripon, et vola tout le trésor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie, qui fut d'abord instituée par l'Eglise grecque, comme le nom le porte, et ensuite célébrée par l'Eglise latine.

EPOPÉE.

Poëme épique.

PUISQUE *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un discours; et il était en vers parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, et n'en est pas moins vrai. Un *Phérécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire

moitié vraie (*a*), moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamyris*, *Musée*, prédécesseurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode*, qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers sa théogonie, et son poëme des travaux et des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poësie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

Il fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Gréce. On voit clairement, à la manière succincte dont il parle de *Prométhée* et d'*Epiméthée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, et qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers,

(*a*) Moitié vraie, c'est beaucoup.

et en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode;* car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux dieux.
Il en fit part à l'homme; et la race mortelle
De l'esprit qui meut tout obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité;
Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ses membres délicats;
Les amours, les désirs forment ses premiers pas.
Les trois Grâces et Flore arrangent sa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader;
La superbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé;
De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême:
Voilà votre supplice, et j'ordonne qu'on l'aime. (b)
Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.

(b) On a placé ici ces vers d'*Hésiode*, qui sont dans le texte avant la création de *Pandore*.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !
De la bonté des dieux c'est un gage fidelle ;
C'est là qu'est renfermé le sort du genre-humain.
Nous ferons tous des dieux... Elle l'ouvre ; et soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
Hélas! avant ce temps, dans une vie obscure,
Les mortels moins instruits étaient moins malheureux ;
Le vice et la douleur n'osaient approcher d'eux ;
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs et tous les jours sereins, &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi, qu'il serait supérieur à *Homère !*

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé (du moins parmi les anciens auteurs qui nous restent). Le premier âge est celui qui précéda *Pandore*, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer est celui du siége de Thèbes et de Troye. *Je suis*, dit-il, *dans le cinquième, et je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes, accablés par l'envie, par le fanatisme et par la tyrannie, en ont dit autant depuis *Hésiode !*

C'est dans ce poëme des travaux et des jours qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme, *le potier est jaloux du potier ;* et il ajoute, *le musicien du musicien, et le pauvre même du pauvre.* C'est là qu'est l'original de cette

fable

fable du rossignol tombé dans les serres du vautour. Le rossignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Hésiode* ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les tyrans ne sont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophon* et des *Caton* :

Les hommes ignorent le prix de la société; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court et aisé. Celui de la vertu est long et difficile; mais près du but il est délicieux.

DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin, ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile.* Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa Théogonie. L'*Amour* qui débrouille le chaos; *Vénus* qui, née sur la mer des parties génitales d'un dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'*Amour*, unit le ciel, la mer et la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère ?* Il me semble qu'à mérite égal, *Homère* dut être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits et leurs victoires sur les Asiatiques, leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son temps dans l'Achaïe et dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe, contre la plus florissante nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que, long-temps après lui, quelques différens entre des villes grecques, au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint, après sa mort, le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs, se sesant tant honneur des poëmes épiques qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* et les *Ajax*.

Tyrthée, capitaine, poëte et muficien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Pruffe, fit la guerre, et la chanta. Il anima les Spartiates contre les Mefféniens par fes vers, et remporta la victoire. Mais fes ouvrages font perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le fiècle de *Périclès ;* les grands talens fe tournèrent vers la tragédie : ainfi *Homère* refta feul, et fa gloire augmenta de jour en jour. Venons à fon Iliade.

De l'Iliade.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'eft cette foule de métaphores et de peintures dans le ftyle oriental. La terre qui retentit fous les pieds dans la marche de l'armée, comme les foudres de *Jupiter* fur les monts qui couvrent le géant *Typhée ;* un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* et *Minerve*, fuivis de la Terreur, de la Fuite, et de l'infatiable Difcorde, fœur et compagne de l'homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, et qui, en foulant la terre, porte dans le ciel fa tête orgueilleufe. Toute l'Iliade eft pleine de ces images ; et c'eft ce qui fefait dire au fculpteur *Bouchardon :*

Lorſque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme, qui n'eſt point du tout intéreſſant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux ſont ridicules aux yeux de la raiſon, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; et c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules, en voyant des dieux qui ſe diſent des injures, qui ſe battent entre eux, qui ſe battent contre des hommes, qui ſont bleſſés, et dont le ſang coule; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Gréce, et de preſque tous les peuples aſiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait ſa divinité particulière qui la conduiſait aux combats.

Les habitans des nuées, et des étoiles qu'on ſuppoſait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans, enfans du Ciel et de la Terre, contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier myſtère de la religion grecque. *Typhon*, chez les Egyptiens, avait combattu contre *Oſireth*, que nous nommons *Oſiris*, et l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans ſa préface de l'Iliade,

remarque très-ſenſément, après *Euſtathe*, évêque de Theſſalonique, et *Huet*, évêque d'Avranches, que chaque nation voiſine des Hébreux avait ſon dieu des armées. En effet, *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites (*c*) : *Vous poſſédez juſtement ce que votre dieu Chamos vous a donné, ſouffrez donc que nous ayons ce que notre dieu nous donne?*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes (*d*), mais repouſſé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'eſt encore une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un eſprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, et n'étonnaient perſonne. *Homère* a donc peint ſon ſiècle ; il ne pouvait pas peindre les ſiècles ſuivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entrepriſe dans *la Motte* de dégrader *Homère*, et de le traduire ; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer ſon génie en tâchant de copier les ſublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'eſprit : c'eſt la manie de la plupart des Français ; une eſpèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèſe, un

(*c*) Juges, chap. XI, v. 24. (*d*) Juges, chap. I, v. 19.

léger contraſte de mots leur ſuffit. C'eſt un défaut dans lequel *Racine* et *Boileau* ne ſont preſque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même ſe ſont laiſſé ſéduire par ces puérilités qui deſsèchent et qui énervent tout genre d'éloquence !

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phœnix, au livre IX, pour apaiſer la colère d'*Achille*, lui parle à peu-près ainſi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du ſouverain des dieux ſont les filles ſacrées ;
Humbles, le front baiſſé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triſte et plaintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine et tremblante
Suivre de loin l'Injure impie et menaçante,
L'Injure au front ſuperbe, au regard ſans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce.... et lorſqu'on les refuſe,
C'eſt au trône de Dieu que leur voix vous accuſe ;
On les entend crier, en lui tendant les bras :
Puniſſez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'Injure ;
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce ; et ſon juſte courroux
S'appeſantit bientôt ſur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais aſſez exacte ; et malgré la gêne de la rime et la ſécherеſſe de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande et touchante image ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère ?* il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture.

On offenſe les dieux ; mais par des ſacrifices
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale et froide. Il y a ſans doute des longueurs dans le diſcours de *Phœnix ;* mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puiſſe être aſſez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même, traducteur du poëte grec, dit que „ c'eſt une „ vaſte campagne, mais brute, où l'on ren- „ contre des beautés naturelles de toute eſpèce, „ qui ne ſe préſentent pas auſſi régulièrement „ que dans un jardin régulier ; que c'eſt une „ abondante pépinière qui contient les ſemen- „ ces de tous les fruits, un grand arbre qui „ pouſſe des branches ſuperflues qu'il faut „ couper. „

Madame *Dacier* prend le parti de la vaſte campagne, de la pépinière et de l'arbre, et

veut qu'on ne coupe rien. C'était ſans doute une femme au-deſſus de ſon ſexe, et qui a rendu de grands ſervices aux lettres, ainſi que ſon mari; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collége; et *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie et de beaucoup d'eſprit. Il traduiſit très-mal l'Iliade; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'Odyſſée; nous en dirons quelque choſe quand nous ſerons à l'*Arioſte*.

De Virgile.

Il me ſemble que le ſecond livre de l'Enéide, le quatrième et le ſixième, ſont autant au-deſſus de tous les poëtes grecs, et de tous les latins ſans exception, que les ſtatues de *Girardon* ſont ſupérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a ſouvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, et que même il lui eſt inférieur dans ſes imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'eſt là qu'il eſt lui-même; c'eſt là

qu'il

qu'il eſt touchant, et qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui, avant qu'il eût entrepris l'Enéide :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camenæ.

Facetum ne ſignifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne ſais ſi on ne retrouve pas un peu de cette molleſſe heureuſe et attendriſſante dans la paſſion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ſes églogues :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error!

Certainement le chant de la deſcente aux enfers ne ferait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue :

Ille deûm vitam accipiet, diviſque videbit
Permixtos heroes, et ipſe videbitur illis,
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits ſimples, élégans, attendriſſans, dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant eſt rempli de vers touchans, qui font verſer des larmes à ceux qui ont de l'oreille et du ſentiment.

Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantum
Poſſe nefas, tacituſque meâ decedere terrâ?
Nec te noſter amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido?...
Conſcendit furibunda rogos, enſemque recludit
Dardanium, non hos quæſitum munus in uſus.

Il faudrait tranſcrire preſque tout ce chant, ſi on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le ſombre tableau des enfers, que de vers encore reſpirent cette molleſſe touchante et noble à la fois !

Ne, pueri, ne tanta animis aſſueſcite bella;...
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo;
Projice tela manu, ſanguis meus.

Enfin, on ſait combien de larmes fit verſer à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais ce ſeul demi-vers:

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame et qui l'attendrit; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, *non comme bon*, *mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu et d'action, vous ne la trouverez pas, mais où la trouveriez-vous? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très-ſec, et dont les expreſſions ſont ampoulées; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique et ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton*, aux portes du temple de *Jupiter-Ammon*, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même:

Hæremus cuncti ſuperis; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . . *Steriles nùm legit arenas*
Ut caneret paucis; merſitne hoc pulvere verum?
Eſtne Dei ſedes niſi terra, et pontus, et aer,
Et cælum, et virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on

voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Taſſe.

Boileau a dénigré le clinquant du *Taſſe ;* mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère. Boileau* le ſavait, le ſentait, et il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe* dans l'*Eſſai ſur la poëſie épique* (*). Mais il faut dire ici qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la Jéruſalem délivrée, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante. Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît aſſez le *Taſſe ;* je ne répèterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte.*

De l'Arioſte.

L'Odyssée d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando innamorato* et de l'*Orlando furioſo ;* et, ce qui

(*) Volume de la *Henriade.*

n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, et qui mangent ceux qui approchent d'elles; *Ulyſſe* qui ſuit tout nu le chariot d'une belle princeſſe, qui venait de faire la grande leſſive; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, et qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils et de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein et ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre déſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poëſie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſurtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur toujours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort, et il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à la fois l'Iliade, l'Odyſſée et don Quichotte; car

fon principal chevalier errant devient fou comme le héros efpagnol, et eft infiniment plus plaifant. Il y a bien plus, on s'intéreffe à *Roland*, et perfonne ne s'intéreffe à don *Quichotte*, qui n'eft repréfenté dans *Cervantes*, que comme un infenfé à qui l'on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme, qui raffemble tant de chofes, eft précifément celui de notre roman de Caffandre, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, et qui a perdu cette vogue abfolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furiofo*, il n'a aucune de fes beautés, et quand il les aurait en profe françaife, cinq ou fix ftances de l'*Ariofte* les éclipferaient toutes. Ce fond du poëme eft que la plupart des héros et les princeffes qui n'ont pas péri pendant la guerre, fe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perfonnages du roman de Caffandre fe retrouvent dans la maifon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furiofo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eft celui de fes exordes. Chaque chant eft comme un palais enchanté dont le veftibule eft toujours dans un goût différent, tantôt majeftueux, tantôt fimple, même grotefque. C'eft de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, et toujours du naturel et de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme, qui en contient quarante-ſix, et qui cependant n'eſt pas trop long; de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, et qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre ſurtout la ſtérilité et la groſſièreté des poëmes épiques barbares dans leſquels les auteurs ſe ſont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter, comme diſait *Pope*, et comme l'a écrit *Louis Racine*, qui a eu raiſon alors.

Speſſo in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei diſagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidioſe, ed agi
Delle piene d'inſidie, e di ſoſpetti
Corti regali, e ſplendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto eſtinta;
Ne ſi vede amicizia ſe non finta.

Quindi avien, che tra principi, e ſignori,
Patti e convenzion' ſono ſi frali.
Fan' lega oggi re, papi, imperatori;
Doman' ſaran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze eſteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,

Chè non mirando al torto, più ch'al dritto
Attendon ſolamente al lor profitto.

On a imité ainſi plutôt que traduit cet exorde :

L'amitié ſous le chaume habita quelquefois ;
On ne la trouve point dans les cours orageuſes,
Sous les lambris dorés des prélats et des rois,
Séjour des faux ſermens, des careſſes trompeuſes,
Des ſourdes factions, des effrénés déſirs ;
Séjour où tout eſt faux, et même les plaiſirs.

Les papes, les céſars, apaiſant leur querelle,
Jurent ſur l'Evangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour ſe tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul ferment n'eſt gardé, nul accord n'eſt ſincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils atteſtaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt eſt le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne d'aſſez barbare pour ignorer qu'*Aſtolphe* alla dans le paradis reprendre le bon ſens de *Roland*, que la paſſion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, et qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une fiole.

Le prologue du trente-cinquième chant eſt une alluſion à cette aventure :

Chi salira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, og'nor perdendo vegno;
Nè di tanta jattura mi querelo;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.
Per riaver l'ingegno mio mè aviso,
Che non bisogna che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel' sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando; ed io con questa labbia
Lo corro; se vi par, ch'io l'o r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version françaife :

Oh, si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!...
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.

Pour retrouver mon esprit égaré
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage,
Sur ton beau sein ce trône des amours.
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle et facetum* de l'*Arioste*, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendus, ni même sentis par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant :

Chi mette il pie sù l'amorosa pania
Cherchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non è in somma amor se non insania,
A giudicio dè savii, universale.
E se ben, come Orlando, ogni un' smania,
Suo furor mostra a qualche altro segnale;
E quale è di pazzia segno più espresso
Che per altri voler, perde se stesso?

Vari gli effetti son' ; ma la pazzia
E tutta una però che gli fa uscire.
Gli è come una gran erva ove la via

Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, qui quà, qui là travia.
Per concludere in somma, io vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me si potria dir: Frate, tu vaï
L'altrui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Io vi respondo che comprendo assaï,
Or che di mente ho lucido intervallo,
Ed ho gran' cura (e spero farlo omaï)
Di riposar mi, e duscir fuor di ballo.
Ma tosto far come vorei, no'l posso;
Che'l male è penetrato insino all'osso.

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie:

» Que celui qui a mis le pied sur les gluaux » de l'amour tâche de l'en tirer promptement, » et de n'y pas laisser engluer ses ailes; car, au » jugement unanime des plus sages, l'amour » est une vraie folie. Quoique tous ceux qui s'y » abandonnent comme *Roland* ne deviennent » pas furieux, il n'y en a cependant pas un » seul qui ne fasse voir combien sa raison est » égarée.

» Les effets de cette manie sont différens, » mais une même cause les produit; c'est » comme une épaisse forêt, où l'un prend à

„ droite, l'autre prend à gauche ; ſans compter
„ enfin toutes les autres peines que l'amour
„ fait ſouffrir, il nous ôte encore la liberté et
„ nous charge de fers.

„ Quelqu'un me dira peut-être : Eh, mon
„ ami, prenez pour vous-même les avis que
„ vous donnez aux autres. C'eſt bien auſſi
„ mon deſſein à préſent que la raiſon m'éclaire ;
„ je ſonge à m'affranchir d'un joug qui me
„ pèſe, et j'eſpère que j'y parviendrai. Il eſt
„ pourtant vrai que le mal étant fort enraciné,
„ il me faudra pour en guérir beaucoup plus
„ de temps que je ne voudrais. „

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'eſt pas long-temps le maître ;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland et d'autres perſonnages,
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils ſont tous fous ; ainſi l'ont dit les ſages.
Cette folie a différens effets :
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure
Des pélerins au gré de leur monture ;
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira : Frère,
C'eſt bien prêché ; mais il fallait te taire.
Corrige-toi ſans ſermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

. . . . . .

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers :

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.

. . . .

. . . .

Aſpro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida ;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiamma omicida.

. . . .

. . . .

L'alto rumor delle ſonore trombe,
Di timpani, e di barbari ſtromenti

Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel ribombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo aſſorda.

. . . .

. . . .

Alle ſquallide ripe dell' Acheronte
Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
Beſtemmiando fuggi l'alma ſdegnoſa
Che fù ſi altera al mondo, e ſi orgoglioſa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers:

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère?
Moins violens, moins prompts ſont les marteaux
Qui vont frappant les céleſtes carreaux,
Quand tout noirci de fumée et de poudre,
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

. . . .

. . . .

Concert horrible, exécrable harmonie
De cris aigus et de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embraſées
Que ſous leurs toits la flamme a renverſées!

Des inſtrumens de ruine et de mort
Volant en foule et d'un commun effort ;
Et la trompette, organe du carnage,
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche et qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.

. . . .
. . . .

Alors, alors, cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,
Fuit de ſon corps et ſort en blaſphémant,
Superbe encore à ſon dernier moment,
Et défiant les éternels abymes
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'*Arioſte* d'aller et de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, et de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les héros et les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'événemens touchans dans ſon poëme que d'aventures groteſques ; ſon lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'un à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'*Eſt: Meſſer Lodovico, dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante coſe divine?* Auſſi eſt-il appelé en Italie *il divino Arioſto.*

Il fut le maître du *Taſſe.* L'*Armide* eſt d'après l'*Alcine.* Le voyage des deux chevaliers qui vont déſenchanter *Renaud*, eſt abſolument imité du voyage d'*Aſtolphe.* Et il faut avouer encore que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le poëme de Roland le furieux, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux et de plaiſant, qu'au poëme ſérieux du *Taſſe*, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte;* je veux parler des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des groteſques: mais en le reliſant je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant; et je lui fais très-humblement réparation. Il eſt très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioſo*, et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'eſt

C'eſt un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le *Taſſe* et dans l'*Arioſte*, que des poëmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poëte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le *Triſſin* au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie et d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en ſtances ſon poëme de la *Fée reine*; on l'eſtima, et perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie ſenſible, marquée par les longues et par les brèves, et qui ne peuvent employer ces dactyles et ces ſpondées qui font un effet ſi merveilleux dans le latin.

Je me ſouviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé ſon Paradis perdu et qu'il me répondit : *Becauſe he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi de penſer avec plus de

juſteſſe, et de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiſte, en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, et ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les poëmes en proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre. Je n'y vois que l'impuiſſance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert ſans inſtrumens. Le Caſſandre de la *Calprenède* ſera, ſi l'on veut, un poëme en proſe, j'y conſens ; mais dix vers du *Taſſe* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, abſolument inconnu de ſon temps, avait pu lire le Paradis perdu, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du *Taſſe* :

Eh quel objet enfin à préſenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Un épiſode du *Taſſe* eſt devenu le ſujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais ; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec diſcrétion dans la fabrique de ſon poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant :

Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar nè cristiani ultima doglia ;
Che sia comanda il popol suo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (ahi stolto)
Il repugnare alla divina voglia :
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di Dio la destra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba,
Nè si scossa già mai trema la terra,
Quand i vapori in sen gravida serra.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi ; e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.
Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende ;
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.

Quali i fumi ſulfurei, ed infiammati
Eſcon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville ſono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripreſſe, e l'Idra ſi fè muta al ſuono;
Reſto Cocito, e ne tremar' gli abiſſi,
E in queſti detti il gran rimbombo udiſſi.

Tartarei numi, di ſeder più degni
Là ſovra il ſole, ond'è l'origin voſtra,
Che meco già da' più felici regni
Spinſe il gran caſo in queſta oribil chioſtra;
Gli antichi altrui ſoſpetti, e i fieri ſdegni
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.

Ed in vece del dì ſereno, e puro,
Dell' aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Nè vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (ahi quanto a ricordarlo è duro!
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom vile, et di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts

de cette machine, la feule peut-être que l'auftérité de fa religion et le fujet d'une croifade duffent lui fournir. Il quitte le diable le plus tôt qu'il peut, pour préfenter fon *Armide* aux lecteurs ; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Ariofte* dont elle eft imitée. Il ne fait point tenir de longs difcours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une falle pour les diables ; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puiffent tenir plus à l'aife dans la falle. Il ne déguife point enfin *Satan* en cormoran et en crapaud.

Qu'auraient dit les cours et les favans de l'ingénieufe Italie, fi le *Taffe*, avant d'envoyer l'efprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, fe fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort et le Péché ; fi le Péché lui avait appris qu'il était fa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête ; qu'enfuite il devint amoureux de fa fille ; qu'il en eut un enfant qu'on appela la *Mort*, que la Mort (qui eft fuppofée mafculin) coucha avec le Péché (qui eft fuppofé féminin), et qu'elle lui fit une infinité de ferpens qui rentrent à toute heure dans fes entrailles, et qui en fortent.

De tels rendez-vous, de telles jouiffances, font aux yeux des Italiens de finguliers épifodes

d'un poëme épique. Le *Taſſe* les a négligés, et il n'a pas eu la délicateſſe de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux inſtruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons et des mauvais anges, que *Milton* a imitée de la Gigantomachie de *Claudien? Gabriel* conſume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même ; et enſuite la création du monde. On s'eſt plaint que ce poëme ne ſoit preſque rempli que d'épiſodes ; et quels épiſodes ! c'eſt *Gabriel* et *Satan* qui ſe diſent des injures ; ce ſont des anges qui ſe font la guerre dans le ciel, et qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots et des eſpèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Niſroch ;* on ſe donne de grands coups de ſabre ; on ſe jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, et les neiges qui couvrent leurs cimes, et les rivières qui coulent à leurs pieds. C'eſt-là, comme on voit, la belle et ſimple nature !

On ſe bat dans le ciel à coups de canon ; encore cette imagination eſt-elle priſe de l'*Arioſte ;* mais l'*Arioſte* ſemble garder quelque bienſéance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens et français. Nous n'avons garde de porter notre jugement ; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux femble plus raifonnable que celle des anges, fi le mot de *raifonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient fuppofés les enfans du Ciel et de la Terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux auxquels ils étaient égaux en force et en puiffance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux. Mais il n'en eft pas ainfi dans notre religion. DIEU eft un être pur, infini, tout-puiffant, créateur de toutes chofes, à qui fes créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Auffi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne fe trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier fiècle de notre ère vulgaire, livre digne de l'extravagance du rabbinifme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici, ce font des anges à cheval, et d'autres qu'un coup de fabre coupe en deux, et qui fe rejoignent fur le champ; là c'eft la Mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'exiftent pas encore. Ailleurs, elle frappe de fa *maffue pétrifique fur le froid et fur le fec.* Plus

loin, c'eſt le froid, le chaud, le ſec, et l'humide, qui ſe diſputent l'empire du monde, et qui *conduiſent en bataille rangée des embryons d'atomes*. Les queſtions les plus épineuſes de la plus rebutante ſcolaſtique ſont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amuſent à diſputer ſur la grâce, ſur le libre arbitre, ſur la prédeſtination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il ſoumet ſon imagination poëtique, et la reſtreint à paraphraſer dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèſe :

God ſaw te light was good.
And light from darkneſs divided;
Light te day and darkneſs night he nam'd.
Again God ſaid : Let be the firmament...
And ſaw that it was good...

C'eſt un reſpect qu'il montre pour l'ancien Teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, et nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant. Après

· Après qu'*Adam* et *Eve* ont récité le pfaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* defcend du ciel fur fes fix ailes, et vient leur rendre vifite; et *Eve* lui prépare à dîner. ›› Elle écrafe des grappes ›› de raifin, et en fait du vin doux qu'on appelle ›› *moût*; et de plufieurs graines, et des doux ›› pignons preffés, elle tempéra de douces ›› crêmes..... L'ange lui dit, bonjour, et fe ›› fervit de la fainte falutation dont il ufa long- ›› temps après envers *Marie*, la feconde *Eve*: ›› Bonjour, mère des hommes, dont le ventre ›› fécond remplira le monde de plus d'enfans ›› qu'il n'y a de différens fruits des arbres de ›› DIEU entaffés fur ta table. La table était ›› un gazon et des fiéges de mouffe tout autour, ›› et fur fon ample carré d'un bout à l'autre ›› tout l'automne était empilé, quoique le Prin- ›› temps et l'Automne danfaffent dans ce lieu ›› par la main. Ils firent quelque temps con- ›› verfation fans craindre que le dîner fe refroi- ›› dît (*d*). Enfin, notre premier père commença ›› ainfi:

›› Envoyé célefte, qu'il vous plaife goûter des ›› préfens que notre nourricier, dont defcend ›› tout bien parfait et immenfe, a fait produire ›› à la terre pour notre nourriture et pour ›› notre plaifir; alimens peut-être infipides

(*d*) Mot pour mot: *Nor fear'd lest dinner cool'd.*

» pour des natures ſpirituelles. Je fais ſeu-
» lement qu'un père céleſte les donne à tous.
» A quoi l'ange répondit: Ce que celui
» dont les louanges ſoient chantées, donne à
» l'homme, en partie ſpirituel, n'eſt pas trouvé
» un mauvais mets par les purs eſprits; et ces
» purs eſprits, ces ſubſtances intelligentes,
» veulent auſſi des alimens ainſi qu'il en faut
» à votre ſubſtance raiſonnable. Ces deux ſub-
» ſtances contiennent en elles toutes les facultés
» baſſes des ſens par leſquelles elles entendent,
» voient, flairent, touchent, goûtent, digèrent
» ce qu'elles ont goûté, en aſſimilent les par-
» ties, et changent les choſes corporelles en
» incorporelles. Car, vois-tu, tout ce qui a
» été créé doit être ſoutenu et nourri; les
» élémens les plus groſſiers alimentent les plus
» purs; la terre donne à manger à la mer; la
» terre et la mer à l'air; l'air donne de la
» pâture aux feux éthérés, et d'abord à la
» lune, qui eſt la plus proche de nous; c'eſt
» de là qu'on voit ſur ſon viſage rond, ſes
» taches et ſes vapeurs non encore purifiées,
» et non encore tournées en ſa ſubſtance. La
» lune auſſi exhale de la nourriture de ſon
» continent humide aux globes plus élevés.
» Le ſoleil, qui départ ſa lumière à tous,
» reçoit auſſi de tous en récompenſe ſon aliment
» en exaltations humides, et le ſoir il ſoupe

„ avec l'Océan.... Quoique dans le ciel les
„ arbres de vie portent un fruit d'ambrosie ;
„ quoique nos vignes donnent du nectar ;
„ quoique tous les matins nous brossions les
„ branches d'arbres couvertes d'une rosée de
„ miel ; quoique nous trouvions le terrain
„ couvert de graines perlées ; cependant DIEU
„ a tellement varié ici ses présens, et de nou-
„ velles délices, qu'on peut les comparer au
„ ciel. Soyez sûrs que je ne serai pas assez
„ délicat pour n'en pas tâter avec vous.

„ Ainsi ils se mirent à table, et tombèrent
„ sur les viandes ; et l'ange n'en fit pas seu-
„ lement semblant ; il ne mangea pas en
„ mystère, selon la glose commune des théo-
„ logiens ; mais avec la vive dépêche d'une
„ faim très-réelle, avec une chaleur concoc-
„ tive et transsubstantive. Le superflu du dîner
„ transpire aisément dans les pores des esprits ;
„ il ne faut pas s'en étonner, puisque l'empi-
„ rique alchimiste avec son feu de charbon et
„ de suie peut changer, ou croit pouvoir
„ changer l'écume du plus grossier métal en
„ or aussi parfait que celui de la mine.

„ Cependant *Eve* servait à table toute nue,
„ et couronnait leurs coupes de liqueurs déli-
„ cieuses. O innocence ! méritant paradis !
„ c'était alors plus que jamais que les enfans
„ de DIEU auraient été excusables d'être

» amoureux d'un tel objet ; mais dans leurs
» cœurs l'amour régnait ſans débauche. Ils
» ne connaiſſaient pas la jalouſie, enfer des
» amans outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts, et atténué tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakeſpeare;* elles ſont toutes mutilées et entièrement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique, que celle des trois premiers actes de ſon Jules-Céſar, imprimée à la ſuite de Cinna, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'*Enée*, et les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam;* c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif, dans les onzième et douzième chants; et voici mot à mot ce qu'il dit du reſte de la terre:

» L'ange *Michel* et *Adam* montèrent dans la
» *viſion de Dieu;* c'était la plus haute montagne
» du paradis terreſtre, du haut de laquelle
» l'hémiſphère de la terre s'étendait dans l'aſpect
» le plus ample et le plus clair. Elle n'était pas

» plus haute, ni ne préfentait un afpect plus
» grand que celle fur laquelle le diable emporta
» le fecond *Adam* dans le défert, pour lui mon-
» trer tous les royaumes de la terre et leur
» gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient com-
» mander de là toutes les villes d'ancienne et
» de moderne renommée; fur le fiége du plus
» puiffant empire, depuis les futures murailles
» de Combalu, capitale du grand-kan du
» Cathay, et de Samarcande fur l'Oxus, trône
» de *Tamerlan*, à Pékin des rois de la Chine,
» et de là à Agra, et de là à Lahor du grand
» mogol jufqu'à la Cherfonèfe d'or, ou jufqu'au
» fiége du Perfan dans Ecbatane, et depuis
» dans Ifpahan, ou jufqu'au czar ruffe dans
» Mofcou, ou au fultan venu du Turkeftan
» dans Byfance. Ses yeux pouvaient voir l'em-
» pire du Négus jufqu'à fon dernier port
» Ercoco, et les royaumes maritimes Mombaza,
» Quiloa, et Mélinde, et Sofala qu'on croit
» Ophir, jufqu'au royaume de Congo et
» Angola plus au fud. Ou bien de là il voyait,
» depuis le fleuve Niger jufqu'au mont Atlas,
» les royaumes d'Almanzor, de Fez, et de
» Maroc; Sus, Alger, Tremizen, et de là
» l'Europe, à l'endroit d'où Rome devait gou-
» verner le monde. Peut-être il vit en efprit
» le riche Mexique fiége de *Montezume*, et
» Cufco dans le Pérou, plus riche fiége

„ d'*Atabalipa ;* et la Guiane, non encore „ dépouillée, dont la capitale eſt appelée „ *Eldorado* par les Eſpagnols. „

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre auſſitôt un hôpital ; et l'auteur ne manque pas de dire que c'eſt un effet de la gourmandiſe d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où giſaient nombre de „ malades, ſpaſmes hideux, empreintes dou- „ loureuſes, maux de cœur, d'agonie, toutes „ les ſortes de fièvres, convulſions, épilepſies, „ terribles catarres, pierres et ulcères dans les „ inteſtins, douleurs de coliques, frénéſies „ diaboliques, mélancolies ſoupirantes, folies „ lunatiques, atrophies, maraſmes, peſte dévo- „ rante au loin, hydropiſies, aſthmes, rhu- „ mes, &c. „

Toute cette viſion ſemble une copie de l'*Arioſte ;* car *Aſtolphe*, monté ſur l'hippogriffe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe et ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de l'*Arioſte* eſt plus vraiſemblable que celle de ſon imitateur ; car en volant, il eſt tout naturel qu'on voye pluſieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne ſavait pas l'optique ; mais cette critique eſt injuſte ; il eſt très-permis

de feindre qu'un efprit célefte découvre au père des hommes les deftinées de fes defcendans. Il n'importe que ce foit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eft grande et belle.

Voici comme finit ce poëme:

La Mort et le Péché conftruifent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité et pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à fes vaffaux du fuccès de fa commiffion; il harangue les diables, mais il n'eft reçu qu'avec des fifflets. DIEU le change en grand ferpent, et fes compagnons deviennent ferpens auffi.

Il eft aifé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de fes beautés, je ne fais quel efprit de fanatifme et de férocité pédantefque qui dominait en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorfque tous les Anglais avaient la Bible et le piftolet à la main. Ces abfurdités théologiques, dont l'ingénieux *Butler* auteur d'Hudibras s'eft tant moqué, furent traitées férieufement par *Milton*. Auffi cet ouvrage fut regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps fecrétaire, pour la langue latine, du parlement appelé le

rump, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le style, que détestable par la matière; livre où l'auteur raisonne à peu-près comme lorsque, dans son Paradis perdu, il fait digérer un ange, et fait passer les excrémens par insensible transpiration; lorsqu'il fait coucher ensemble le Péché et la Mort; lorsqu'il transforme son *Satan* en cormoran et en crapaud; lorsqu'il fait des diables géans, qu'il change ensuite en pygmées, pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise, et parler de controverse, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux, en voici quelques-uns. *Saumaise* avait commencé son livre en faveur de la maison *Stuart*, et contre les régicides, par ces mots :

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre a blessé depuis peu nos oreilles et encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaise* : *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après ce singulier préambule, *Milton* traite

de *pufillanimes* et de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes juftes et fenfibles. *Ce font*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produifirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, et en fefaient des hermaphrodites.* Or *Saumaife* s'appelait *Salmafius* en latin. *Milton* le fait defcendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* et *hermaphrodite*, quoique hermaphrodite foit le contraire d'eunuque. Il lui dit que fes pleurs font ceux de *Salmacis* fa mère, et qu'ils l'ont rendu infame.

> .... *Infamis ne quem malè fortibus undis*
> *Salmacis enervet.*

On peut juger fi un tel pédant atrabilaire, défenfeur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie et délicate de *Charles II*, aux lords *Rochefter*, *Rofcommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Cowley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme et le poëme. A peine même fut-on que le Paradis perdu exiftait. Il fut totalement ignoré en France auffi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait ofé parler aux *Racine*, aux *Defpréaux*, aux *Molière*, aux *la Fontaine*, d'un poëme épique fur *Adam* et *Eve?* Quand les

Italiens l'ont connu, ils ont peu eſtimé cet ouvrage, moitié théologique et moitié diabolique, où les anges et les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui ſavent par cœur l'*Arioſte* et le *Taſſe*, n'ont pu écouter les ſons durs de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne et l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de ſon *Eſſai ſur la poëſie épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton*, et les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit : *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux Grâces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges, à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir; et il n'y a qu'à jeter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu :

„ Je chante la désobéissance du premier
„ homme, et les funestes effets du fruit défendu,
„ la perte d'un paradis, et le mal de la mort
„ triomphant sur la terre, jusqu'à ce qu'un
„ Dieu-homme vienne juger les nations, et
„ nous rétablisse dans le séjour bienheureux. „

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton :*

„ La première désobéissance de l'homme,
„ et le fruit de l'arbre défendu, dont le goût
„ porta la mort dans le monde, et toutes nos
„ misères avec la perte d'Eden, jusqu'à ce
„ qu'un plus grand homme nous rétablît (*e*),
„ et regagnât notre demeure heureuse ; Muse
„ céleste, c'est-là ce qu'il faut chanter. „

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier ; et j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des

(*e*) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us, and regain.* J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première désobéissance de l'homme*, &c. *chantez, Muse céleste.* Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

enfers, et voyant pour la première fois notre foleil fortant des mains du Créateur, il s'écrie :

» Toi, fur qui mon tyran prodigue fes bienfaits,
» Soleil, aftre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon fupplice, et dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui fembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat difparaît et s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des aftres de la nuit ;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas ! j'euffe autrefois éclipfé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'affieds s'abaiffait devant moi ;
» Je fuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas ! je fus ingrat, c'eft-là mon plus grand crime.
» J'ofai me révolter contre mon créateur ;
» C'eft peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
» Il m'aimait : j'ai forcé fa juftice éternelle
» D'appefantir fon bras fur ma tête rebelle ;
» Je l'ai rendu barbare en fa févérité,
» Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
» Mais fi le repentir pouvait obtenir grace ! . . . .
» Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace ;
» Non ; je détefte un maître ; et fans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* et d'*Eve* font traités avec une molleffe élégante et même attendriffante,

qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur et du ftyle fouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accufé d'avoir pris fon poëme dans la tragédie du Banniffement d'Adam de *Grotius*, et dans la Sarcotis du jéfuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654, et en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât fon Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on favait affez en Angleterre que *Milton* avait tranfporté dans fon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'eft point du tout être plagiaire; c'eft enrichir fa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accufa point *Euripide* de plagiat, pour avoir imité dans un chœur d'Iphigénie le fecond livre de l'Iliade; au contraire, on lui fut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* fur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'effuya jamais de reproche pour avoir heureufement imité dans l'Enéide une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a pouffé l'accufation un peu plus loin contre *Milton*. Un écoffais, nommé M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait infultée avec l'acharnement le

plus groffier, fe crut en droit de flétrir la mémoire de l'accufateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie, pour ravir à *Charles I* la trifte gloire d'être l'auteur de l'Eikon Bafilike ; livre long-temps cher aux royaliftes, et que *Charles I* avait, dit-on, compofé dans fa prifon pour fervir de confolation à fa deplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en fauffaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il fe procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraiffait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* et le *Taffe*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaife traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais; et joignant plufieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par là l'accufation plus grave, et la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il fe trompa lourdement; fa fraude fut découverte. Il voulait faire paffer *Milton* pour un fauffaire, et lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires dans l'Europe.

Toute l'Angleterre, convaincue du mauvais artifice de l'écoſſais, n'en demanda pas davantage. L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre, et d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut ſurpris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parſemée. Ce n'eſt à la vérité qu'une longue déclamation de collége ſur la chute de l'homme ; mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, ſont préciſément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus ; c'eſt le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Mazénius ;* et il le manifeſte dans des vers dignes peut-être du ſiècle d'*Auguſte :*

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet et ſuperos oblivio noſtrî ;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque fruuntur aperto.
Nos divûm ſoboles, patriâque in ſede locandi,
Pellimur exilio, mæſtoque Acheronte tenemur.

Heu! dolor! et superûm decreta indigna! fatiscat
Orbis et antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme chaos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, et cœli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, invisum caput, involvamus? ut astris
Regnantem, et nobis dominâ cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen improba vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei secura favore!
Cernimus! et quicquam furiarum abscondilur orco!
Vah! pudor, æternumque probrum stygis, occidat, amens
Occidat, et nostræ subeat consortia culpæ.
Hæc mihi secluso cœlis solatia tantùm
Excidii restant; juvat hac consorte malorum
Posse frui, juvat ad nostram seducere pœnam
Frustrà exultantem, patriâque exsorte superbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina est
Quæ caput adversi labens oppresserit hostis.

On trouve dans *Mazénius* et dans *Milton* de petits épisodes, de légères excursions absolument semblables; l'un et l'autre parlent de *Xerxès*, qui couvrit la mer de ses vaisseaux:

Quantus erat Xerxes, medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent sur le même ton de la

tour

tour de Babel; tous deux font la même description du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandife.

Ce qui a le plus perfuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eft la parfaite reffemblance du commencement des deux poëmes. Plufieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le refte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eft une erreur bien grande, et aifée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéfuite de Cologne; et j'ofe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers font fort beaux; ceux de *Milton* le font auffi; et le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux fcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué, de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux fcènes font bonnes, difait-il en plaifantant avec fes amis; elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe et du Mifanthrope.

Il eft certain qu'en général *Milton*, dans fon Paradis, a volé de fes propres ailes en imitant; et il faut convenir que s'il a emprunté tant

de traits de *Grotius* et du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jéſuite; mais de ſon temps, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou baſoué ou inconnu.

EPREUVE.

TOUTES les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences et tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie et la mort d'un accuſé ou d'un coup de dés, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à peu-près ſemblable exiſte encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar et au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Gréce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre, parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie :*

Aux portes de Trezène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré, formidable aux parjures.
C'eſt là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène :

„ M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait „ propoſer à ſon père de venir entendre ſa „ juſtification dans ce temple où l'on n'oſait „ jurer en vain. Il eſt vrai que *Théſée* n'aurait „ pu douter alors de l'innocence de ce jeune „ prince ; mais il eût eu une preuve trop con- „ vaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, et c'eſt „ ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de „ *la Motte* aurait dû ſe défier un peu de ſon „ goût, en ſoupçonnant celui de *Racine*, qui „ ſemble avoir prévu ſon objection. En effet, „ *Racine* ſuppoſe que *Théſée* eſt ſi prévenu „ contre *Hippolyte*, qu'il ne veut pas même „ l'admettre à ſe juſtifier par ſerment. „

Je dois dire que la critique de *la Motte* eſt de feu M. le marquis de *Laſſai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage ; et, en effet, dans ſes diſcours ſur la

tragédie (*a*), il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Lassai*. Cette réflexion me parut très-judicieuse, ainsi qu'à M. de *la Faye*, et à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Thésée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Thésée*, immédiatement après, parle assez long-temps à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père et justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni M. de *Lassai*, ni M. de *la Motte* ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que *Thésée* a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre, et un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Thésée* n'avait aucune excuse de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple ; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à son *Aricie;* il

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

n'avait pas befoin de lui faire ferment de l'aimer; elle en était affez perfuadée. C'eft une légère faute qui a échappé au tragique le plus fage, le plus élégant, et le plus paffionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreffion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'ufage de faire dépendre les grandes entreprifes de la manière dont les poulets facrés mangeaient des vefces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites fur les hommes. On ne propofa jamais aux *Manlius*, aux *Camille*, aux *Scipion*, de fe juftifier, en mettant la main dans de l'eau bouillante fans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admifes fous les empereurs. Mais nos Tartares, qui vinrent détruire l'empire (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie), remplirent notre Europe de cette jurifprudence qu'ils tenaient des Perfes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jufqu'à *Juftinien*, malgré la déteftable fuperftition qui régnait alors; mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eft fi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, *Dathan* et *Abiron* difputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le défert; *Moïfe* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encenfoirs, et leur dit que DIEU choifira entre leurs encenfoirs et celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour foutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, et que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens (*b*); après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille fept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Ifraël et *Aaron* pour le facerdoce. On fe fervit alors de l'épreuve des verges: chacun préfenta fa verge; et celle d'*Aaron* fut la feule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jéricho au fon des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Jofué;* il confulta le Seigneur, qui lui répondit qu'Ifraël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathème dans Jéricho. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans et les bêtes; et quiconque avait fauvé ou emporté quelque chofe

(*b*) Nombres, chap. XVI.

devait être exterminé (*c*). *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, et enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Achan*.

L'Ecriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Achan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate, et deux cents siclès d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes et sa tente même, dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort (*d*) ; on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice (*e*), tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi (*f*), on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, et ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

(*c*) *Josué*, chap. VII.
(*d*) *Idem*, chap. XIV.
(*e*) Lévit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I des Rois, chap. X.

Le fort tomba fur *Jonathas*, pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le fort pour apprendre de DIEU quelle était la caufe de la tempête (*h*). Le fort leur apprit que c'était *Jonas*, et ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le fort, qui n'étaient que des fuperftitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, et tellement la voix de DIEU, que les apôtres tirèrent au fort la place de l'apôtre *Judas* (*i*). Les deux concurrens étaient S[t] *Mathias* et *Barfabas*. La Providence fe déclara pour S[t] *Mathias*.

Le pape *Honorius*, troifième du nom, défendit par une décrétale que l'on fe fervît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était affez commune : c'eft ce que les païens appelaient *fortilegium*, fortilége. *Caton* dit dans la Pharfale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de

(*g*) Liv. I des Rois, chap. XIV, v. 42.
(*h*) *Jonas*, chap. I.
(*i*) Actes des apôtres, chap. I.

jaloufie.

jaloufie (*k*). Une femme foupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, et confacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait fur le champ, et mourait. C'eft fur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accufations juridiques, ne fachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Teftament, n'était qu'une fuperftition abfurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, et elle a duré jufqu'au feizième fiècle. Celui qui tuait fon adverfaire avait toujours raifon.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'efpace de neuf pas, une barre de fer ardent fans fe brûler. Auffi l'hiftoire du moyen âge, quelque fabuleufe qu'elle foit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui confiftait à marcher fur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on fe fervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aifé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préfenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, et y verfer juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accufé plongeait fa main dans

(*k*) Nombres, chap. V, v. 17.

l'eau tiède jufqu'au coude, et prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; et cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On femble alors mettre fa main dans l'eau bouillante; et on l'humecte d'une huile qui la préferve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci jufqu'à tenir quelques fecondes un anneau jeté dans le feu fans qu'il refte de grandes marques de brûlure.

Paffer entre deux feux fans fe brûler n'eft pas un grand tour d'adreffe quand on paffe fort vîte, et qu'on s'eft bien pommadé le vifage et les mains. C'eft ainfi qu'en ufa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (fuppofé que ce conte foit vrai) quand il paffa entre deux bûchers à Florence, pour démontrer, avec l'aide de DIEU, que fon archevêque était un fripon et un débauché. Charlatans! charlatans! difparaiffez de l'hiftoire.

C'était une plaifante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer fon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin*, que le juge interroge fur un vol dont le docteur *Balouard*

l'accuſe. Le juge était à table, et buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille et le verre du juge, il vide la bouteille, et lui dit : Monſieur, je veux que ce vin-là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

EQUIVOQUE.

FAUTE de définir les termes, et ſurtout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les lois, qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, ſont obſcures comme des logogryphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des lois, entendues preſque toujours différemment par les plaideurs, les avocats et les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique? et fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome ſaluent *Karl*, fils de *Pepin le bref* l'auſtraſien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par là : Nous vous conférons

tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude ;* nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient ? Mais ils ne pouvaient le donner, puiſque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreſſion plus équivoque ; et elle l'était tellement qu'elle l'eſt encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait ſon maître ; la daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ſerait maître de *Charlemagne.*

Les choſes les plus reſpectables, les plus ſacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obſcurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils ſont ; l'un et l'autre répond : Je ſuis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un eſt de la grecque, l'autre de la latine, et tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il ſe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerſel*, et qu'en ce cas *univerſel* a ſignifié *partie.*

L'ame de S[t] *François* eſt au ciel, eſt en paradis. Un de ces mots ſignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin.*

On ſe ſert du mot *eſprit* pour exprimer vent, extrait, penſée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *haſard* et par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté et de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler de ſon peuple : c'eſt ce qui fait qu'*heloïm* ſignifie, en quelques endroits, des *juges ;* d'autres fois des *dieux ;* et d'autres fois des *anges.*

Tu es Pierre, et ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée, ferait une équivoque dans une langue et dans un ſujet profane ; mais ces paroles reçoivent un ſens divin de la bouche qui les prononce, et du ſujet auquel elles ſont appliquées.

Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac et de Jacob; or DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Dans le ſens ordinaire, ces paroles pouvaient ſignifier : Je ſuis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* et *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Iſaac* et *Jacob*, porte auſſi leurs deſcendans ; le ſoleil qui luit aujourd'hui eſt le ſoleil qui éclairait *Abraham*, *Iſaac* et *Jacob;* la loi de leurs enfans eſt leur loi. Et cela ne ſignifie pas qu'*Abraham*, *Iſaac* et *Jacob* ſoient encore vivans. Mais quand

c'eſt le Meſſie qui parle, il n'y a plus d'équivoque ; le ſens eſt auſſi clair que divin. Il eſt évident qu'*Abraham*, *Iſaac* et *Jacob* ne ſont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puiſque cet oracle eſt prononcé par le Meſſie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les diſcours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groſſiers qui n'en pénétraient pas le ſens ; mais ils ne le furent pas pour les eſprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques ; l'un prédit à *Créſus* qu'un puiſſant empire ſuccombera ; mais ſera-ce le ſien? ſera-ce celui de *Cyrus?* L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre, et qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* et *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes (conſulté, malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit : *Le brun eſt fort bon*, *le blanc ne vaut rien*, *l'africain eſt paſſable*. On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le dieu de Palmyre (et toujours malgré *Baltus*), le dieu dit que

les *colombes craignent le faucon*. Quelque chofe qui arrivât, le dieu fe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des fouverains ont employé l'équivoque auffi-bien que les dieux. Je ne fais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, difant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION PREMIERE.

POURQUOI appelons-nous *efclaves* ceux que les Romains appelaient *fervi*, et les Grecs *douloï*. L'étymologie eft ici fort en défaut, et les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*efclave*, eft le teftament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légue à l'évêque *Frédelon* fon efclave *Anaph*, *Anaphum flavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de fuite.

(*) Voyez ABUS DES MOTS.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord, avec tant de peuples indigens et conquérans, piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations, et ſurtout la Dalmatie et l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, et *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'hiſtoire du moyen âge, c'eſt que du temps des Romains, notre univers connu ſe diviſait en hommes libres et en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminua; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, et comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens et des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſéis* eſt eſclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, et ſurtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, et d'aller filer pour leurs femmes.

L'efclavage eft auffi ancien que la guerre, et la guerre auffi ancienne que la nature humaine.

On était fi accoutumé à cette dégradation de l'efpèce, qu'*Epictète*, qui affurément valait mieux que fon maître, n'eft jamais étonné d'être efclave.

Aucun légiflateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la fervitude; au contraire, les peuples les plus enthoufiaftes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ferfs. Le droit de vie et de mort fur eux était un des principes de la fociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eft la plus jufte, et peut-être la feule jufte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il femblait, pour fervir toutes les nations tour à tour, euffent pourtant quelques efclaves auffi? Il eft prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour fix ans, et les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Efaü* devaient être les ferfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, fous une autre économie, les Arabes, qui fe difaient

(*a*) Exode, chap. XXI. Lévitiq. chap. XXV, &c. Genèfe, chap. XXVII, XXXII.

enfans d'*Efaü*, réduifirent les enfans de *Jacob* à l'efclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une feule parole qui rappelle le genre-humain à fa liberté primitive, pour laquelle il femble né. Il n'eft rien dit dans le nouveau Teftament de cet état d'opprobre et de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres et des pères de l'Eglife pour changer des bêtes de fomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième fiècle. S'il eft parlé de l'efclavage, c'eft de l'efclavage du péché.

Il eft difficile de bien comprendre comment, dans S[t] *Jean* (*b*), les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous n'avons jamais fervi fous perfonne;* eux qui étaient alors fujets des Romains; eux qui avaient été vendus au marché après la prife de Jérufalem; eux dont dix tribus emmenées efclaves par *Salmanazar* avaient difparu de la face de la terre, et dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens foixante et dix ans; eux fept fois réduits en fervitude dans leur terre promife, de leur propre aveu; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur fervitude en Egypte, dans

(*b*) Chap. VIII.

cette Egypte qu'ils abhorraient, et où ils coururent en foule pour gagner quelque argent, dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, et par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* et le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens visigoths qui régnaient de-là les Pyrénées, les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent et des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens et leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Gréce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, et pour servir d'icoglans et de janissaires, les filles pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'esclaves pour le service intérieur des maisons que ceux qu'ils achètent des Circassiens, des Mingréliens et des petits Tartares.

Entre les Africains musulmans et les Européans chrétiens, la coutume de piller, de faire esclave tout ce qu'on rencontre sur mer a toujours subsisté. Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres; Algériens, Maroquins, Tunisiens, vivent de piraterie. Les religieux de Malte, successeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller et d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de musulmans. Les galères du pape vont prendre des algériens, ou sont prises sur les côtes septentrionales d'Afrique. Ceux qui se disent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Pensilvaniens seuls ont renoncé depuis peu solennellement à ce trafic, qui leur a paru mal-honnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac, où l'on sait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'esprit, de paradoxes, de vues et de courage, tel à quelques égards que ceux de *Montesquieu*, et écrit contre *Montesquieu* (*). Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité, et surtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres, qui peuvent gagner leur vie où ils

(*) Théorie des lois civiles, par M. *Linguet*.

veulent, par le travail pour lequel l'homme eſt né, et qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au lieu que les eſclaves étaient nourris et ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai ; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre; et les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque, avec raiſon, que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie; mais ce n'eſt point parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques lois ridicules, et beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-juſtement que ce n'eſt pas la charité chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiècles (*c*) ; et il pouvait encore ajouter que, chez les chrétiens, les moines même, tout charitables qu'ils ſont, poſsèdent encore des eſclaves réduits à un état affreux, ſous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *ſerfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui eſt très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet pour avoir l'argent

(*c*) Voyez la ſect. III.

amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença; il affranchit les ſerfs de Spire et de Worms au douzième ſiècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très-chèrement.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il voudrait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché; non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave s'il déſirerait d'être affranchi, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée. (1)

Conſidérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, et de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut

(1) Il eſt très-poſſible qu'un homme préfère l'eſclavage à la misère; mais cette alternative n'eſt pas une condition néceſſaire de la vie humaine. D'ailleurs, on eſt ſouvent à la fois eſclave et miſérable.

être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des états de la nation. Ces perfpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de fon maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'efclavage a été établi *par un libre confentement des parties, et par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande fi un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (et remarquez qu'il ne parle pas d'un prifonnier fur fa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été bleffé il n'a pas le droit de fe faire panfer? la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Efprit des lois (*e*), après avoir peint l'efclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

„ M. *Perri* dit que les Mofcovites fe vendent
„ aifément; j'en fais bien la raifon; c'eft que
„ leur liberté ne vaut rien. „

(*d*) Liv. VI, chap. III. (*e*) Liv. XV, chap. VI.

Le capitaine *Jean Perri*, anglais, qui écrivait en 1714 l'état préſent de la Ruſſie, ne dit pas un mot de ce que l'Eſprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'eſclavage des Ruſſes ; les voici : „ Le czar a ordonné que dans tous ſes „ Etats perſonne à l'avenir ne ſe dirait ſon „ golup ou eſclave, mais ſeulement raab, qui „ ſignifie *ſujet*. Il eſt vrai que ce peuple n'en „ a tiré aucun avantage réel ; car il eſt encore „ aujourd'hui effectivement eſclave. „ (*f*)

L'auteur de l'Eſprit des lois ajoute que, ſuivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à ſe vendre dans le royaume d'Achem*. Ce ſerait-là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'eſt dommage qu'un homme qui avait tant d'eſprit ait haſardé tant de choſes, et cité faux tant de fois. (*)

SECTION IV.

Serfs de corps, ſerfs de glèbe, main-morte, &c.

On dit communément qu'il n'y a plus d'eſclaves en France, que c'eſt le royaume des francs ; qu'eſclave et franc ſont contradictoires ;

(*f*) Page 228, édition d'Amſterdam, 1717.

(*) Voyez à l'article LOIS les grands changemens faits depuis en Ruſſie. Voyez auſſi quelques mépriſes de *Monteſquieu*.

qu'on

qu'on y eſt ſi franc, que pluſieurs financiers y ſont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des deſcendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuſe la nation françaiſe d'être ſi franche ! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'eſpèces de ſervitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle deſcend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, et que ſa famille eſt encore eſclave mortaillable, main-mortable.

De ces eſclaves, les uns ſont obligés de travailler trois jours de la ſemaine pour leur ſeigneur; les autres deux. S'ils meurent ſans enfans, leur bien appartient à ce ſeigneur; s'ils laiſſent des enfans, le ſeigneur prend ſeulement les plus beaux beſtiaux, les meilleurs meubles à ſon choix, dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, ſi le fils de l'eſclave main-mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an et un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien, et il demeure encore eſclave; c'eſt-à-dire, que s'il gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : un bon pariſien va voir

ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an et un jour dans une maiſon main-mortable, et s'en retourne à Paris; tous ſes biens, en quelque endroit qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande, à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude ? C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs.*

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par haſard un prince du ſang, ou un miniſtre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires, jetait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 mai 1731, que *les moines et les bénéficiers poſſèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenſon*, dans le Droit public eccléſiaſtique, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, et ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres et humbles, on nous a répondu : Il y a ſix cents ans qu'ils jouiſſent de ce droit ; comment les en dépouiller? Nous avons répliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets ; mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortables, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne ; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiécles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

Qu'est-ce que l'efpace ? *Il n'y a point d'efpace, point de vide*, difait *Leibnitz*, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait, il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui difputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur difpute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'efpace pour *Leibnitz*.

Heureufement, quelque chofe que difent les philofophes fur ces queftions infolubles, que l'on foit pour *Epicure*, pour *Gaffendi*, pour *Newton*, ou pour *Defcartes* et *Rohault*, les règles du mouvement feront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques feront exercés, foit dans l'efpace pur, foit dans l'efpace matériel :

> Que Rohault vainement sèche pour concevoir
> Comment tout étant plein, tout a pu fe mouvoir,

cela n'empêchera pas que nos vaiffeaux n'aillent aux Indes, et que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohault* féchera. L'efpace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni efprit. Or il n'y a dans le monde que matière et efprit ; donc il n'y a point d'efpace.

Eh ! Meffieurs, qui nous a dit qu'il n'y a

que matière et esprit, à nous qui connaissons si imparfaitement l'un et l'autre? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas* Du moins *Montezume* raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de *Dryden : Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou et moi. Montezume* parlait de deux choses qu'il connaissait; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atomes. Nous fesons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *esprit* la faculté que l'Etre suprême, universel, éternel, tout-puissant, nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de six doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens!)

Mais, s'il y avait des millions d'êtres qui fussent tout-autre chose que notre matière, dont nous ne connaissons que les apparences, et tout autre chose que notre esprit, notre souffle idéal, dont nous ne savons précisément rien du tout? et qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas? et qui pourra soupçonner que DIEU, démontré existant par

ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres-là, et que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres ?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce:*

Ergo præter inane et corpora, tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura referri.

Hors le corps et le vide il n'eſt rien dans le monde.

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte ?

A-t-on jamais pu répondre à ſon argument: *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant ?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*eſpace a des propriétés*, *qu'il eſt étendu*, *qu'il eſt meſurable; donc il exiſte.* Mais ſi on lui répond qu'on met quelque choſe là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* et *Clarke ?*

Newton regarde l'eſpace comme le *ſenſorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune; à préſent je ne l'entends pas plus que ſes explications de l'Apocalypſe. L'eſpace *ſenſorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU; je m'y perds, et lui auſſi. Il crut, au rapport de *Locke* (*a*), qu'on pouvait expliquer la création, en ſuppoſant que DIEU, par un acte de ſa volonté

(*a*) Cette anecdote eſt rapportée par le traducteur de l'Eſſai ſur l'entendement humain, tome IV, page 175.

et de ſon pouvoir, avait rendu l'eſpace impénétrable. Il eſt triſte qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choſes ſi inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIERE.

On conſultait un homme, qui avait quelque connaiſſance du cœur humain, ſur une tragédie qu'on devait repréſenter : il répondit qu'il y avait tant d'eſprit dans cette pièce qu'il doutait de ſon ſuccès. Quoi ! dira-t-on, eſt-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'eſprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux penſées les plus fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le ſecond.

Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine : ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, et qu'on laiſſe entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'eſt une métaphore ſingulière ; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui; c'eſt l'art, ou de réunir deux

chofes éloignées, ou de divifer deux chofes qui paraiffent fe joindre, ou de les oppofer l'une à l'autre; c'eft celui de ne dire qu'à moitié fa penfée pour la laiffer deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'efprit, fi j'en avais davantage; mais tous ces brillans (et je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage férieux et qui doit intéreffer. La raifon en eft, qu'alors c'eft l'auteur qui paraît, et que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eft toujours, ou dans la paffion, ou en danger. Le danger et les paffions ne cherchent point l'efprit. *Priam* et *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans font égorgés dans Troye embrafée : *Didon* ne foupire point en madrigaux, en volant au bûcher fur lequel elle va s'immoler : *Démofthènes* n'a point de jolies penfées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ferait un rhéteur, et il eft un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* eft bien au-deffus de ce qu'on appelle *efprit ;* mais fi *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce ftyle :

Vaincu, chargé de fers, de regrets confumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais fi cruel que vous l'êtes?

fi

ſi *Oreſte* continuait toujours à dire, *que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione;* ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, et qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, et les feux de l'amour de *Pyrrhus;* entre les Scythes qui immolent des hommes, et *Hermione* qui n'aima point *Oreſte*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

Le ciel choiſit ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, et même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthouſiaſme et l'art d'un bon acteur, ſeront applaudis; mais je ſuis sûr que la pièce de Cinna, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort? Le contraire ſerait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté, pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit et qu'il mourut.

Que ferait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penfées recherchées et problématiques ? Combien font fupérieurs à toutes ces idées brillantes, ces vers fimples et naturels !

Cinna, tu t'en fouviens, et veux m'affaffiner !
Soyons amis, Cinna, c'eft moi qui t'en convie.

Ce n'eft pas ce qu'on appelle *efprit*, c'eft le fublime et le fimple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* dife de fa maîtreffe qui le quitte, après lui avoir indignement propofé de tuer fa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'efprit ; c'eft faire une épigramme contre *Rodogune :* c'eft comparer ingénieufement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eft point parce que fa maîtreffe s'en va, que la propofition de tuer fa mère eft révoltante : qu'elle forte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eft donc fauffe ; et fi *Rodogune* ne fortait pas, cette mauvaife épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choifis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils foient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes

et les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or *Hypſipyle* dit à *Médée* en feſant alluſion à ſes ſortiléges :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre et tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit qui ſeraient admis ailleurs, et que le genre ſérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer comme un modèle dans beaucoup d'ouvrages de goût, et même dans le Traité des études de feu M. *Rollin*. Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand *Turenne*, compoſée par *Fléchier*. Il eſt vrai que dans cette oraiſon, *Fléchier* égala preſque le ſublime *Boſſuet*, que j'ai appelé, et que j'appelle encore *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici :

„ Puiſſances ennemies de la France, vous „ vivez, et l'eſprit de la charité chrétienne „ m'interdit de faire aucun ſouhait pour votre

„ mort, &c. mais vous vivez, et je plains „ dans cette chaire un vertueux capitaine, dont „ les intentions étaient pures, &c. „

Une apoftrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'affaffinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agiffait des intérêts de *Pompée* et de *Charles I*. Mais eft-il décent de fouhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Efpagne et des électeurs, et de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de fervir fon prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lefquelles il fervait? Que dirait-on d'un allemand qui eût fouhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures (*a*)? Pourquoi donc ce paffage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'eft que la figure eft en elle-même belle et pathétique; mais ils n'examinaient point le fond et la convenance de la penfée. *Plutarque*

(*a*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraifon funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingendes* avait faite d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un fouverain, ne l'eft pas pour un fujet.

eût dit à *Fléchier : Tu as tenu ſans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'eſprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages faits pour inſtruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La muſique exprime les paſſions, les ſentimens, les images; mais où ſont les accords qui peuvent rendre une épigramme? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt accablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le Ballet du triomphe des arts, compoſé par un homme aimable (*), qui penſa toujours finement, et qui s'exprima de même: mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV.* Dans ce ballet où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit:

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, et que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe; que c'eſt en effet une

(*) *La Motte.*

pointe, une plaifanterie? Comment fe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'efprit, n'en eût pas affez pour retrancher ces fautes éblouiffantes? Ce même homme qui méprifait *Homère*, et qui le traduifit, qui en le traduifant crut le corriger, et en l'abrégeant crut le faire lire, s'avife de donner de l'efprit à *Homère*. C'eft lui qui, en fefant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp:

Que ne vaincra-t-il point? il s'eft vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel efprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces fineffes, ces tours, ces traits faillans, ces gaietés, ces petites fentences coupées, ces familiarités ingénieufes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de *Perrault* eft fimple et majeftueufe. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'efprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une fcène de comédie, qui ne fera ni paffionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir

mis de l'efprit dans fes lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas affez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danfer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était fouvent dans ce cas: fes meilleures lettres font étudiées; on fent qu'il fe fatigue pour trouver ce qui fe préfente fi naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné* et à tant d'autres dames qui écrivent fans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Defpréaux*, qui avait ofé comparer *Voiture* à *Horace*, dans fes premières fatires, changea d'avis quand fon goût fut mûri par l'âge. Je fais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* foit ou ne foit pas un grand génie, qu'il ait fait feulement quelques jolies lettres, ou que toutes fes plaifanteries foient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts et qui les aimons, nous portons une vue attentive fur ce qui eft affez indifférent au refte du monde. Le bon goût eft pour nous en littérature ce qu'il eft pour les femmes en ajuftemens; et pourvu qu'on ne faffe pas de fon opinion une affaire de parti, il me femble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de chofes excellentes, et que *Marot* ferait aifément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, et quelles ſont les vraies beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre, et ce qu'on doit éviter; c'eſt-là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que feſait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* ſe fit par là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller et de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuet*, des *Racine*, des *Paſcal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même choſe? Un mot nouveau n'eſt pardonnable que quand il eſt abſolument néceſſaire, intelligible et ſonore; on eſt obligé d'en créer en phyſique : une

nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* et de *Boſſuet?* Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault?* Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue?*

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur.* Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte et plein de chaleur poſsède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, tout ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit tout armée du cerveau de *Jupiter.* Enfin la concluſion de tout ceci, eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions; et que l'art dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas non!

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere.

SECTION II.

Le mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse; et il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine; et quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit*, *un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander du quel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine*; et l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie *le caractère et la trempe de l'ame* et n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit.*

L'eſprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel eſprit, et cependant ne ſignifie pas préciſément la même choſe : car jamais ce terme *homme d'eſprit* ne peut être pris en mauvaiſe part, et *bel eſprit* eſt quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'eſt qu'*homme d'eſprit* ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, et *que bel eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, et le *bel eſprit* eſt une affiche : c'eſt un art qui demande de la culture; c'eſt une eſpèce de profeſſion, et qui par là expoſe à l'envie et au ridicule.

C'eſt en ce ſens que le père *Bouhours* aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le cardinal *du Perron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'eſprit, parce qu'alors leurs ſavans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux et de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, et que le bel eſprit ſe mêlât au ſavant.

Ceux qui mépriſent le génie d'*Ariſtote*, au lieu de s'en tenir à condamner ſa phyſique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, ſeraient bien étonnés de voir qu'*Ariſtote* a enſeigné parfaitement, dans ſa rhétorique, la manière de dire les choſes avec eſprit : il dit

que cet art confifte à ne fe pas fervir fimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure, dont le fens foit clair, et l'expreffion énergique; il en apporte plufieurs exemples, et entre autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus floriffante jeuneffe d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de fon printemps.*

Ariftote a bien raifon de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaifirs font mêlés d'amertume, les regarda comme des rofes accompagnées d'épines, eut de l'efprit; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eft pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime fpirituellement : c'eft par un tour nouveau; c'eft en laiffant deviner fans peine une partie de fa penfée : c'eft ce qu'on appelle *fineffe*, *délicateffe*; et cette manière eft d'autant plus agréable, qu'elle exerce et qu'elle fait valoir l'efprit des autres.

Les allufions, les allégories, les comparaifons font un champ vafte de penfées ingénieufes; les effets de la nature, la fable, l'hiftoire, préfentés à la mémoire, fourniffent à une imagination heureufe des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne fera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eftimé des gens de goût :

> Eglé tremble que dans ce jour,
> L'Hymen, plus puiffant que l'Amour,
> N'enlève fes tréfors fans qu'elle ofe s'en plaindre.
> Elle a négligé mes avis ;
> Si la belle les eût fuivis,
> Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce femble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penfait, et ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal fuivant paraît plus brillant et plus agréable : c'eft une allufion à la fable :

> Vous êtes belle, et votre fœur eft belle ;
> Entre vous deux, tout choix ferait bien doux ;
> L'Amour était blond comme vous ;
> Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il eft de *Bertaut*, évêque de Séez, et paraît audeffus des deux autres, parce qu'il réunit l'efprit et le fentiment.

> Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
> Peu s'en fallut que mon feu rallumé

N'en fît le charme en mon ame renaître;
Et que mon cœur, autrefois fon captif,
Ne reffemblât l'efclave fugitif
A qui le fort fit rencontrer fon maître.

De pareils traits plaifent à tout le monde, et caractérifent l'*efprit* délicat d'une nation ingénieufe.

Le grand point eft de favoir jufqu'où cet efprit doit être admis. Il eft clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec fobriété, par cela même qu'il eft un ornement. Le grand art eft dans l'apropos.

Une penfée fine, ingénieufe, une comparaifon jufte et fleurie, eft un défaut, quand la raifon feule ou la paffion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts: ce n'eft pas alors du faux bel efprit, mais c'eft de l'efprit déplacé; et toute beauté hors de fa place ceffe d'être beauté.

C'eft un défaut dans lequel *Virgile* n'eft jamais tombé, et qu'on peut quelquefois reprocher au *Taffe*, tout admirable qu'il eft d'ailleurs: ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de fes idées, veut fe montrer lui-même, lorfqu'il ne doit montrer que fes perfonnages.

La meilleure manière de connaître l'ufage qu'on doit faire de l'efprit, eft de lire le petit

nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes et dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé :* ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe et recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille :*

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas du tout qu'on ne ſera point battu; ſecondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que dans un livre de mathématique, on diſe que, *ſi Saturne venait à manquer, ce ſerait le dernier ſatellite qui prendrait ſa place, parce que les grands*

eigneurs éloignent toujours d'eux leurs ſucceſſeurs? Comment ſouffrir qu'on diſe qu'*Hercule* ſavait la phyſique, et qu'*on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force?* L'envie de briller et de ſurprendre par des choſes neuves conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui eſt la pire eſpèce du faux bel eſprit.

Le faux goût eſt différent du faux bel eſprit, parce que celui-ci eſt toujours une affectation, un effort de faire mal ; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire mal ſans effort, et de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance et l'incohérence des imaginations orientales eſt un faux goût; mais c'eſt plutôt un manque d'eſprit qu'un abus d'eſprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil et la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes et giganteſques, la nature toujours outrée, ſont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays, où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, et qu'il eſt bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin et délicat.

Le faux eſprit eſt préciſément le contraire de ces idées triviales et ampoulées; c'eſt une

recherche

recherche fatigante de traits déliés; une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, et le petit avec le grand.

Ce ferait ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations dans leſquelles le mot *eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui eſt rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux : *C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir et à décliner, de ſe plaire aux contes et aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand eſprit peut tomber dans cette faibleſſe; mais ce n'eſt pas le propre des grands eſprits. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot *eſprit* s'emploie; ce n'eſt point un défaut de la langue; c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, *d'une ſociété*, pour exprimer les uſages, la manière de parler, de ſe conduire, les préjugés d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt à l'eſprit d'un corps

ce que font les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention; c'eſt en ce ſens qu'on a dit, *la lettre tue et l'eſprit vivifie.*

Eſprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère et le but.

Eſprit de vengeance, pour ſignifier *déſir* et *intention* de ſe venger.

Eſprit de diſcorde, *eſprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *eſprit de politeſſe;* mais c'eſt d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choiſir avec un ſoin ſcrupuleux ſes auteurs et ſes exemples. On ne dit point *eſprit de politeſſe*, comme on dit *eſprit de vengeance*, *de diſſention*, *de faction ;* parce que la politeſſe n'eſt point une paſſion animée par un motif puiſſant qui la conduiſe, lequel on appelle *eſprit* métaphoriquement.

Eſprit familier ſe dit dans un autre ſens, et ſignifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*eſprit de Socrate*, &c.

Eſprit ſignifie quelquefois la plus ſubtile partie de la matière : on dit, *eſprits animaux*, *eſprits vitaux*, pour ſignifier ce qu'on n'a jamais vu, et ce qui donne le mouvement et la vie. Ces eſprits qu'on croit couler rapidement dans

les nerfs, font probablement un feu fubtil. Le docteur *Méad* eft le premier qui femble en avoir donné des preuves dans la préface du Traité fur les poifons.

Efprit, en chimie, eft encore un terme qui reçoit plufieurs acceptions différentes, mais qui fignifie toujours la partie fubtile de la matière.

Il y a loin de l'*efprit* en ce fens, au *bon efprit*, au *bel efprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout eft métaphore, fans que le vulgaire s'en aperçoive.

SECTION III.

Ce mot n'eft-il pas une grande preuve de l'imperfection des langues, du chaos où elles font encore, et du hafard qui a dirigé prefque toutes nos conceptions?

Il plut aux Grecs, ainfi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, fouffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par refpiration, vie, ame. Ainfi ame et vent étaient en un fens la même chofe dans l'antiquité. Et fi nous difions que l'homme eft une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, et fe fervirent du mot

ſpiritus, eſprit, ſouffle. *Anima*, *ſpiritus*, furent la même choſe.

Le *rouhak* des Phéniciens, et à ce qu'on prétend, des Chaldéens, ſignifiait de même *ſouffle* et *vent*.

Quand on traduiſit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot ſouffle, eſprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur ſuper aquas*, le vent de DIEU, l'eſprit de DIEU était porté ſur les eaux.

Spiritus vitæ, le ſouffle de la vie, l'ame de la vie.

Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum, ou *ſpiritum vitæ*, et il ſouffla ſur ſa face un ſouffle de vie. Et, ſelon l'hébreu, il ſouffla dans ſes narines un ſouffle, un eſprit de vie.

Hæc quum dixiſſet, inſufflavit et dixit eis : Accipite ſpiritum ſanctum. Ayant dit cela, il ſouffla ſur eux, et leur dit : Recevez le ſouffle ſaint, l'eſprit ſaint.

Spiritus ubi vult ſpirat, et vocem ejus audis ; ſed neſcis unde veniat, l'eſprit, le vent ſouffle où il veut, et vous entendez ſa voix (ſon bruit) ; mais vous ne ſavez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des Auguſtins et du Pont-neuf, intitulées Eſprit de *Marivaux*, Eſprit de *Desſontaines*, &c.

Ce que nous entendons communément en français par eſprit, bel eſprit, trait d'eſprit, &c.

ſignifie des penſées ingénieuſes. Aucune autre nation n'a fait un tel uſage du mot *ſpiritus*. Les Latins diſaient *ingenium;* les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Eſpagnols diſent, *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais ſe ſervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtändig ;* et quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives, agréables, ils diſent riche en ſenſations, *ſinn-reich*. C'eſt de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germanique et françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre ; l'*agudezza* de ce qui eſt pointu, le le *ſinn-reich* des ſenſations, l'eſprit du vent, et le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue, ce qui répond à eſprit en général eſt de pluſieurs ſortes ; et quand vous dites : Cet homme a de l'eſprit, on eſt en droit de vous demander du quel.

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé Synonymes français, conclut ainsi :

Il faut dans le commerce des dames, de l'esprit, ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) *L'entendement est de mise avec les politiques et les courtisans.*

Il me semble que l'entendement est nécessaire par-tout, et qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise.*

Le génie est propre avec les gens à projets et à dépense.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs ; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air ; et de là notre ame fut d'air subtil.

De là les manes, les esprits, les revenans, les ombres, furent composés d'air. (*)

De là nous disions, il n'y a pas long-temps : *Un esprit lui est apparu ; il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château ;* et la populace le dit encore.

(*) Voyez AME.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin qui aient employé le mot *ſpiritus* en ce ſens.

Manes, *umbræ*, *ſimulacra*, ſont les expreſſions de *Cicéron* et de *Virgile*. Les Allemands diſent, *geiſt*, les Anglais *ghoſt*, les Eſpagnols *duende*, *traſgo*; les Italiens ſemblent n'avoir point de terme qui ſignifie *revenant*. Les Français ſeuls ſe ſont ſervis du mot *eſprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *ſottiſe*, *friponnerie*.

SECTION IV.

Bel eſprit, *eſprit*.

QUAND une nation commence à ſortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'eſprit*.

Ainſi aux premières tentatives qu'on fit ſous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots qui feraient aujourd'hui intolérables.

> Romorentin ſa perte remémore,
> Cognac s'en cogne en ſa poitrine blême,
> Anjou fait joug, Angoulème eſt de même.

Ces belles idées ne ſe préſentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a

coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé; mais tenons-nous en à celui-ci, qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles, qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille*, quand, dans sa tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au soleil:

Tu luis, Soleil, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol :

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

non-seulement on trouvait une finesse très-spirituelle dans ce vers d'*Hipsipile* à *Médée* dans la Toison d'or :

Je n'ai que des attraits et vous avez des charmes.

mais on ne s'apercevait pas, et peu de connaisseurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie* l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à *César* ; par un *car :*

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;

Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiſſe le cœur
Juſqu'à te rendre hommage et te nommer ſeigneur.

Elle s'interrompt ainſi dès le premier mot, pour dire une choſe recherchée et fauſſe. Jamais une citoyenne romaine ne fut eſclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *ſeigneur;* et ce mot *ſeigneur* n'eſt parmi nous qu'un terme d'honneur et de rempliſſage uſité au théâtre.

Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au-deſſus.

Outre le défaut, ſi commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainſi eux-mêmes, de dire : Je ſuis grand, j'ai du courage, admirez-moi; il y a ici une affectation bien condamnable de parler de ſa naiſſance, quand la tête de *Pompée* vient d'être préſentée à *Céſar*. Ce n'eſt point ainſi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre romaine eſt ſans doute moins que d'être fille de *Scipion* et femme de *Pompée*. L'infame *Septime*, aſſaſſin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme

et fille des plus grands des romains, c'était-là une vraie fupériorité. Il y a donc dans ce difcours de l'efprit faux et déplacé, ainfi qu'une grandeur fauffe et déplacée.

Enfuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain, après le beau fiècle d'*Augufte*, cherchait de l'efprit, parce que la décadence commençait; et dans le fiècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'efprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

Céfar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eft que l'effet du malheur qui me fuit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fauffe autant qu'imprudente! *Céfar* ne doit point, felon elle, écouter *le bruit* de fa victoire. Il n'a vaincu à Pharfàle que parce que *Pompée* a époufé *Cornélie!* Que de peine pour dire ce qui n'eft ni vrai, ni vraifemblable, ni convenable, ni touchant!

Deux fois du monde entier j'ai caufé la difgrâce.

C'eft le *bis nocui mundo* de *Lucain*. Ce vers

préfente une très-grande idée. Elle doit furprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que fi ce vers avait feulement une faible lueur de vraifemblance, et s'il était échappé aux emportemens de la douleur, il ferait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureufe en mes malheurs fi ce trifte hymenée
Pour le bonheur de Rome a Céfar m'eût donnée,
Et fi j'euffe avec moi porté dans ta maifon
D'un aftre envenimé l'invincible poifon !
Car enfin n'attends pas que j'abaiffe ma haine :
Je te l'ai déjà dit, Céfar, je fuis romaine ;
Et, quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.

C'eft encore de *Lucain ;* elle fouhaite dans la Pharfale d'avoir époufé *Céfar*, et de n'avoir eu à fe louer d'aucun de fes maris.

Atque utinam in thalamis invifi Cæfaris effem
Infelix conjux, et nullo læta marito !

Ce fentiment n'eft point dans la nature ; il eft à la fois gigantefque et puéril ; mais du moins ce n'eft pas à *Céfar* que *Cornélie* parle ainfi dans Lucain. *Corneille* au contraire fait parler *Cornélie* à *Céfar* même ; il lui fait dire qu'elle fouhaite d'être fa femme, pour porter

dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé :* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, et je t'ai déjà dit que je suis romaine, et je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement : je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir ; car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, et qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu donner de l'esprit à *Cornélie*, il ne serait pas tombé dans ces défauts qui se sont sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si longtemps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée et des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je sujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande et non pas Ptolomée.
Hélas ! et sous quel astre, ô Ciel ! m'as-tu formée !

Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province.

Passons sur la petite faute de style, et considérons combien ce discours est décent et douloureux; il va au cœur; tout le reste éblouit l'esprit un moment, et ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs :

O vous! à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, et qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (*)

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion :*

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux

(*) Voyez GOUT.

feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées ; je fais toujours le rôle de confidente à la comédie, et vingt princesses m'ont avoué leurs beaux feux sans être sûres de rien, et principalement l'infante du Cid.

Allons plus loin. *César*, *César* lui-même ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être si contraire ;
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ;
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence...
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *César* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le

bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; et ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence, que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharsale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses Précieuses ridicules.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* désigna en disant (*a*) : *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte* dans son abrégé de l'Iliade, en fesant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

C'est-là un trait d'esprit, une espèce de pointe et de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera

(*a*) *Caractères* de *la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'esprit.*

vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même inſtant s'accorder à dire un rébus, ou, ſi l'on veut, un bon mot ?

SECTION V.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'eſprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous ſervions de ce mot *parties* très-communément dans ce ſens-là. *Clélie*, *Caſſandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros et de leurs héroïnes, et ces parties ſont leur eſprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que ſa petite portion d'intelligence, de mémoire, de ſagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de fineſſe. Le mot de *parties* eſt le plus convenable pour des êtres auſſi faibles que l'homme. Les Français ont laiſſé échapper de leurs dictionnaires une expreſſion dont les Anglais ſe ſont ſaiſis. Les Anglais ſe ſont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Pluſieurs écrivains philoſophes ſe ſont étonnés de ce que, tout le monde prétendant à l'eſprit, perſonne n'oſe ſe vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité et non de son esprit.* L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit; pourquoi? c'est qu'il est très-nécessaire de passer pour homme de bien, et point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, et si tout dépend de leur éducation et des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, et parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot, les esprits diffèrent plus que les visages.

SECTION VI.

Esprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou diſtinctes, ou confuſes, ou faibles, ou infatigables. Tout cela eſt une image aſſez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fauſſe. Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maiſon. Pourquoi rencontre-t-on ſouvent des eſprits aſſez juſtes d'ailleurs, qui ſont abſolument faux ſur des choſes importantes? Pourquoi ce même ſiamois, qui ne ſe laiſſera jamais tromper quand il ſera queſtion de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoſes de *Sommona-codom?* Par quelle étrange bizarrerie des hommes ſenſés reſſemblent-ils à don *Quichotte* qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore don *Quichotte* était plus excuſable que le ſiamois qui croit que *Sommona-codom* eſt venu pluſieurs fois ſur la terre, et que le turc qui eſt perſuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche. Car don *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut ſe figurer

qu'un géant doit avoir le corps auſſi gros qu'un moulin, et les bras auſſi longs que les ailes du moulin; mais de quelle ſuppoſition peut partir un homme ſenſé pour ſe perſuader que la moitié de la lune eſt entrée dans une manche, et qu'un *Sommona-codom* eſt deſcendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, et faire des tours de paſſe-paſſe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'eſprit faux ſur un principe qu'ils ont reçu ſans examen. *Newton* avait l'eſprit très-faux quand il commentait l'Apocalypſe.

Tout ce que certains tyrans des ames déſirent, c'eſt que les hommes qu'ils enſeignent aient l'eſprit faux. Un ſakir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou ſix années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant blanc, et il perſuade l'enfant qu'il ſera fouetté après ſa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoſes. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie et devient un prodige; il argumente ſur les leçons de ſon maître; il trouve que *Fo* n'a pu ſe changer qu'en éléphant blanc, parce que c'eſt le plus beau des animaux. Les rois de Siam et du Pégu, dit-il, ſe

ſont fait la guerre pour un éléphant blanc; certainement ſi *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été ſi inſenſés que de combattre pour la poſſeſſion d'un ſimple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi ſera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'élève ſavant du ſakir, et il devient une des lumières des Indes; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux; et il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, et ils l'apprennent aſſez facilement; mais, choſe étrange! leur eſprit n'eſt pas redreſſé pour cela; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peſer les probabilités; ils ont pris leur pli; ils raiſonneront de travers toute leur vie, et j'en ſuis fâché pour eux.

Il y a malheureuſement bien des manières d'avoir l'eſprit faux. 1°. De ne pas examiner ſi le principe eſt vrai, lors même qu'on en déduit des conſéquences juſtes, et cette manière eſt commune. (*)

2°. De tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un

(*) Voyez CONSEQUENCE.

domeſtique eſt interrogé ſi ſon maître eſt dans ſa chambre, par des gens qu'il ſoupçonne d'en vouloir à ſa vie : s'il était aſſez ſot pour leur dire la vérité, ſous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il eſt clair qu'il aurait tiré une conſéquence abſurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué ſon aſſaſſin, parce que l'homicide eſt défendu, ſerait auſſi inique que mauvais raiſonneur.

De pareils cas ſe ſubdiviſent en mille nuances différentes. Le bon eſprit, l'eſprit juſte, eſt celui qui les démêle ; de là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques ; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas aſſez éclairés.

ESSENIENS.

Plus une nation eſt ſuperſtitieuſe et barbare, obſtinée à la guerre malgré ſes défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté et le ſacerdoce, enivrée de fanatiſme, plus il ſe trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'uniſſent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peſte, un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il ſe préſerve de la contagion

qui règne ; mais il reſte en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnoſophiſtes aux Indes, telles furent quelques ſectes de philoſophes chez les Grecs ; tels les pythagoriciens en Italie et en Gréce, et les thérapeutes en Egypte ; tels ſont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, et les *dunkards* en Penſilvanie, et tels furent à peu-près les premiers chrétiens qui vécurent enſemble loin des villes.

Aucune de ces ſociétés ne connut cette effrayante coutume de ſe lier par ferment au genre de vie qu'elles embraſſaient ; de ſe donner des chaînes perpétuelles ; de ſe dépouiller religieuſement de la nature humaine dont le premier caractère eſt la liberté ; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut S^t^ *Baſile* qui le premier imagina ces vœux, ce ferment de l'eſclavage. Il introduiſit un nouveau fléau ſur la terre, et il tourna en poiſon ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des ſociétés toutes ſemblables à celles des eſſéniens. C'eſt le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours ſuperſtitieuſe et factieuſe, toujours opprimée par des tyrans. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'eſt pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns,

plus humains et plus ſages que les autres, ſe ſoient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté loin des yeux de la tyrannie.

On ſe réfugia dans de ſemblables aſiles en Egypte, pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées ;* et lorſque les armées romaines ſubjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un déſert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens et juifs. *Philon* (*a*), après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite*, et les autres philoſophes qui embraſsèrent ce genre de vie, s'exprime ainſi :

» On trouve de pareilles ſociétés en plu-
» ſieurs pays; la Gréce et d'autres contrées
» jouiſſent de cette conſolation ; elle eſt très-
» commune en Egypte dans chaque nome,
» et ſurtout dans celui d'Alexandrie. Les
» plus gens de bien, les plus auſtères ſe ſont
» retirés au-deſſus du lac Mœris dans un lieu
» déſert, mais commode, qui forme une pente
» douce. L'air y eſt très-ſain, les bourgades
» aſſez nombreuſes dans le voiſinage du
» déſert, &c. »

Voilà donc par-tout des ſociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'inſolence, à la rapacité des oppreſſeurs.

(*a*) *Philon*, de la vie contemplative.

Toutes,

Toutes, ſans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent préciſément du même œil que nous voyons le vol et l'aſſaſſinat ſur les grands chemins.

Tels furent à peu-près les gens de lettres qui s'aſſemblèrent en France, et qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions et aux cruautés qui déſolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares, nommés *puritains* et *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS-CHRIST, qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth, et dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, et qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance s'y trouve en pluſieurs points; confraternité, biens en commun, vie auſtère, travail des mains, détachement des richeſſes et des honneurs, et ſurtout horreur pour la guerre. Cet éloignement eſt ſi grand, que JESUS-

CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, et de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistrature, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée et paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'Evangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'Evangile plusieurs passages qui, étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse et

respectable société des penfilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce c'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix que je respecte.

Le grand philosophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers temps serait un très-mauvais soldat, ou qu'un soldat serait un très-mauvais chrétien ?

Ce dilemme paraît sans réplique; et c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme et l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément : Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu et à sang ; égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle ; tuez jusqu'aux animaux, saccagez tout, brûlez tout, c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce cathéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt ; et il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes ; il établit sa religion par la parole et par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïse* et de

Mahomet, dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la fouffrance, meurt du dernier fupplice, et veut que fes premiers difciples meurent ainfi.

Je demande en bonne foi fi S[t] *Barthelemi*, S[t] *André*, S[t] *Matthieu*, S[t] *Barnabé*, auraient été reçus parmi les cuiraffiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? S[t] *Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être S[t] *Paul* accoutumé d'abord au carnage, et ayant eu le malheur d'être un perfécuteur fanguinaire, eft le feul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuofité de fon tempérament et la chaleur de fon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à fe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas*, qui levèrent des troupes; il fuivit les préceptes de JESUS, il fouffrit; et même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il eft clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'efprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers fiècles de l'horreur pour les

temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luſtrale; *Porphire* les comparait aux renards qui diſent, *ils ſont trop verts.* Si vous pouviez avoir, diſait-il, de beaux temples brillans d'or, avec de groſſes rentes pour les deſſervans, vous aimeriez les temples paſſionnément. Ils ſe donnèrent enſuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eſt ainſi qu'ayant déteſté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent auſſi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous ſommes différens des chrétiens du troiſième ſiècle.

Je ne conçois pas comment un eſprit auſſi éclairé et auſſi hardi que celui de *Monteſquieu*, a pu condamner ſévèrement un autre génie bien plus méthodique que le ſien, et combattre cette vérité annoncée par *Bayle* (*b*), *qu'une ſociété de vrais chrétiens pourrait vivre heureuſement enſemble, mais qu'elle ſe défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

» Ce feraient, dit *Monteſquieu*, des citoyens » infiniment éclairés ſur leurs devoirs, et qui » auraient un très-grand zèle pour les remplir. » Ils ſentiraient très-bien les droits de la » défenſe naturelle. Plus ils croiraient devoir » à la religion, plus ils penſeraient devoir à » la patrie. Les principes du chriſtianiſme,

(*b*) *Continuation des penſées diverſes*, article CXXIV.

„ bien gravés dans le cœur, ſeraient infini-
„ ment plus forts que ce faux honneur des
„ monarchies, ces vertus humaines des répu-
„ bliques, et cette crainte ſervile des Etats
„ deſpotiques. „

Aſſurément l'auteur de l'*Eſprit des lois* ne ſongeait pas aux paroles de l'Evangile quand il dit que les vrais chrétiens ſentiraient très-bien les droits de la défenſe naturelle. Il ne ſe ſouvenait pas de l'ordre de donner ſa tunique quand on vous vole le manteau, et de tendre l'autre joue quand on a reçu un ſoufflet. Voilà les principes de la défenſe naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refuſé de combattre; mais ils auraient été écraſés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été ſecourus et forcés à ſe laiſſer ſecourir par les autres Anglais. (*)

N'eſt-il pas indubitable que ceux qui penſeraient en tout comme des martyrs, ſe battraient fort mal contre des grenadiers? Toutes les paroles de ce chapitre de l'Eſprit des lois me paraiſſent fauſſes. *Les principes du chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſeraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le ſang de leur prochain,

(*) Voyez EGLISE PRIMITIVE.

pour leur faire regarder la vie comme un fardeau, dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait, dit Bayle, *comme des brebis au milieu des loups, si on les fesait aller repousser de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuirassiers.*

Bayle avait très-grande raison. *Montesquieu* ne s'est pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires et sanguinaires d'aujourd'hui, et non pas les premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a essuyées des fanatiques, en leur sacrifiant *Bayle* ; et il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands hommes qui paraissent d'avis différent, et qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte servile des Etats despotiques. Rien de tout cela ne fait les soldats, comme le prétend l'*Esprit des lois.* Quand nous levons un régiment, dont le quart déserte au bout de quinze jours, il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paye, et non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place Saint-Marc. Je ne crois pas en un

mot qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non plus par une crainte ſervile que les Turcs et les Ruſſes ſe battent avec un acharnement et une fureur de lions et de tigres; on n'a point ainſi du courage par crainte. Ce n'eſt pas non plus par dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha*. Il ſerait à déſirer, ce me ſemble, qu'un homme ſi ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer ſon eſprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut inſtruire les hommes, et n'avoir en vue que la vérité.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel eſt le meilleur?

Je n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines; je parle de tous les autres hommes qui, à ſouper ou dans leur cabinet, étalent leur ſyſtême de gouvernement, réforment les armées, l'Egliſe, la robe et la finance.

L'abbé de *Bourzeis* ſe mit à gouverner la France

France vers l'an 1645, ſous le nom du cardinal de *Richelieu*, et fit ce Teſtament politique, dans lequel il veut enrôler la nobleſſe dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes et aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux ports de mer que l'Eſpagne et l'Italie enſemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reſte, ſon ouvrage fourmille d'anachroniſmes et d'erreurs; il fait ſigner le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au ſurplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la règle d'un Etat*, et à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a paſſé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu*; et tous les académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de louer déme-ſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le ſieur *Gatien de Courtilz*, voyant le ſuccès du Teſtament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le Teſtament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il eſt

clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il se peut; que celui de *Colbert;* un abbé de *Chévremont* fit tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Bellisle*, et enfin celui de *Mandrin.*

M. de *Bois-Guillebert*, auteur du Détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale sous le nom du maréchal de *Vauban.*

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes; et quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le trésorier-général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finance.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un

ministre ne se corrige point et ne peut se corriger; il a pris sa croissance; plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, et la seconde génération est instruite.

Le fort et le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie anglaise; il serait législateur.

L'homme de robe et le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, et sans préjugés ?

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol ? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame : comment voulez-vous

qu'un Etat ſoit heureuſement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs, ſont fort contens, mais les citoyens ne le ſont guère; et des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le conſeiller et le brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré longtemps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs et d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, et enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très-peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui ſe cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers; mais à la longue ils ſont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés

dans l'Afie mineure, le confeiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a poffédé cette Afie mineure, l'Afie, l'Afrique, la Gréce, les Gaules, l'Efpagne et l'Italie entière ? Elle fe tourna donc bien vîte en monarchie ? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre : mais cette monarchie eft tombée, et nous fefons tous les jours de belles differtations pour trouver les caufes de fa décadence et de fa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'indien; cet empire eft tombé parce qu'il exiftait. Il faut bien que tout tombe; j'efpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat defpotique, et plus de vertu dans une république ? L'indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceffaire dans une république, et qu'on avait bien plus befoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le fera pas s'il eft déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aifément obtenir une charge, felon la maxime d'un grand prince, qu'un courtifan pour réuffir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard

de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, et des étoffes de gaze à Delhi? Oui, sans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un allemand, et il en faut trois ou quatre à un persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai trouvé beaucoup de siamois, de tunquinois, de persans et de turcs, qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'européan, quel Etat choisiriez-vous? Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux

lois. C'eft une vieille réponfe, dit le confeiller. Elle n'en eft pas plus mauvaife, dit le brame. Où eft ce pays-là ? dit le confeiller. Le brame dit : Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

ETATS GENERAUX.

Il y en a toujours eu dans l'Europe ; et probablement dans toute la terre, tant il eft naturel d'affembler la famille, pour connaître fes intérêts et pourvoir à fes befoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, felon *Tacite*, s'affemblaient pour délibérer. Les Saxons et les peuples du Nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états généraux dans les républiques grecques et romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perfes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiftoires ; nous ne les connaiffons guère que depuis le temps où leurs rois furent abfolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contre-poids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des

(1) Cet article a été écrit vers 1757. Voyez auffi GOUVERNEMENT dans ce Dictionnaire.

foldats infolens, avides, barbares et lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit et les caffa.

Les états généraux de l'empire ottoman font les janiffaires et les fpahis; dans Alger et dans Tunis c'eft la milice.

Le plus grand et le plus fingulier exemple de ces états généraux eft la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où fiégent continuellement les repréfentans de l'empire, les miniftres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats et des villes impériales, lefquelles font au nombre de trente-fept.

Les feconds états généraux de l'Europe font ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne font pas toujours affemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils font devenus fi néceffaires, que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précifément aux députés des villes reçus dans la diète de l'Empire; mais elle eft en beaucoup plus grand nombre, et jouit d'un pouvoir bien fupérieur. C'eft proprement la nation. Les pairs et les évêques ne font en parlement que pour eux, et la chambre des communes y eft pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eft autre chofe qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355, fous le roi *Jean*, les trois états

furent affemblés à Paris pour fecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une fomme confidérable, à cinq livres cinq fous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceffaire pour recueillir cet argent; et ils établirent neuf commiffaires pour préfider à la recette. Le roi promit pour lui et pour fes fucceffeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'eft-ce que promettre pour foi et pour fes héritiers? ou c'eft ne rien promettre, ou c'eft dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous fommes dans l'impuiffance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aifément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait prifonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la fomme accordée. C'eft ainfi qu'on en ufe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaife a confervé tout ce que la nation françaife a perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, et qui ne fe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs affemblées deux cents payfans

qui font un corps séparé des trois autres, et qui soutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Danemarck prirent une résolution toute contraire en 1660; ils se dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir absolu et illimité. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'ils ne s'en sont point repentis jusqu'à présent.

Les états généraux en France n'ont point été assemblés depuis 1613, et les *cortez* d'Espagne ont duré cent ans après. On les assembla encore en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ETERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeunesse tous les raisonnemens de *Samuel Clarke;* j'aimais sa personne, quoiqu'il fût un arien déterminé ainsi que *Newton*, et j'aime encore sa mémoire, parce qu'il était bon homme; mais le cachet de ses idées, qu'il avait mis sur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde,

qu'il avait mal établi la réalité de l'efpace infini.

J'ai tant de refpect pour la Genèfe et pour l'Eglife qui l'adopte, que je la regarde comme la feule preuve de la création du monde depuis cinq mille fept cents dix-huit ans, felon le comput des Latins, et depuis fept mille deux cents foixante et dix-huit ans, felon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle ; et les plus grands philofophes attribuèrent auffi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils fe font tous trompés, comme on fait ; mais on peut croire, fans blafphème, que l'éternel formateur de toutes chofes fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit fur ces mondes et fur cette éternité un auteur inconnu, dans une petite feuille, qui peut aifément fe perdre, et qu'il eft peut-être bon de conferver :

... *Foliis tantùm ne carmina manda.*

S'il y a dans cet écrit quelques propofitions téméraires, la petite fociété qui travaille à la rédaction du recueil, les défavoue de tout fon cœur. (*)

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs*, &c.

EVANGILE.

C'EST une grande queſtion de ſavoir quels ſont les premiers évangiles. C'eſt une vérité conſtante, quoi qu'en diſe *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Egliſe incluſivement juſqu'à *Irénée* ne cite aucun paſſage des quatre évangiles que nous connaiſſons. Au contraire, les alloges, les théodoſiens rejetèrent conſtamment l'évangile de St *Jean*, et ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance ſaint *Epiphane* dans ſa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-ſeulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles, mais qu'ils rapportent pluſieurs paſſages qui ne ſe trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

St *Clément*, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé ſur le temps où ſon royaume aviendrait, répondit : *Ce ſera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors reſſemblera au dedans, et quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce paſſage ne ſe trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'Examen critique de M. *Fréret*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le favant *Frabricius* s'eft donné la peine de raffembler les anciens évangiles que le temps a confervés; celui de *Jacques* paraît le premier. Il eft certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églifes d'Orient. Il eft appelé *premier évangile.* Il nous refte la paffion et la réfurrection, qu'on prétend écrites par *Nicodème.* Cet évangile de *Nicodème* eft cité par S[t] *Juftin* et par *Tertullien;* c'eft là qu'on trouve les noms des accufateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali ;* l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverfaires ont conclu que, puifqu'on fuppofa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auffi avoir fuppofé ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils infiftent beaucoup fur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, difent-ils, des fauffaires, des féducteurs et des gens féduits, qui moururent pour l'erreur; ce n'eft donc pas une preuve de la vérité de notre religion, que des martyrs foient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques ?* Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires

fur des livres qu'ils ne connaiffaient pas : les magiftrats punirent quelques chrétiens très-injuftement, comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais fur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que fous *Dioclétien ;* et ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien.* C'était un crime abominable, irrémiffible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela eft fi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les fociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandeftins, fabriqués environ un fiècle après JESUS-CHRIST, et cachés foigneufement aux gentils pendant un autre fiècle; ouvrages, difent-ils, groffièrement écrits par des hommes groffiers, qui ne s'adrefsèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blafphèmes. Cette fecte, quoique affez répandue, eft aujourd'hui auffi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il eft d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raifon. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix fainte de l'Ecriture : ainfi il eft impoffible que les uns et les autres, étant toujours ennemis, puiffent jamais fe rencontrer.

Pour nous, restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Eglise infaillible; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante histoires fausses de sa vie, et soumettons-nous à nos pasteurs, qui sont les seuls sur la terre éclairés du Saint-Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière, en regardant comme authentiques les lettres, si ridiculement supposées, de *Pilate* à *Tibère*, et la prétendue proposition de *Tibère* au sénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des dieux. Si *Abbadie* est un mauvais critique et un très-mauvais raisonneur, l'Eglise est-elle moins éclairée? devons-nous moins la croire? devons-nous lui être moins soumis?

EUCHARISTIE.

DANS cette question délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur et d'esprit à la religion dans laquelle nous sommes nés, aux lois sous lesquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverse; elle est trop ennemie de toutes les religions qu'elle se vante de soutenir, de toutes les lois

qu'elle feint d'expliquer, et furtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématife l'autre au fujet de l'euchariftie, et le fang a coulé des rivages de la mer Baltique aux pieds des Pyrénées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui fignifie *douce charité.*

Vingt nations, dans cette partie du monde, ont en horreur le fyftême de la tranffubftantiation catholique. Elles crient que ce dogme eft le dernier effort de la folie humaine. Elles atteftent ce fameux paffage de *Cicéron*, qui dit (*a*) que les hommes ayant épuifé toutes les épouvantables démences dont ils font capables, ne fe font point encore avifés de manger le dieu qu'ils adorent. Elles difent que prefque toutes les opinions populaires étant fondées fur des équivoques, fur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur fyftême de l'euchariftie et de la tranffubftantiation que fur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, et que la terre, depuis feize cents ans, a été enfanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs favans dans leurs livres, les peuples dans leurs

(*a*) Voyez la Divination de *Cicéron*.

difcours,

difcours, répètent fans ceffe que JESUS-CHRIST ne prit point fon corps avec fes deux mains pour le faire manger à fes apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain et dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, et du vin qu'on rend en urine, ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers; que ce dogme peut expofer la religion chétienne à la dérifion des plus fimples, au mépris et à l'exécration du refte du genre-humain.

C'eft-là ce que difent les *Tillotfon*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Meftrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, et la foule innombrable des réformateurs du feizième fiècle; tandis que le mahométan, paifible maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe et de l'Afie, rit avec dédain de nos difputes, et que le refte de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverfe point; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique-apoftolique enfeigne fur l'euchariftie, fans y comprendre un feul mot.

Voici mon feul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poffible. Les ftoïciens difaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce font les expreffions de *Marc-Aurèle* et d'*Epictète*, les plus vertueux de tous

les hommes, et qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces mots, *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine, univerſelle, qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin ; elle dit aux hommes : Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les ſtoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger et à boire, ou à manger ſimplement. Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne ; il eſt dans votre eſtomac. Votre cœur le ſouillera-t-il par des injures, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux, au milieu d'une cérémonie auguſte, à la lueur de cent cierges, après une muſique qui a enchanté leurs ſens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination eſt ſubjuguée, l'ame eſt ſaiſie et attendrie. On reſpire à peine, on eſt détaché de tout lien terreſtre, on eſt uni avec DIEU, il eſt dans notre chair et dans notre ſang. Qui oſera, qui pourra commettre après cela une ſeule faute, en recevoir ſeulement la penſée ? Il était impoſſible, ſans doute, d'imaginer un myſtère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoiſonne ſon frère ; l'archevêque de

Florence en fesant DIEU, et les *Pazzi* en recevant DIEU, affaffinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI*, au fortir du lit de fa fille bâtarde, donne DIEU à fon bâtard *Céfar Borgia ;* et tous deux, font périr par la corde, par le poifon, par le fer, quiconque pofsède deux arpens de terre à leur bienféance.

Jules II fait et mange DIEU ; mais la cuiraffe fur le dos et le cafque en tête, il fe fouille de fang et de carnage. *Léon X* tient DIEU dans fon eftomac, fes maîtreffes dans fes bras, et l'argent extorqué par les indulgences, dans fes coffres et dans ceux de fa fœur.

Troll, archevêque d'Upfal, fait égorger fous fes yeux les fénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munfter, fait la guerre à tous fes voifins, et devient fameux par fes rapines.

L'abbé *N*..... eft plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes, ou imbécilles ou folles, qu'il peut diriger, et vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU; qu'ils ont encore moins cru qu'ils euffent mangé le corps de DIEU et bu fon fang; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur eftomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de

ces crimes réfléchis ; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes a été le plus inefficace. Plus l'idée en était ſublime, plus elle a été rejetée en ſecret par la malice humaine.

Non-ſeulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais ceux qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement, en ſous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le ſacrement qu'ils feſaient et qu'ils conféraient, a été porté juſqu'au mépris de DIEU même. Quelle eſt donc la reſſource qui nous reſte contre la déprédation, l'inſolence, la violence, la calomnie, la perſécution ? De bien perſuader l'exiſtence de DIEU au puiſſant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; et s'il n'a pas cru que DIEU fût dans ſon eſtomac ; il pourra croire que DIEU eſt dans toute la nature. Un myſtère incompréhenſible l'a rebuté : pourra-t-il dire que l'exiſtence d'un DIEU rémunérateur et vengeur eſt un myſtère incompréhenſible ? Enfin, s'il ne s'eſt pas ſoumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, conſacré par moi, a mis dans ta bouche, réſiſtera-t-il à la voix de tous les

aſtres et de tous les êtres animés qui lui crient: C'eſt DIEU qui nous a formés?

E V E Q U E.

SAMUEL *Ornik*, natif de Baſle, était, comme on ſait; un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs ſavait par cœur ſon nouveau Teſtament en grec et en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le ſuiſſe lui dit que monſeigneur ne voit perſonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous-êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laiſsèrent approcher tout le monde, et JESUS-CHRIST voulait qu'on laiſsât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître; au contraire, je viens lui apporter. Entrez donc, dit le ſuiſſe.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de converſation un domeſtique, qui aimait fort à dire tout ce qu'il ſavait de ſon maître. Il faut qu'il ſoit puiſſamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages et d'eſtafiers que je vois courir dans la maiſon. Je ne ſais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* et à l'abbé

Charier, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoye fouiller dans la gueule d'un poiſſon pour payer ſon corban. Mais quelle eſt cette dame qui ſort d'un cabinet, et qui paſſe? — C'eſt Mme de *Pomereu*, l'une de ſes maîtreſſes. — Elle eſt vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euſſent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. Ah! voilà, je crois, monſieur qui va donner audience. — Dites, ſa grandeur, monſeigneur. — Hélas! très-volontiers. *Ornik* ſalue ſa grandeur, lui préſente ſes livres, et en eſt reçu avec un ſourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, et on monte en carroſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaine. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. — Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte régulièrement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante manière d'officier, dit *Ornik*; et il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France et s'édifie de ville en ville; de là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez, ſans

doute, Monseigneur, consoler quelque malade? – Monsieur, j'allais chez mon maître. – Votre maître? c'est JESUS-CHRIST, sans doute? –Monsieur, c'est le cardinal *Azolin*; je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de *dona Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. – Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal? mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST et de S[t] *Jean?* – Est-il possible? s'écria le prélat italien. – Rien n'est plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. – Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne sais que l'office de Notre-Dame. – Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques; et quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. – Sainte Vierge! dit l'italien, je n'en savais rien. Et des papes? – Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. – Le bon évêque se signa; il crut être avec l'esprit malin, et sauta en bas de la cambiature.

EUPHEMIE.

On trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot *Euphémie*: *Les personnes peu instruites croient que les Latins*,

n'avaient pas la délicateſſe d'éviter les paroles obſcènes. C'eſt une erreur.

C'eſt une vérité aſſez honteuſe pour ces reſpectables Romains. Il eſt bien vrai que ni dans le ſénat, ni ſur les théâtres, on ne prononçait les termes conſacrés à la débauche ; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguſte* contre *Fulvie*, et les lettres d'*Antoine*, et les turpitudes affreuſes d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que ces groſſièretés, dont nous n'avons jamais approché, ſe trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'eſt dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette euphémie, cet adouciſſement était bien cynique.

EXAGERATION.

C'EST le propre de l'eſprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, ſuppoſèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents et les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* paſſe en Gréce, il traîne quatre millions d'hommes à ſa ſuite. Si une nation gagne une bataille, elle a preſque toujours perdu peu de guerriers, et tué une

quantité

quantité prodigieuſe d'ennemis. C'eſt peut-être en ce ſens qu'il eſt dit dans les pſaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs ; on ſe défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſurtout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un dieu marche dans l'Iliade, il eſt au bout du monde à la troiſième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place ; il fallait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode, dans tous les temps, a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, et qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie, celui qui charme le plus les eſprits inſtruits et cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage

de la barbarie à la culture de l'efprit, alors prefque tout dans la tragédie eft gigantefque et hors de la nature.

Rotrou qui, avec du génie, travailla précifément dans le temps de ce paffage, et qui donna dans l'année 1656 fon Hercule mourant, commence par faire parler ainfi fon héros :

Père de la clarté, grand aftre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courfe vagabonde?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne fe foient fignalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune et fes Tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaiffeaux fur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au feul bruit de mon nom,
Et n'ofe plus fervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le féjour où nous fommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode; et c'eft ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille.*

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à fe rapprocher de la vraifemblance

et du naturel dans ſa Sophonisbe. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le langage des paſſions et qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé, dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'eſt la naïveté et la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* et de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dît à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, et les diſcours ampoulés n'y ſont pas ; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guilain de Caſtro* et *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante :*

> *Su ſangre ſennor que en humo*
> *Su ſentimiento eſplicava,*

Por la boca que la vierte
De verse alli derramada
Por otro que por su rey.

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

. . . .

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

. . . .

Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-seulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un style qui fesait un énorme contraste avec les sentimens si naturels et si vrais de *Chimène* et de *Rodrigue.*

Toutes ces images boursouflées ne commencèrent à déplaire aux esprits bien faits, que lorsqu'enfin la politesse de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laisser aux autres le soin de nous louer ; que ni les guerriers, ni les ministres, ni les rois, ne parlent

avec emphase, et que le style boursouflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguste* parle de *l'empire absolu qu'il a sur tout le monde*, et de *son pouvoir souverain sur la terre et sur l'onde ;* on n'entend plus qu'en souriant *Emilie* dire à *Cinna :*

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas*, avaient été aux gages de *Ptolomée*, roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus ;* mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu que *César* l'ambitionna, et ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna :*

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage, lorſqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, et qui s'eſt donnée à ſoixante lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de ſang, rendus plus rapides par le débordement des parricides ; des montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes, que la nature force à ſe venger eux-mêmes, et dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reſte des vivans ; et la déroute orgueilleuſe de Pompée, qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant ſauvé le ciel, pourra ſauver la terre, et pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'eſt point ainſi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il ſort :

Je ſuis vaincu : Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſait peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

C'eſt-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé et ridicule.

L'exagération s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres ; on s'attend toujours à l'y trouver, on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'eſt donc un grand mérite dans *Boſſuet* d'avoir ſu attendrir et émouvoir dans un genre qui ſemble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle inſtitution de l'antiquité que cette cérémonie ſolennelle, qui réprimait les crimes en avertiſſant qu'ils doivent être punis, et qui calmait le déſeſpoir des coupables en leur ſeſant racheter leurs tranſgreſſions par des eſpèces de pénitences. Il faut néceſſairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies ſont plus anciennes que la médecine, et tous les beſoins ont exiſté avant les ſecours.

Il fut donc, avant tous les cultes, une religion naturelle, qui troubla le cœur de l'homme quand il eut dans ſon ignorance, ou dans ſon emportement, commis une action inhumaine.

Un ami dans une querelle a tué fon ami, un frère a tué fon frère, un amant jaloux et frénétique a même donné la mort à celle fans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes défefpérés, s'ils font fenfibles. Leur confcience les pourfuit; rien n'eft plus vrai; et c'eft le comble du malheur. Il ne refte plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermiffement dans le crime. Toutes les ames fenfibles cherchent le premier parti, les monftres prennent le fecond.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules: car quel rapport entre l'eau du Gange et un meurtre? comment un homme réparait-il un homicide en fe baignant? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence et d'abfurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, et enlève les taches des mauvaifes actions.

L'eau du Nil eut enfuite la même vertu que l'eau du Gange: on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies: j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, et tiraient au fort lequel des deux on jetterait en bas, chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport,

je vous prie, entre un bouc et le crime d'un homme ?

Il eſt vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais ſans doute c'était le repentir, et non le bouc, qui purifiait les ames juives.

Jaſon, ayant tué *Abſyrthe* ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée*, plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé* reine et prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon de lait et des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat, mais cela ne peut guère ni payer le ſang d'*Abſyrthe*, ni rendre *Jaſon* et *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreſte*, qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal faite, et il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères : les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, et en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ferment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à

initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorſqu'ils étaient baptiſés.

Il eſt indubitable qu'on n'était lavé de ſes fautes dans ces myſtères que par le ſerment d'être vertueux : cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante, dans tous les myſtères de la Gréce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth*, *ompheth*, veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, et qu'ils n'etaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages, dans tous les temps, firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, et pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir ; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles, qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. *Conſtantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes : il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils et de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation,

afin que l'abfolution n'invitât pas à les commettre, et que l'horreur univerfelle pût arrêter quelquefois les fcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu, à l'article *Auftérités*, quel fut l'abus d'une inftitution fi falutaire.

Par les lois des barbares qui détruifirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appelait compofer, *componat cum decem*, *viginti*, *triginta folidis*. Il en coûtait deux cents fous de ce temps-là pour tuer un prêtre, et quatre cents pour tuer un évêque; de forte qu'un évêque valait précifément deux prêtres.

Après avoir ainfi compofé avec les hommes, on compofa enfuite avec DIEU, lorfque la confeffion fut généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui fefait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abfolution d'un incefte, quatre tournois pour un laïque; *ab inceftu pro laïco in foro confcientiæ turonenfes quatuor*. Pour l'homme et la femme qui ont commis l'incefte, dix-huit tournois quatre ducats et neuf carlins. Cela n'eft pas jufte; fi un feul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La fodomie et la beftialité font mifes au

même taux avec la clause inhibitoire au titre XLIII : cela monte à quatre-vingt-dix tournois douze ducats et six carlins : *cum inhibitione turonenses 90, ducatos 12, carlinos 6*, &c.

Il est bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'assure; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrasement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples, et négligeait de couvrir ces exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui suivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Eglise romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe, je crois que les éditions ne sont pas fidelles; les prix ne sont du tout point proportionnés: ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon*, dans la Confession de *Sanci* : il évalue un pucelage à six gros, et l'inceste avec sa mère et sa sœur à cinq gros; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une

taxe établie dans la chambre de la daterie, pour ceux qui venaient se faire absoudre à Rome, ou marchander des dispenses; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuse. Consultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui est très-certain, c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, et respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs et les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainsi presque personne ne réclama jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

EXTREME.

Nous essayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la jurisprudence il n'est pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raison, et de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple ſuperſtitieux.

S'il y a quelque choſe de vrai en métaphyſique, en hiſtoire, en morale.

Si le goût eſt arbitraire, et s'il eſt en effet un bon et un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces queſtions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune ; comparez les deux extrémités oppoſées, et vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez ſavoir ſi la conduite peut décider infailliblement du ſuccès à la guerre ; voyez le cas le plus extrême, les ſituations les plus oppoſées où la conduite ſeule triomphera infailliblement. L'armée ennemie eſt obligée de paſſer dans une gorge profonde de montagnes ; votre général le fait ; il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé ; il faut qu'ils périſſent ou qu'ils ſe rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il eſt donc démontré que l'habileté peut décider du ſuccès d'une campagne ; de cela ſeul il eſt prouvé que la guerre eſt un art.

Enſuite imaginez une poſition avantageuſe,

mais moins décifive ; le fuccès n'eft pas fi certain, mais il eft toujours très-probable. Vous arrivez ainfi de proche en proche jufqu'à une parfaite égalité entre les deux armées ; qui décidera alors ? la fortune, c'eft-à-dire, un événement imprévu, un officier-général tué lorfqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle fur un faux bruit, une terreur panique, et mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier; mais il refte toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête et de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui faigna et purgea à propos un homme tombé en apoplexie ; le premier qui imagina de plonger un biftouri dans la veffie pour en tirer un caillou, et de refermer la plaie ; le premier qui fut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient fans doute des hommes prefque divins, et ne reffemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Defcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes et plus équivoques ; vous voyez des fièvres, des maux de toute efpèce qui fe guériffent, fans qu'il foit bien prouvé fi c'eft la nature ou le médecin qui les a guéris ; vous voyez des maladies

dont l'iſſue ne peut ſe deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; et l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peironie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, et le mettait en danger de mort ; ainſi *Boërhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgiles* et des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre de change bien faite, bien acceptée ; il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas les jugemens ſoient arbitraires, pour le malheur du genre-humain, parce que les lois ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres ſont du bien à une nation ; comparez les deux extrêmes, *Cicéron* et un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple ; voyez ſurtout ce

qu'il

qu'il y a de plus extrême dans cette funeste matière, la Saint-Barthelemi, les massacres d'Irlande, les croisades; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique? Saisissez d'abord les points les plus étonnans et les plus vrais; quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités; presque tout le reste est abandonné à la dispute, et l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon et un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans Cinna:

Octave ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans Othon:

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il

eſt bientôt décidé qu'il exiſte un bon et un mauvais goût.

Il en eſt en toutes choſes comme des couleurs; les plus mauvais yeux diſtinguent le blanc et le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, diſcernent les nuances qui ſe rapprochent.

Uſque adeò quod tangit idem eſt; tamen ultima diſtant.

EZECHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, et de quelques uſages anciens.

On ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyſſée, ſur celle du grand-turc, ou de *Louis XIV*, ne ſerait pas bien reçu des ſavans: qui reprendrait *Virgile* d'avoir repréſenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, et accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens et Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nauſica* ſa fille et du bon homme *Evandre*.

Ezéchiel, eſclave chez les Chaldéens, eut une

vifion près de la petite rivière de Chobar qui fe perd dans l'Euphrate. On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces et à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes feules, et qui avaient l'efprit de vie; ces fymboles plaifent même à l'imagination; mais plufieurs critiques fe font révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger, pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment et de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria : Pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été jufqu'ici pollue; et le Seigneur lui répondit: Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrémens d'homme, et vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eft point d'ufage de manger de telles confitures fur fon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majefté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache et tous les diamans du grand-mogol font parfaitement égaux, non-feulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philofophe; et à l'égard des raifons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'eft pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas, du temps de St *Jérôme*, la lecture d'*Ezéchiel*, avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que, dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, et qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raiſins verts, et les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec *Moïſe* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères juſqu'à la troiſième et quatrième génération.

Ezéchiel, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons.* Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïſe.*

Les cenſeurs de nos jours ſont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel :* voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, et le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute

nue, j'eus pitié de vous; vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru; j'ai paſſé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert votre ignominie; je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau; vous avez été à moi; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, et une couronne ſur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans ..... Et vous avez bâti un mauvais lieu ..... et vous vous êtes proſtituée juſque dans les places publiques, et vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans .... et vous avez couché avec des égyptiens .... et enfin, vous avez payé des amans, et vous leur avez fait des préſens afin qu'ils couchaſſent avec vous... et en payant, au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mère telle fille; et c'eſt ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore davantage contre le chapitre XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure; la plus grande s'appelait *Oolla*, et la petite *Ooliba*... *Oolla a été folle des jeunes ſeigneurs*, *magiſtrats*,

cavaliers; elle a couché avec des égyptiens dès sa première jeunesse. . . . . Ooliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats et des cavaliers bien faits; elle a découvert sa turpitude; elle a multiplié ses fornications; elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, et qui répandent leur semence comme des chevaux....

Ces descriptions, qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem et de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, et le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on fesait quelque promesse? c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse.

Eliézer met la main fous la cuiffe d'*Abraham*: *Jofeph* met la main fous la cuiffe de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient fi éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'ofons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceffion une grande figure du membre viril nommé *phallum*, pour remercier les dieux de faire fervir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve affez que nos bienféances ne font pas les bienféances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politeffe que du temps du fiècle d'*Augufte?* cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne, dùm futuo, vir rure recurrat.

Augufte fe fert de la même expreffion dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ferait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, et plufieurs autres dont fe fervent *Horace* et d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expreffions d'*Ezéchiel*. Défefons-nous de tous nos préjugés quand nous lifons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des

nations éloignées. La nature eſt la même partout, et les uſages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amſterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi moſaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, ſes belles attitudes ſur le côté gauche; *Oolla* et *Ooliba* ſont des choſes admirables; ce ſont des types, mon frère, des types qui figurent qu'un jour le peuple juif ſera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont à peu-près de cette force? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage *Oſée*, dès le ſecond verſet du premier chapitre: *Oſée, prends une fille de joie, et fais-lui des fils de fille de joie.* Ce ſont ſes propres paroles. *Oſée* prit la demoiſelle, il en eut un garçon, et puis une fille, et puis encore un garçon; et c'était un type, et ce type dura trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur, au troiſième chapitre: Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère; *Oſée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus et un ſetier et demi d'orge; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très-peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie? Non, lui dis-je; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un

Un grave ſage s'approcha, et nous dit que c'était des fictions ingénieuſes et toutes remplies d'agrément. Ah, Monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* et d'*Ovide;* quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

EZOURVEIDAM.

Qu'est-ce donc que cet Ezourveidam qui eſt à la bibliothéque du roi de France? C'eſt un ancien commentaire, qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* ſur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta.

Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourveidam fut en dernier lieu traduit par un brame, correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac, où j'obſerve les neiges depuis long-temps; et je l'envoyai à la grande bibliothéque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter, verront qu'après pluſieurs révolutions produites par

l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, et une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? ou peut-on dire que les uns et les autres l'ont écrite d'original, et que les beaux eſprits ſe rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, et je ne penſe point.

F.

FABLE.

Il eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, et qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité ; on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très-bien auſſi que, les hommes aimant naturellement les images et les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs, qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée et de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le temps des Juges; c'eſt-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante et dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, et qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante et neuf de ſes frères, ſelon la coutume; et les Juifs, pleins de reſpect et d'admiration pour *Abimélec*, allèrent le couronner roi ſous

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'aſſez puiſſantes villes; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jéricho et la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher*; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connue dans l'hiſtoire.

Joatham, le plus jeune des frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent: mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſsèrent d'abord à l'olivier, et lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſſèrent au buiſſon; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; et ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon et vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable péche par le fond ; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon : mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac et des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe et ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt

rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération, *Philometès :* y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vîte et fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve ;* l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont, ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoin celles de *Bacchus*, d'*Hercule*,

de *Prométhée*, de *Pandore* et tant d'autres; elles étaient l'amufement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confufément, les firent entrer dans leur mythologie fauvage ; et enfuite ils osèrent dire, c'eft nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés et ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque chofe ? Vous n'avez fu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eft celle de *Pfyché*. La plus plaifante fut celle de la matrone d'*Ephèfe*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, eft condamnée à lui fervir de guide.

Les fables attribuées à *Efope* font toutes des emblèmes, des inftructions aux faibles, pour fe garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu favantes les ont adoptées. *La Fontaine* eft celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui font des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de fineffe, quelquefois même de poëfie ; c'eft encore un des avantages du fiècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé fi bien le fecret de fe faire

lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui fesaient honneur à ce grand siècle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue et contre la correction du style : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, et que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui, *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt et principal;* et à qui la fourmi répond : *Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien, dansez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote, qui est en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa choir, et à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête?* En effet, *Copernic, Galilée, Cassini, Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête; et le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une

charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau.*

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; et un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; et qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, et le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, et la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buisson et le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, *ayant*



des comptoirs, *des facteurs*, *des agens*, *payant le principal et les intérêts*, *et ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides et hors de la nature, que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens et de chats, *vivant entre eux comme couſins*, *et ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encore pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes*.

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes?

Un ſinge qui avait épouſé une fille pariſienne et qui la battait, eſt un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, et qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables et quelques autres pourraient ſans doute juſtifier *Boileau*: il ſe pouvait même que *la Fontaine* ne sût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier*, qui portait naturellement des fables,

comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtyle, et qu'il écrivait un opéra de ce même ſtyle dont il parlait de *Janot Lapin* et de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de Daphné :

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont des loups.
Je vous dis, je vous dis, fillettes, gardez-vous.
Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien,
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.
Que vous êtes reprenante,
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme (c'eſt ainſi qu'il l'appelait), et être enchanté avec tout le public du ſtyle de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toujours ſûr, un des premiers génies du grand ſiècle ; et c'eſt encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très-inférieur à *Phèdre ;* mais c'eſt un homme

unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre ; ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement ; ils contribuent même à leur éducation ; ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; et ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs et creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer St *Prosper* à *Ovide*, et *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* et *Arnauld*, combattant contre des jésuites et contre des protestans ; mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérusalem à Port-royal ; le conseiller *Carré de Montgeron*, présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de St *Médard* et St *Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant

Cupidon chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée l'Histoire, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide;* et que *Zéphyre* et *Flore*, *Vertumne* et *Pomone*, devraient être bannis des jardins de Versailles (*b*). Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût; et il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (*c*)

D'autres rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hésiode*, et toutes nos belles tapisseries, et nos tableaux, et nos opéra: beaucoup de fables, après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Esope*, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre-humain, dont elles ont

(*b*) *Hist. du ciel*, tome II, page 398.

(*c*) Voyez l'*Apologie de la fable*, (vol. de Poëmes) que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

fait l'inftruction ? Elles font mêlées de beaucoup d'infipidités, car quelle chofe eft fans mélange? mais tous les fiècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle fe trouve la confolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui verfent fans ceffe le bien et le mal ; la nue embraffée par *Ixion*, emblème et châtiment d'un ambitieux ; et la mort de *Narciffe*, qui eft la punition de l'amour propre. Y a-t-il rien de plus fublime que *Minerve*, la divinité de la fageffe, formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai et de plus agréable que la déeffe de la beauté, obligée de n'être jamais fans les Grâces ? Les déeffes des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertiffent-elles pas, auffi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons fans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'efprit ? Les flèches de l'*Amour*, fon bandeau, fon enfance, *Flore* careffée par *Zéphyre*, &c. ne font-ils pas les emblèmes fenfibles de la nature entière ? Ces fables ont furvécu aux religions qui les confacraient ; les temples des dieux d'Egypte, de la Gréce, de Rome, ne font plus, et *Ovide* fubfifte. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaifir ; nous aimerons à jamais ces images vraies et riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable ; mais il célébrait la nature fous le nom de *Vénus*.

Alma Venus, cœli ſubter labentia ſigna,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis, &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, et tout aime;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre et le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ſes ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les ſages; elle gouvernait les mers ſous le nom de *Neptune*, les airs ſous l'emblème de *Junon*, les campagnes ſous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées ſous le nom de *Mars;* on animait tous ſes attributs : *Jupiter* était le ſeul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs et les hommes, était une image frappante de l'unité d'un Etre ſouverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours pourquoi les magiſtrats grecs et romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le théâtre ces mêmes divinités qu'on adorait dans les temples? On fait là une ſuppoſition fauſſe : on ne ſe moquait point des dieux ſur le théâtre, mais des ſottiſes

attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls et les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sosies* ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* et de *Mercure*. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante et spirituelle, des aventures tirées de la Légende dorée; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion ? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché*, peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, et ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, et presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* et *Lycaon* ; mais dans l'histoire, nos *Tantales* et nos *Lycaons* sont les dieux de la terre. *Baucis* et *Philémon* obtiennent que leur cabane soit changée en un temple : nos *Baucis* et nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide*.

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire : mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille :*

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences et des bourſes, vit et meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échafaud. Notre admirable héroïne *Marguerite d'Anjou* donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de Perſe égorgée, et des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la Providence, et les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair qu'on trouve dans elles l'utile et l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laiſſons-les dire, et liſons *Homère* et *Ovide*, auſſi-bien que

Tite-Live

Tite-Live et *Rapine Thoyras.* Le goût donne des préférences ; le fanatifme donne les exclufions.

Tous les arts font amis, ainfi qu'ils font divins :
Qui veut les féparer eft loin de les connaître.
L'hiftoire nous apprend ce que font les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE. (GRAMMAIRE)

FACILE ne fignifie pas feulement une chofe aifément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eft facile. Le ftyle de *Quinault* eft beaucoup plus facile que celui de *Defpréaux*, comme le ftyle d'*Ovide* l'emporte en facilité fur celui de *Perfe.*

Cette facilité en peinture, en mufique, en éloquence, en poëfie, confifte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, et qui peut fe paffer de force et de profondeur. Ainfi les tableaux de *Paul Véronèfe* ont un air plus facile et moins fini que ceux de *Michel Ange.* Les fymphonies de *Rameau* font fupérieures à celles de *Lulli*, et femblent moins faciles. *Boffuet* eft plus véritablement éloquent et plus facile que *Fléchier. Rouffeau*, dans fes épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité et la vérité de *Defpréaux.*

Le commentateur de *Defpréaux* dit que ce

poëte exact et laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; et que ceux qui paraiſſent faciles, ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés faciles ſans aucune peine, et que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, et paraiſſent d'autant plus faciles, qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit et enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques; c'eſt là qu'on a beſoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable Eſſai ſur l'homme de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, et c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, et eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme ; c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* ſe donna à *Antoine* auſſi aiſément qu'à *Céſar*. Le facile *Claude* ſe laiſſait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'eſt là par rapport à *Claude* qu'un adouciſſement ; le mot propre eſt *faible*.

Un homme facile eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances, un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières : et *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte, en faction ; les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque ; les factions vertes, bleues, rouges et blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti ſéditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand homme et un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur et le nombre de ses amis, sans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu considéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de faction : tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guise*, et tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une faction.

La faction de *César* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, et enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI*.

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut long-temps un parti en France ; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puiſſances du corps et de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, et qui pis eſt, des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement, dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus*, *quare opium facit dormire?* *Thomas* répond très-pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, que *la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté, excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx*

alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin *Thomas, quia est in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de se ressouvenir du passé, celle d'user de ses cinq sens, toutes nos facultés, en un mot, ne sont-elles pas à la *Diafoirus ?*

Mais la pensée ! nous disent les gens qui savent le secret ; la pensée, qui distingue l'homme du reste des animaux !

> *Sanctius his animal, mentisque capacius altæ.*
> Cet animal si saint, plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira ; c'est ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne sais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Etre suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, et à

finir par l'anneau de ſaturne et par la voie lactée. Or comment ce ſecret ſans que perſonne le ſût? il faut bien qu'il y ait un être qui ſoit au fait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtêmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils ; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philoſophie pareſſeuſe vaut mieux que théologie turbulente et chimères métaphyſiques.

FAIBLE.

FOIBLE, qu'on prononce *faible*, et que pluſieurs écrivent ainſi, eſt le contraire de *fort*, et non de *dur* et de *ſolide*. Il peut ſe dire de preſque tous les êtres. Il reçoit ſouvent l'article *de :* le *fort* et le *faible* d'une épée; *faible* de reins; armée *faible* de cavalerie; ouvrage philoſophique *faible* de raiſonnement, &c.

Le faible du cœur n'eſt point le faible de l'eſprit; le faible de l'ame n'eſt point celui du cœur. Une ame faible eſt ſans reſſort et ſans action; elle ſe laiſſe aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aisément, change facilement d'inclinations, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, et peut subsister avec un esprit fort; car on peut penser fortement, et agir faiblement. L'esprit faible reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition.

Un ouvrage peut être faible par les pensées ou par le style; par les pensées, quand elles sont trop communes, ou lorsqu'étant justes, elles ne sont pas assez approfondies; par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de *Mascaron* sont faibles, et son style n'a point de vie, en comparaison de *Bossuet*.

Toute harangue est faible, quand elle n'est pas relevée par des tours ingénieux et par des expressions énergiques; mais un plaidoyer est faible, quand, avec tout le secours de l'éloquence, et toute la véhémence de l'action, il manque de raison. Nul ouvrage philosophique n'est faible, malgré la faiblesse d'un style lâche, quand le raisonnement est juste et profond. Une tragédie est faible, quoique le style en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La comédie la mieux écrite est faible, si elle manque

de

Amazones ; celle des titans, celle de tous les dieux. Il approfondit l'hiſtoire de *Priape* et d'*Hermaphrodite*. On ne peut donner plus de détails ſur *Hercule :* ce héros parcourt tout l'hémiſphère, tantôt à pied et tout ſeul comme un pélerin, tantôt comme un général à la tête d'une grande armée. Tous ſes travaux y ſont fidellement diſcutés ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de l'hiſtoire des dieux de Crète.

Diodore juſtifie *Jupiter* du reproche que d'autres graves hiſtoriens lui ont fait d'avoir détrôné et mutilé ſon père. On voit comment ce *Jupiter* alla combattre des géans, les uns dans ſon île, les autres en Phrygie, et enſuite en Macédoine et en Italie.

Aucun des enfans qu'il eut de ſa ſœur *Junon* et de ſes favorites n'eſt omis.

On voit enſuite comment il devint Dieu, et Dieu ſuprême.

C'eſt ainſi que toutes les hiſtoires anciennes ont été écrites. Ce qu'il y a de plus fort, c'eſt qu'elles étaient ſacrées ; et en effet, ſi elles n'avaient pas été ſacrées, elles n'auraient jamais été lues.

Il n'eſt pas mal d'obſerver que quoiqu'elles fuſſent ſacrées, elles étaient toutes différentes ; et de province en province, d'île en île, chacune avait une hiſtoire des dieux, des demi-dieux et des héros, contradictoire avec celle

de ses voisins. Mais aussi, ce qu'il faut bien observer, c'est que les peuples ne se battirent jamais pour cette mythologie.

L'histoire honnête de *Thucydide*, et qui a quelques lueurs de vérité, commence à *Xerxès :* mais avant cette époque, que de temps perdu !

DIRECTEUR.

Ce n'est ni d'un directeur de finances, ni d'un directeur d'hôpitaux, ni d'un directeur des bâtimens du roi, &c. &c. que je prétends parler, mais d'un directeur de conscience; car celui-là dirige tous les autres, il est le précepteur du genre-humain. Il sait et enseigne ce qu'on doit faire et ce qu'on doit omettre dans tous les cas possibles.

Il est clair qu'il serait utile que dans toutes les cours il y eût un homme *consciencieux*, que le monarque consultât en secret dans plus d'une occasion, et qui lui dît hardiment : *non licet. Louis le juste* n'aurait pas commencé son triste et malheureux règne par assassiner son premier ministre et par emprisonner sa mère. Que de guerres aussi funestes qu'injustes de bons directeurs nous auraient épargnées ! que de cruautés ils auraient prévenues !

Mais souvent on croit consulter un agneau, et on consulte un renard. *Tartuffe* était le directeur d'*Orgon.* Je voudrais bien savoir quel fut le directeur de conscience qui conseilla la Saint-Barthelemi.

Il n'est pas plus parlé de directeurs que de confesseurs dans l'Evangile. Chez les peuples que notre courtoisie ordinaire nomme *païens*, nous ne voyons pas que *Scipion*, *Fabricius*, *Caton*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, eussent des directeurs. Il est bon d'avoir un ami scrupuleux qui vous rappelle à vos devoirs ; mais votre conscience doit être le chef de votre conseil.

Un huguenot fut bien étonné quand une dame catholique lui apprit qu'elle avait un confesseur pour l'absoudre de ses péchés, et un directeur pour l'empêcher d'en commettre. Comment votre vaisseau, lui dit-il, Madame, a-t-il pu faire eau si souvent ayant deux si bons pilôtes ?

Les doctes observent qu'il n'appartient pas à tout le monde d'avoir un directeur. Il en est de cette charge dans une maison comme de celle d'écuyer ; cela n'appartient qu'aux grandes dames. L'abbé *Gobelin*, homme processif et avide, ne dirigeait que madame de *Maintenon*. Les directeurs à la ville servent souvent quatre ou cinq dévotes à la fois ; ils les brouillent tantôt avec leurs maris, tantôt

avec leurs amans, et rempliffent quelquefois les places vacantes.

Pourquoi les femmes ont-elles des directeurs, et les hommes n'en ont-ils point? c'eft par la raifon que madame de *la Vallière* fe fit carmelite quand elle fut quittée par *Louis XIV*, et que M. de *Turenne* étant trahi par madame de *Coatquen* ne fe fit pas moine.

S[t] *Jérôme* et *Rufin* fon antagonifte étaient grands directeurs de femmes et de filles; ils ne trouvèrent pas un fénateur romain, pas un tribun militaire à gouverner. Il faut à ces gens-là du *devoto femineo fexu.* Les hommes ont pour eux trop de barbe au menton, et fouvent trop de force dans l'efprit. *Boileau* a fait dans la fatire des femmes le portrait d'un directeur:

Nul n'eft fi bien foigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un efcadron coiffé d'abord court à fon aide:
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède;
Chez lui firops exquis, ratafias vantés,
Confitures furtout volent de tous côtés, &c.

Ces vers font bons pour *Broffette.* Il y avait, ce me femble, quelque chofe de mieux à nous dire.

DISPUTE.

On a toujours difputé, et fur tous les fujets. *Mundum tradidit difputationi eorum.* Il y a eu de violentes querelles pour favoir fi le tout eft plus grand que fa partie ; fi un corps peut être en plufieurs endroits à la fois ; fi la matière eft toujours impénétrable ; fi la blancheur de la neige peut fubfifter fans neige ; fi la douceur du fucre peut fe faire fentir fans fucre ; fi on peut penfer fans tête.

Je ne fais aucun doute que dès qu'un janféniste aura fait un livre pour démontrer que deux et un font trois, il ne fe trouve un molinifte qui démontre que deux et un font cinq.

Nous avons cru inftruire le lecteur et lui plaire en mettant fous fes yeux cette pièce de vers fur les difputes. Elle eft fort connue de tous les gens de goût de Paris ; mais elle ne l'eft point des favans qui difputent encore fur la prédeftination gratuite, et fur la grâce concomitante, et fur la queftion fi la mer a produit les montagnes.

Lifez les vers fuivans fur les difputes, voilà comme on en fefait dans le bon temps.

Discours en vers sur les disputes.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût.
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point; les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? les torts et les travers des hommes.
Ici c'est un synode, et là c'est un divan;
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;
Etes-vous disputeurs, mes amis? voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse,
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;
Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait en battant des mains un feu noir dans les yeux;

Tel eſt le cœur humain : mais l'ardeur inſenſée
D'aſſervir ſes voiſins à ſa propre penſée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton eſprit ſoit la règle du mien ?

Je hais ſurtout, je hais tout cauſeur incommode,
Tous ces demi-ſavans gouvernés par la mode,
Ces gens qui pleins de feu, peut-être pleins d'eſprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu muſiciens, philoſophes, poëtes,
Et grands hommes d'Etat formés par les gazettes ;
Sachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire ſur le goût,
Monteſquieu ſur les lois, de Brogli ſur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont ſur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
Sans ceſſe répliquant ſans répondre jamais :
» Je ne céderais pas au prix d'une couronne...
» Je ſens... le ſentiment ne conſulte perſonne...
» Et le roi ferait là.... je verrais là le feu...
» Meſſieurs, la vérité miſe une fois en jeu,
» Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ? ...

C'eſt bien dit ; mais pourquoi cette roideur auſtère ?
Hélas ! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinſinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous par haſard connu feu monſieur d'Aube, (a)
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube ?

(a) Oui je l'ai connu ; il était préciſément tel que le

Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gènes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur
Gardait en l'écoutant un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Prêts à l'injurier, le quitter de furie;
Et rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux qu'à sa suite attachait l'espérance
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit: Mon médecin me défend de vous voir;
Et parmi cent vertus cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il fesait disputer le prêtre et le notaire.

dépeint M. de *Rulière*, auteur de cette épître. Ce fut sa rage de disputer contre tout venant sur les plus petites choses, qui lui fit ôter l'intendance dont il était revêtu.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort!
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre.
Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre,
L'enthymème serré, les dilemmes pressans,
Poignards à double lame, et frappant en deux sens;
Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière;
Des moines échauffés, vrai fléau de docteurs;
De pauvres Hibernois, complaisans disputeurs,
Qui fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'argumens et de messes;
Et l'honnête public qui même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!
Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort;
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui dans la dispute, à chaque repartie
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.

C'eſt un bien, j'y conſens. Quant au mal, le voici :
Plus on a diſputé, moins on s'eſt éclairci.
On ne redreſſe point l'eſprit faux ni l'œil louche :
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris et nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans ſon avis demeure comme avant.
C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines
Le tumulte inſenſé des paſſions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de ſaiſon ;
Et c'eſt un très-grand tort que d'avoir trop raiſon.

Autrefois la juſtice et la vérité nues,
Chez les premiers humains furent long-temps connues ;
Elles régnaient en ſœurs : mais on ſait que depuis
L'une a fui dans le ciel et l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne ſur tous les âges ;
Son temple eſt dans les airs porté ſur les nuages ;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de ſon trône ; et tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin ſous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En boules de ſavon ſont épars dans les airs ;
Et le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe
De climats en climats le temple et la déeſſe.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel
Hier ſur un bûcher, demain ſur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres ;

Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les ſiècles à venir.
Une beauté frappante et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront ſous les traits de Brionne,
Sans croire qu'autrefois un petit front ſerré,
Un front à cheveux d'or fut toujours adoré.
Ainſi l'opinion changeante et vagabonde
Soumet la beauté même, autre reine du monde;
Ainſi dans l'univers ſes magiques effets
Des grands événemens ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour, aux pieds d'un ſage,
Nous la voyons tomber du haut de ſon nuage;
Et que la Vérité, ſe montrant auſſitôt,
Vienne, au bord de ſon puits, voir ce qu'on fait en haut?

Il eſt pour les ſavans, et pour les ſages même,
Une autre illuſion : cet eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;
L'auteur du mécaniſme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement.
L'un du ſoleil éteint veut compoſer la terre;
La terre, dit un autre, eſt un globe de verre.
De là ces différens ſoutenus à grands cris;
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſile du ſage.

La contrariété tient ſouvent au langage;

On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parlait baſque, et l'autre bas-breton.
C'eſt-là, qui le croirait? un fléau redontable;
Et la pâle famine, et la peſte effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les mal-entendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,
Les ſaints emportemens de ces ames céleſtes,
Le fanatiſme, au meurtre excitant les humains,
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains;
Nos villages déſerts, nos villes embraſées,
Sous nos foyers détruits nos mères écraſées;
Dans nos temples ſanglans abandonnés du ciel,
Les miniſtres rivaux égorgés ſur l'autel;
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage,
Les fureurs du plaiſir ſe mêlant au carnage;
Sur des corps expirans, d'infâmes raviſſeurs
Dans leurs embraſſemens reconnaiſſant leurs ſœurs;
L'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
Et ſous la piété déguiſant ſa furie;
Les pères conduiſant leurs enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds? . . .
Dieu puiſſant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour par nos neveux ſoient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux diſputeur;
Son air d'humilité couvre mal ſa hauteur;
Et ſon auſtérité, pleine de l'Evangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il diſtille.

» Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison ;
» Personne, selon vous, n'a ni tort ni raison ;
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature ! »
Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela....
» Eh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
» En vous interprétant la chose devient claire.... »
Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité ; mais d'un commun accord.
Qui discute a raison, et qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit ; et d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire....
» Mon cher Monsieur, ceci cache toujours deux sens;
» Je distingue... » Monsieur, distinguez, j'y consens.
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
» Mon fils nous vous avons défendu de penser ;
» Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. »
Heureux ! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs importuns et des jaloux critiques,
En paix sur l'Hélicon pourrait cueillir des fleurs !
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piqûres.

DISTANCE.

Un homme qui connaît combien on compte de pas d'un bout de sa maison à l'autre, s'imagine que la nature lui a enseigné tout d'un coup cette distance, et qu'il n'a eu besoin que d'un coup d'œil comme lorsqu'il a vu des couleurs. Il se trompe ; on ne peut connaître les différens éloignemens des objets que par expérience, par comparaison, par habitude. C'est ce qui fait qu'un matelot, en voyant sur mer un vaisseau voguer loin du sien, vous dira sans hésiter à quelle distance on est à peu-près de ce vaisseau ; et le passager n'en pourra former qu'un doute très-confus.

La distance n'est qu'une ligne de l'objet à nous. Cette ligne se termine à un point ; nous ne sentons donc que ce point ; et soit que l'objet existe à mille lieues, ou qu'il soit à un pied, ce point est toujours le même dans nos yeux.

Nous n'avons donc aucun moyen immédiat pour apercevoir tout d'un coup la distance, comme nous en avons pour sentir par l'attouchement si un corps est dur ou mou ; par le goût, s'il est doux ou amer ; par l'ouïe, si de deux sons l'un est grave et l'autre aigu. Car, qu'on y prenne bien garde, les parties d'un

corps, qui cèdent à mon doigt, font la plus prochaine caufe de ma fenfation de molleffe; et les vibrations de l'air, excitées par le corps fonore, font la plus prochaine caufe de ma fenfation du fon. Or, fi je ne puis avoir ainfi immédiatement une idée de diftance, il faut donc que je connaiffe cette diftance par le moyen d'une autre idée intermédiaire; mais il faut au moins que j'aperçoive cette idée intermédiaire; car une idée que je n'aurai point, ne fervira certainement pas à m'en faire avoir une autre.

On dit qu'une telle maifon eft à un mille d'une telle rivière; mais fi je ne fais pas où eft cette rivière, je ne fais certainement pas où eft cette maifon. Un corps cède aifément à l'impreffion de ma main; je conclus immédiatement fa molleffe. Un autre réfifte; je fens immédiatement fa dureté. Il faudrait donc que je fentiffe les angles formés dans mon œil, pour en conclure immédiatement les diftances des objets. Mais la plupart des hommes ne favent pas même fi ces angles exiftent: donc il eft évident que ces angles ne peuvent être la caufe immédiate de ce que vous connaiffez les diftances.

Celui qui, pour la première fois de fa vie, entendrait le bruit du canon, ou le fon d'un concert, ne pourrait juger fi on tire ce canon,

ou si on exécute ce concert à une lieue ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui et l'endroit d'où part ce bruit. Les vibrations, les ondulations de l'air, portent un son à ses oreilles, ou plutôt à son *sensorium;* mais ce bruit n'avertit pas plus son *sensorium* de l'endroit où le bruit commence, qu'il ne lui apprend la forme du canon ou des instrumens de musique. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumière qui partent d'un objet; ils ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

Ils ne nous font pas connaître davantage les grandeurs, ni même les figures. Je vois de loin une petite tour ronde; j'avance, j'aperçois et je touche un grand bâtiment quadrangulaire. Certainement ce que je vois et ce que je touche n'est pas ce que je voyais. Ce petit objet rond, qui était dans mes yeux, n'est point ce grand bâtiment carré. Autre chose est donc, par rapport à nous, l'objet mesurable et tangible, autre chose est l'objet visible. J'entends de ma chambre le bruit d'un carrosse : j'ouvre la fenêtre, et je le vois; je descends, et j'entre dedans. Or ce carrosse que j'ai entendu, ce carrosse que j'ai vu, ce carrosse que j'ai touché, sont trois objets absolument divers de trois de mes sens, qui n'ont

aucun rapport immédiat les uns avec les autres.

Il y a bien plus : il eſt démontré qu'il ſe forme dans mon œil un angle une fois plus grand, à très-peu de choſe près, quand je vois un homme à quatre pieds de moi, que quand je vois le même homme à huit pieds de moi. Cependant je vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment mon ſentiment contredit-il ainſi le mécaniſme de mes organes ? L'objet eſt réellement une fois plus petit dans mes yeux, et je le vois une fois plus grand. C'eſt en vain qu'on veut expliquer ce myſtère par le chemin que ſuivent les rayons, ou par la forme que prend le criſtallin dans nos yeux. Quelque ſuppoſition que l'on faſſe, l'angle ſous lequel je vois un homme à quatre pieds de moi, eſt toujours à peu-près double de l'angle ſous lequel je le vois à huit pieds. La géométrie ne réſoudra jamais ce problème : la phyſique y eſt également impuiſſante ; car vous avez beau ſuppoſer que l'œil prend une nouvelle conformation, que le criſtallin s'avance, que l'angle s'agrandit ; tout cela s'opérera également pour l'objet qui eſt à huit pas, et pour l'objet qui eſt à quatre. La proportion ſera toujours la même ; ſi vous voyez l'objet à huit pas ſous un angle de moitié plus grand qu'il ne doit être, vous

verriez aussi l'objet à quatre pas sous un angle de moitié plus grand où environ. Donc ni la géométrie ni la physique ne peuvent expliquer cette difficulté.

Ces lignes et ces angles géométriques ne sont pas plus réellement la cause de ce que nous voyons les objets à leur place, que de ce que nous les voyons de telles grandeurs et à telle distance. L'ame ne considère pas si telle partie va se peindre au bas de l'œil; elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne voit point. L'œil se baisse seulement pour voir ce qui est près de la terre, et se relève pour voir ce qui est au-dessus de la terre. Tout cela ne pouvait être éclairci et mis hors de toute contestation, que par quelque aveugle né à qui on aurait donné le sens de la vue. Car si cet aveugle, au moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé des distances, des grandeurs et des situations, il eût été vrai que les angles optiques, formés tout d'un coup dans sa rétine, eussent été les causes immédiates de ses sentimens. Aussi le docteur *Berkley* assurait, d'après M. *Locke* (et allant même en cela plus loin que *Locke*), que ni situation, ni grandeur, ni distance, ni figure, ne serait aucunement discernée par cet aveugle, dont les yeux recevraient tout d'un coup la lumière.

On trouva enfin en 1729 l'aveugle né,

dont dépendait la décision indubitable de cette question. Le célèbre *Chefelden*, un de ces fameux chirurgiens qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvait donner la vue à cet aveugle né, en lui abaissant ce qu'on appelle des *cataractes*, qu'il soupçonnait formées dans ses yeux presque au moment de sa naissance, il proposa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevait pas trop que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire et à écrire, il n'eût point désiré de voir. Il vérifiait par cette indifférence, *qu'il est impossible d'être malheureux par la privation des biens dont on n'a pas d'idée*; vérité bien importante. Quoi qu'il en soit, l'opération fut faite et réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* et *Berkley* avaient si bien prévu. Il ne distingua de long-temps ni grandeur, ni situation, ni même figure. Un objet d'un pouce, mis devant son œil, et qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait lui semblait d'abord être sur ses yeux, et les toucher comme les objets du tact touchent la peau. Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait

jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avait jugé angulaire ; ni discerner avec ses yeux, si ce que ses mains avaient senti être en haut ou en bas, était en effet en haut ou en bas. Il était si loin de connaître les grandeurs, qu'après avoir enfin conçu par la vue, que sa maison était plus grande que sa chambre, il ne concevait pas comment la vue pouvait donner cette idée. Ce ne fut qu'au bout de deux mois d'expérience, qu'il put apercevoir que les tableaux représentaient des corps saillans. Et lorsqu'après ce long tâtonnement d'un sens nouveau en lui, il eut senti que des corps, et non des surfaces seules, étaient peints dans les tableaux ; il y porta la main, et fut étonné de ne point trouver avec ses mains ces corps solides, dont il commençait à apercevoir les représentations. Il demandait quel était le trompeur du sens du toucher ou du sens de la vue.

Ce fut donc une décision irrévocable, que la manière dont nous voyons les choses n'est point du tout la suite immédiate des angles formés dans nos yeux. Car ces angles mathématiques étaient dans les yeux de cet homme, comme dans les nôtres ; et ne lui servaient de rien sans le secours de l'expérience et des autres sens.

L'aventure de l'aveugle né fut connue en France vers l'an 1735. L'auteur des *Elémens*

de Newton, qui avait beaucoup vu *Chefelden*, fit mention de cette découverte importante; mais à peine y prit-on garde. Et même lorsqu'on fit enfuite à Paris la même opération de la cataracte fur un jeune homme qu'on prétendait privé de la vue dès fon berceau, on négligea de fuivre le développement journalier du fens de la vue en lui, et la marche de la nature. Le fruit de cette opération fut perdu pour les philofophes.

Comment nous repréfentons-nous les grandeurs et les diftances? de la même façon dont nous imaginons les paffions des hommes, par les couleurs qu'elles peignent fur leurs vifages, et par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a perfonne qui ne life tout d'un coup fur le front d'un autre la douleur ou la colère. C'eft la langue que la nature parle à tous les yeux; mais l'expérience feule apprend ce langage. Auffi l'expérience feule nous apprend que quand un objet eft trop loin, nous le voyons confufément et faiblement. De là nous formons des idées, qui enfuite accompagnent toujours la fenfation de la vue. Ainfi tout homme qui, à dix pas, aura vu fon cheval haut de cinq pieds, s'il voit, quelques minutes après, ce cheval gros comme un mouton, fon ame, par un jugement involontaire, conclut à l'inftant que ce cheval eft très-loin.

Il eſt bien vrai que quand je vois mon cheval de la groſſeur d'un mouton, il ſe forme alors dans mon œil une peinture plus petite, un angle plus aigu; mais c'eſt-là ce qui accompagne, non ce qui cauſe mon ſentiment. De même il ſe fait un autre ébranlement dans mon cerveau, quand je vois un homme rougir de honte, que quand je le vois rougir de colère; mais ces différentes impreſſions ne m'apprendraient rien de ce qui ſe paſſe dans l'ame de cet homme, ſans l'expérience, dont la voix ſeule ſe fait entendre.

Loin que cet angle ſoit la cauſe immédiate de ce que je juge qu'un grand cheval eſt très-loin quand je vois ce cheval fort petit, il arrive au contraire, à tous les momens, que je vois ce même cheval également grand, à dix pas, à vingt, à trente, à quarante pas, quoique l'angle à dix pas ſoit double, triple, quadruple. Je regarde de fort loin, par un petit trou, un homme poſté ſur un toit; le lointain et le peu de rayons m'empêchent d'abord de diſtinguer ſi c'eſt un homme: l'objet me paraît très-petit, je crois voir une ſtatue de deux pieds tout au plus: l'objet ſe remue, je juge que c'eſt un homme, et dès ce même inſtant cet homme me paraît de la grandeur ordinaire. D'où viennent ces deux jugemens ſi différens? Quand j'ai cru voir une

ſtatue, je l'ai imaginée de deux pieds, parce que je la voyais ſous un tel angle; nulle expérience ne pliait mon ame à démentir les traits imprimés dans ma rétine : mais dès que j'ai jugé que c'était un homme, la liaiſon miſe par l'expérience dans mon cerveau, entre l'idée d'un homme et l'idée de la hauteur de cinq à ſix pieds, me force ſans que j'y penſe à imaginer, par un jugement ſoudain, que je vois un homme de telle hauteur, et avoir une telle hauteur en effet.

Il faut abſolument conclure de tout ceci, que les diſtances, les grandeurs, les ſituations, ne ſont pas, à proprement parler, des choſes viſibles, c'eſt-à-dire, ne ſont pas les objets propres et immédiats de la vue. L'objet propre et immédiat de la vue n'eſt autre choſe que la lumière colorée; tout le reſte, nous ne le ſentons qu'à la longue et par expérience. Nous apprenons à voir, préciſément comme nous apprenons à parler et à lire. La différence eſt que l'art de voir eſt plus facile, et que la nature eſt également à tous notre maître.

Les jugemens ſoudains, preſque uniformes, que toutes nos ames, à un certain âge, portent des diſtances, des grandeurs, des ſituations, nous font penſer qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir de la manière dont nous voyons. On ſe trompe; il y faut le ſecours

des autres fens. Si les hommes n'avaient que le fens de la vue, ils n'auraient aucun moyen pour connaître l'étendue en longueur, largeur et profondeur (*) ; et un pur efprit ne la connaîtrait pas peut-être, à moins que DIEU ne la lui révélât. Il eft très-difficile de féparer dans notre entendement l'extenfion d'un objet d'avec les couleurs de cet objet. Nous ne voyons jamais rien que d'étendu, et de là nous fommes tous portés à croire que nous voyons en effet l'étendue. Nous ne pouvons guère diftinguer dans notre ame ce jaune que nous voyons dans un louis d'or, d'avec ce louis d'or dont nous voyons le jaune. C'eft comme, lorfque nous entendons prononcer ce mot *louis d'or*, nous ne pouvons nous empêcher d'attacher malgré nous l'idée de cette monnaie au fon que nous entendons prononcer.

Si tous les hommes parlaient la même langue, nous ferions toujours prêts à croire qu'il y aurait une connexion néceffaire entre les mots et les idées. Or tous les hommes ont ici le même langage, en fait d'imagination. La nature leur dit à tous : Quand vous aurez vu des couleurs pendant un certain temps, votre imagination vous repréfentera à tous, de la même façon, les corps auxquels ces couleurs

(*) Voyez dans les *Elémens de la Philofophie de Newton* une note des éditeurs fur cette queftion.

femblent

qu'il était arien très-férieufement. Je fais que cet écart de *Newton* eft à celui de mon autre géomètre comme l'unité eft à l'infini : il n'y a point de comparaifon à faire. Mais quelle pauvre efpèce que le genre-humain, fi le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypfe l'hiftoire préfente de l'Europe !

Il femble que la fuperftition foit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne font pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon fens qui fe feraient empaler pour certains fentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raifonnent très-conféquemment : les navariciens, les radariftes, les jabariftes fe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-fubtils ; ils tirent tous des conféquences plaufibles ; mais ils n'ofent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de foixante et dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être fes cheveux, de quelle grandeur eft fon pouce, quelles dimenfions ont fes ongles : on crie, on cabale, on fe bat : ceux qui foutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiffeur. Mais, Meffieurs, votre géant exifte-t-il ? dit modeftement un paffant. Quel doute

horrible ! s'écrient tous ces diſputans ; quel blaſphème ! quelle abſurdité ! Alors ils ſont tous une petite trève pour lapider le paſſant, et après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entre eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt et des ongles.

FANTAISIE.

FANTAISIE ſignifiait autrefois l'*imagination*, et on ne ſe ſervait guère de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets ſenſibles.

Deſcartes, *Gaſſendi* et tous les philoſophes de leur temps diſent que *les eſpèces*, *les images des choſes ſe peignent en la fantaiſie ;* et c'eſt de là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abſtraits ſont reçus à la longue dans un ſens différent de leur origine, comme des inſtrumens que l'induſtrie emploie à des uſages nouveaux.

Fantaiſie veut dire aujourd'hui *un déſir ſingulier*, *un goût paſſager :* il a eu la fantaiſie d'aller à la Chine; la fantaiſie du jeu, du bal, lui a paſſé.

Un peintre fait un portrait de fantaiſie, qui n'eſt d'après aucun modèle. Avoir des fantaiſies, c'eſt avoir des goûts extraordinaires qui

ne font pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* et que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit et déraisonnable*. Il a eu la fantaisie de la musique, et il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence et de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies et être fantasque : le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne un caractère inégal et brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; et *musquée*, en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire sottise et folie complète.

FASTE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

FASTE vient originairement du mot latin *faſti*, jours de fête; c'eſt en ce ſens qu'*Ovide* l'entend dans ſon poëme intitulé *les Faſtes*.

Godeau a fait ſur ce modèle les Faſtes de l'Egliſe, mais avec moins de ſuccès : la religion des Romains païens était plus propre à la poëſie que celle des chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les faſtes conſulaires n'étaient que la liſte des conſuls.

Les faſtes des magiſtrats étaient les jours où il était permis de plaider ; et ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefaſtes*, *nefaſti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en juſtice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux :* au contraire, *nefaſtus* et *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli ; *ille nefaſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres faſtes encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici;* c'était un calendrier de l'uſage de la ville et de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolennité à étaler quelque appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours s'eſt appelé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Un religieux qui fait parade de ſa vertu, met du faſte juſque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, ſuppoſe plutôt un bienfait qu'une récompenſe.

On brigue ſourdement la faveur; on mérite et on demande hautement des récompenſes.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologiſtes romains, était fils de la Beauté et de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque choſe de gratuit; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me préſenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes eſt l'effet de leur goût et de la complaiſance aſſidue; la faveur du

peuple ſuppoſe quelquefois du mérite, et plus ſouvent un haſard heu eux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme eſt en faveur auprès du roi, et cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce ;* on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on diſe *être en faveur :* c'eſt que la faveūr ſuppoſe un goût habituel ; et que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'eſt pardonner, c'eſt moins que donner ſa faveur.

Obtenir grâce eſt l'effet d'un mōment ; obtenir la faveur eſt l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince et du public. On obtient la faveur de ſon auditoire par la modeſtie ; mais il ne vous fait pas grâce ſi vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril et octobre, dans leſquels un collateur peut donner un bénéfice ſimple au gradué le moins ancien, ſont des mois de faveur et de grâce.

Cette expreſſion *faveur* ſignifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes ; et quoiqu'on ne diſe point, il a eu des faveurs du roi, on dit, il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connu en Aſie, où les femmes ſont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée, donnés par une dame.

Le comte d'*Eſſex* portait à ſon chapeau un gant de la reine *Elizabeth*, qu'il appelait *faveur de la reine*.

Enfin l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce haſardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuiſantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un ſens, tantôt plus reſſerré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puiſſance, quelquefois ſeulement il ſignifie un homme qui plaît à ſon maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat,

comme les ducs de *Joyeuſe* et d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi? c'eſt le peuple.* On appelle les bons poëtes *les favoris des muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on ſuppoſe que les uns et les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on appelle un terrain fertile et bien ſitué, *le favori de la nature.*

La femme qui plaît le plus au ſultan s'appelle parmi nous la ſultane favorite : on a fait l'hiſtoire des *favorites*, c'eſt-à-dire, des maîtreſſes des plus grands princes.

Pluſieurs princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne ſe trouve plus que dans les romans et les hiſtoriettes du ſiècle paſſé.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge, dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une fauſſeté.

La fauſſeté eſt preſque toujours encore plus

qu'erreur. La fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre ; c'est une fausseté d'avancer que *Louis XIV* dicta le testament de *Charles II.*

La fausseté d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge ; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche ; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, et que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter et à se parer de sentimens qu'on n'a pas ; cette fausseté est pire que la dissimulation, et c'est ce que les Latins appelaient *simulatio.*

Il y a beaucoup de faussetés dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, et encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables, et les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ses pensées sur l'amour propre, et qu'il eut

mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet *Eſprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Auſſi, ſelon le ſieur *Eſprit*, ni *Caton*, ni *Ariſtide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne ſe trouvait guère que chez les ennemis des jéſuites.

Ce M. *Eſprit* commence par dire que la prudence n'eſt pas une vertu; et ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que *Céſar* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Eſprit* avait été philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe; car un ſcélérat peut être très-prudent, et j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous et nos amis!

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami? c'eſt de

faire du bien : fais-nous en, et cela fuffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! felon toi, il n'y aura nulle différence entre le préfident de *Thou* et *Ravaillac*, entre *Cicéron* et ce *Popilius* auquel il avait fauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? et tu déclareras *Epictète* et *Porphyre* des coquins, pour n'avoir pas fuivi nos dogmes ? Une telle infolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FECOND.

FECOND eft le fynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* et *fertile*, *fertilifer* et *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de fynonymes, veut dire feulement qu'on ne peut fe fervir dans toutes les occafions des mêmes mots : ainfi une femelle, de quelque efpèce qu'elle foit, n'eft point fertile, elle eft féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertilife pas ; la nature n'eft pas fertile, elle eft féconde. Ces deux expreffions font quelquefois également employées au figuré et au propre : un efprit eft fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances font fi délicates, qu'on dit un orateur fécond, et non pas un

orateur fertile ; fécondité et non fertilité de paroles ; cette méthode, ce principe, ce fujet eft d'une grande fécondité, et non pas d'une grande fertilité ; la raifon en eft qu'un principe, un fujet, une méthode, produifent des idées qui naiffent les unes des autres, comme des êtres fucceffivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume.

Le mot *fertile* eft là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, fe répandait fur toutes fortes de fujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, et non pas fertiles en crimes.

L'ufage enfeigne toutes ces petites différences.

FELICITÉ.

Des différens ufages de ce terme.

FELICITÉ eft l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente ; et cet état eft bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'eft originairement une *bonne heure ;* un bonheur vient, on

a un bonheur ; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité*, *j'ai eu une félicité ;* et quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, et ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa félicité eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, et n'en eſt quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur et *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux : le bonheur pris indéciſivement ſignifie une ſuite de ces événemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable et paſſager : le bonheur conſidéré comme ſentiment eſt une ſuite de plaiſirs ; la proſpérité, une ſuite d'heureux événemens ; la félicité, une jouiſſance intime de ſa proſpérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur eſt pour les riches*, *la félicité pour les ſages*, *la béatitude pour les pauvres d'eſprit ;* mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'eſt en effet, et la félicité eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit guère en proſe au pluriel,

par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos ; cependant la poëſie, qui s'élève au-deſſus de la proſe, permet qu'on diſe dans Polyeucte :

> Où leurs félicités doivent être infinies.
> Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.

Les mots, en paſſant du ſubſtantif au verbe, ont rarement la même ſignification. *Féliciter*, qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux ;* il ne dit pas même ſe réjouir avec quelqu'un de ſa *félicité :* il veut dire ſimplement *faire compliment* ſur un ſuccès, ſur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il eſt d'une prononciation plus douce et plus ſonore.

FEMME.

Phyſique et morale.

En général elle eſt bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux ; ſon ſang eſt plus aqueux, ſa chair moins compacte, ſes cheveux plus longs, ſes membres plus arrondis, les bras moins muſculeux, la bouche plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le

ventre plus large. Ces caractères diſtinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les eſpèces, depuis la Laponie juſqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans ſon troiſième livre des Propos de table, prétend que le vin ne les enivre pas auſſi aiſément que les hommes ; et voici la raiſon qu'il apporte de ce qui n'eſt pas vrai. Je me ſers de la traduction d'*Amyot :*

„ Le tempérament des femmes eſt fort „ humide ; ce qui leur rend la charnure ainſi „ molle, liſſée et luiſante, avec leurs purga- „ tions menſtruelles. Quand donc le vin vient „ à tomber en une ſi grande humidité, alors „ ſe trouvant vaincu, il perd ſa couleur et ſa „ force, et devient décoloré et éveux ; et en „ peut-on tirer quelque choſe des paroles „ mêmes d'*Ariſtote :* car il dit que ceux qui „ boivent à grands traits ſans reprendre „ haleine, que les anciens appelaient *amuſi-* „ *zein*, ne s'enivrent pas ſi facilement, parce „ que le vin ne leur demeure guère dedans le „ corps ; ains étant preſſé et pouſſé à force, il „ paſſe tout outre à travers. Or le plus commu- „ nément nous voyons que les femmes boivent „ ainſi, et ſi eſt vraiſemblable que leurs corps, „ à cauſe de la continuelle attraction des „ humeurs qui ſe fait par contre-bas pour „ leurs purgations menſtruelles, eſt plein de

„ plufieurs conduits, et percé de plufieurs
„ tuyaux et échevaux, efquels le vin venant à
„ tomber en fort vîtement et facilement fans
„ fe pouvoir attacher aux parties nobles et
„ principales, lefquelles étant troublées,
„ l'ivreffe s'en enfuit. „

Cette phyfique eft tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eft-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eft ce qu'ont pu obferver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiffances et des morts. Il eft à croire qu'il en eft ainfi dans l'Afie et chez les négreffes, les rouges, les cendrées, comme chez les blanches. *Natura eft femper fibi confona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui paffaient foixante et dix ans (*a*), on conta dans la feule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préfens, 98220 femmes de foixante et dix ans paffés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, et 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les

(*a*) Lettre très-inftructive du jéfuite *Conftantin* du jéfuite *Souciet*, dix-neuvième recueil.

caufes

caufes finales difent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenfer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde et de les nourrir. Il n'eft pas à croire que la nature donne des récompenfes ; mais il eft probable que le fang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciffent moins vîte.

Aucun anatomifte, aucun phyficien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau affurer, *Mariam et Spiritum fanctum emififfe femen in copulatione, et ex femine amborum natum effe Jefum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très-favant, n'eft adoptée aujourd'hui par aucun naturalifte.

Les émiffions périodiques de fang qui affaibliffent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naiffent de la fuppreffion, les temps de groffeffe, la néceffité d'alaiter les enfans et de veiller continuellement fur eux, la délicateffe de leurs membres, les rendent peu propres aux fatigues de la guerre et à la fureur des combats. Il eft vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps et prefque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage et des forces extraordinaires, qui combattirent



avec les hommes, et qui foutinrent de prodigieux travaux ; mais après tout, ces exemples font rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyfique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreffe dans leurs doigts beaucoup plus fouples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue ; étant néceffairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maifon, et furtout du foin des enfans ; menant une vie plus fédentaire ; elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race mafculine ; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eft fi vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une feule femme.

Montefquieu, dans fon Efprit des lois (*b*), en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, et que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ofe dire.* Il cite *Plutarque* pour fon garant.

(*b*) Liv. VII et X. Voyez l'article AMOUR dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guère pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque, dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs; et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les diſcours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'eſt dans ce même dialogue qu'il va juſqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque choſe de divin. Il compare cet amour au ſoleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal, et il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était paſſée ſous les yeux même de *Plutarque*, qui vécut quelque temps dans la maiſon de *Veſpaſien*. Cette héroïne, apprenant que ſon mari *Sabinus*, vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté et la Champagne, s'y enferma ſeule avec lui, le ſervit, le nourrit pendant pluſieurs années, en eut des enfans. Enfin, étant priſe avec ſon mari et préſentée à *Veſpaſien* étonné de la grandeur de ſon courage, elle lui dit: *J'ai vécu plus heureuſe ſous la terre dans les ténèbres, que toi à la lumière du ſoleil au faîte de la puiſſance.* *Plutarque* affirme donc préciſément le contraire

de ce que *Montefquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthoufiafme très-touchant.

Il n'eft pas étonnant qu'en tout pays l'homme fe foit rendu le maître de la femme, tout étant fondé fur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de fupériorité par celle du corps et même de l'efprit.

On a vu des femmes très-favantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'efprit de fociété et d'agrément eft communément leur partage. Il femble, généralement parlant, qu'elles foient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans prefque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Efpagne, à Naples, en Angleterre, dans plufieurs Etats du Nord, dans plufieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi falique*, les a exclues du royaume de France ; et ce n'eft pas, comme le dit *Mézeray*, qu'elles fuffent incapables de gouverner, puifqu'on leur a prefque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait

que plufieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, et qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne fe laiffaffent fubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules.* Cependant *Ifabelle* en Caftille, *Elifabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèfe* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin.* Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiflatrice auffi refpectée que le fouverain de la Gréce, de l'Afie mineure, de la Syrie et de l'Egypte eft peu eftimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes font efclaves pendant leur vie chez les mahométans, et qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce font deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours fur le mahométifme. Les époufes ne font point du tout efclaves. Le fura ou chapitre IV du Koran leur affigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite fon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entre elles les deux tiers de la fucceffion, et le refte appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la fixième partie; et la mère du mort a auffi un droit dans la fucceffion. Les époufes font fi peu efclaves qu'elles ont permiffion de demander le divorce, qui leur eft accordé quand leurs plaintes font jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux muſulmans d'épouſer leur belle-ſœur, leur nièce, leur ſœur de lait, leur belle-fille élevée ſous la garde de leur femme. Il n'eſt pas permis d'épouſer les deux ſœurs. En cela ils ſont bien plus ſévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouſes à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes ſelon leur condition, il n'y a que les plus grands ſeigneurs qui puiſſent uſer d'un tel privilége. Ainſi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats muſulmans le tort que nous leur reprochons ſi ſouvent, et ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au haſard.

Les Juifs, par un ancien uſage établi ſelon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois pluſieurs femmes. *David* en eut dix-huit; et c'eſt depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des

femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent, toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient et en Afrique aux juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi leur refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna*, tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt-là un conte populaire et ridicule inventé pour rendre *Céſar* odieux ? Il reſſemble à cet autre conte, qu'un ſénateur romain avait propoſé en plein ſénat de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait : de pareilles inepties déshonorent l'hiſtoire, et font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était aſſez riche pour entretenir pluſieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent pluſieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* et *Oſtregile*, reconnues

pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèfe* et *Théodogile.*

Il eft difficile de concevoir comment l'ex-jéfuite *Nonotte* a pu, dans fon ignorance, pouffer la hardieffe jufqu'à nier ces faits, jufqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, et jufqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiftoriques, avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége ? Des livres dans ce goût ne laiffent pas de fe vendre quelque temps dans les provinces où les jéfuites ont encore un parti; ils féduifent quelques perfonnes peu inftruites.

Le père *Daniel*, plus favant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs fans aucune difficulté : il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I;* il dit expreffément que *Théodebert* époufa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Vifigalde*, et quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita fon oncle *Clotaire*, lequel époufa la veuve de *Clodomir* fon frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les hiftoriens font les mêmes aveux. Comment, après tous ces témoignages, fouffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, et qui ofe dire, en débitant de fi énormes fottifes, que c'eft pour la défenfe de la religion, comme s'il s'agiffait, dans un point d'hiftoire,

de

de notre religion vénérable et sacrée, que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures !

De la polygamie permise par quelques papes et par quelques réformateurs.

L'ABBÉ de *Fleury*, auteur de l'Histoire ecclésiastique, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois et les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface*, apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté, l'an 726, le pape *Grégoire II*, pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison et à la politique ; elle favorise la population, qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps et de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade, et que si cet époux et cette épouse séparés ont tous deux un tempérament

indomptable, ils ſont néceſſairement expoſés et forcés à des péchés continuels dont les légiſlateurs doivent être reſponſables devant DIEU, ſi . . . . . .

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui eſt convenable au bien des Etats et à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la ſociété conjugale les garçons et les filles que leurs parens auront voués à l'Egliſe dans leur plus tendre enfance. Cette loi ſemble auſſi barbare qu'injuſte ; c'eſt anéantir à la fois des familles ; c'eſt forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté ; c'eſt rendre à jamais les enfans eſclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait ; c'eſt détruire la liberté naturelle ; c'eſt offenſer DIEU et le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Heſſe, dans la communion luthérienne, en 1539, eſt aſſez publique. J'ai connu un des ſouverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épouſé une luthérienne, eut permiſſion du pape de ſe marier à une catholique, et qui garda ſes deux femmes.

Il eſt public en Angleterre, et on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épouſa deux femmes qui vécurent enſemble dans ſa maiſon avec une concorde ſingulière qui fit

honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes, qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'Esprit des lois prétend (*c*) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, et qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris; il cite des auteurs suspects, et surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui sache douter?

La lubricité des femmes, dit-il (*d*), *est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire*

(*c*) Liv. XVI, chap. V. (*d*) Liv. XVI, chap. X.

certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à Patane. M. *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieuſement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui ſe trompaient, ou qui voulaient ſe moquer de leurs lecteurs ? Soyons juſtes, aimons le vrai, ne nous laiſſons pas ſéduire, jugeons par les choſes et non par les noms.

Suite des réflexions ſur la polygamie.

IL ſemble que le pouvoir et non la convention ait fait toutes les lois, ſurtout en Orient. C'eſt là qu'on voit les premiers eſclaves, les premiers eunuques, le tréſor du prince compoſé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir et amuſer pluſieurs femmes, les a dans ſa ménagerie, et leur commande deſpotiquement.

Ben-Aboul-Kiba, dans ſon Miroir des fidelles, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint :*

» Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, ſelon nos ſaintes lois, tandis que tu vides douze quartauts par an, et que je ne bois pas un verre de

vin ? Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table que je n'en paſſe au lit ? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le ſervice de mon auguſte maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle ſera offuſquée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes femmes ſont en couche ? ne faut-il pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la groſſeſſe de ton unique femme, et pendant ſes couches, et pendant ſes maladies ? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

›› Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens nous perdions cent mille ſoldats ; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin d'elles ? Malheur à tout muſulman aſſez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ſes légitimes épouſes, et pour ne pas les traiter ſelon leurs mérites !

›› Comment donc ſont faits dans ton pays la trompette du jour, que tu appelles *coq ;*

l'honnête belier, prince des troupeaux; le taureau, ſouverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas ſon ſérail? Il te ſied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, et *Salomon* le juif ſept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je ſuis modeſte. Ceſſe de reprocher la gourmandiſe à un ſage qui fait de ſi médiocres repas. Je te permets de boire; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouffre que je change de femmes. Que chacun laiſſe vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'eſt point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraiſe et ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, et va-t-en careſſer ton allemande, puiſque tu es réduit à elle ſeule. »

Réponſe de l'allemand.

« CHIEN de muſulman, pour qui je conſerve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui poſsède quatre femmes poſsède quatre harpies toujours prêtes à ſe calomnier, à ſe nuire, à ſe battre. Le logis eſt l'antre de la Diſcorde; aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a

qu'un quart de ta perſonne, et ne pourrait tout au plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui, n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire; elles ne connaiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuies. Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq! mais jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur, et qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, et j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

FERMETÉ.

FERMETÉ vient de *ferme*, et ſignifie autre choſe que *ſolidité* et *dureté*; une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par

des images phyſiques : on dit *la fermeté de l'ame*, *de l'eſprit ;* ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage de l'eſprit ; elle ſuppoſe une réſolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire ſuppoſe de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du ſtyle de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours :* c'eſt un terme haſardé, mais placé, qui exprime l'énergie et la force des penſées et du ſtyle.

On peut dire que *la Bruyère* a un ſtyle ferme, et que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtyle dur.

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos queſtions ; mais il en a un très-grand avec la juſtice, qui eſt plus néceſſaire que les belles-lettres, et bien moins cultivée, ſurtout en Italie.

Ferrare était conſtamment un fief de l'Empire, ainſi que Parme et Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt*, à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alfonſe d'Eſt*, premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolennellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les lois. Son ſucceſſeur *Alfonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin*, fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, et déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, et que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule et ſcandaleuſe dans un évêque; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe; car ſi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène et ſes autres Etats; et s'il n'y avait point de vice dans ſa naiſſance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquiſition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales

et toutes les décifions des braves théologiens qui affurent que le pape *peut rendre jufte ce qui eft injufte.* En conféquence il excommunia d'abord *Céfar d'Eft ;* et comme l'excommunication prive néceffairement un homme de tous fes biens, le père commun des fidelles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir fon héritage au nom de l'Eglife. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène et de Ferrare vit bientôt fes finances épuifées et fes amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eft que le roi de France *Henri IV* fe crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'eft ainfi que le bon roi *Louis XII*, moins excufable, s'était déshonoré en s'uniffant avec le monftre *Alexandre VI* et fon exécrable bâtard le duc *Borgia.* Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette floriffante ville avec mille chevaux et cinq mille fantaffins.

Il eft bien trifte qu'un homme tel que *Henri IV* ait defcendu à cette indignité qu'on appelle *politique.* Les *Catons*, les *Métellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainfi trahi la juftice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps Ferrare devint déferte, fon

terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toujours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé; on lui donna la nomination à un évêché et à une cure; et on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de Modène a des droits inconteſtables et impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du temps où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, et que *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au Seigneur JESUS; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher ſur le champ *Simon*, et qui lui dit: *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux; on ſait comme ces clefs ſont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe, et que le contenu eſt dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, et que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déjà défendu de dégainer. Tu me parais un compoſé fort

bizarre ; tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; fois plus doux et plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de perfonne, de peur qu'on ne te donne fur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIERE.

1°. Je propofe des vues générales fur la fertilifation. Il ne s'agit pas ici de favoir en quel temps il faut femer des navets vers les Pyrénées et vers Dunkerque ; il n'y a point de payfan qui ne connaiffe ces détails mieux que tous les maîtres et tous les livres. Je n'examine point les vingt et une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lefquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, et non de celle des grains. Il en eft du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la faumure ou de la leffive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris et un fol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres et de mauvais terroirs. Le

ſeul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliſer les médiocres, et de tirer parti des mauvais, eſt que les ſeigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, et ſurtout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, et laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions a trouvé dans un très-mauvais pays un vaſte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous et pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraiſſerons des beſtiaux; ce petit canton ſera plus riche et plus peuplé.

Il en eſt de même des marais qui étendent ſur tant de contrées la ſtérilité et la mortalité. Il n'y a que les ſeigneurs qui puiſſent détruire ces ennemis du genre-humain. Et ſi ces marais ſont trop vaſtes, le gouvernement ſeul eſt aſſez puiſſant pour faire de telles entrepriſes; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les ſeigneurs ſeuls feront long-temps en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt

coûteux; il faut ſouvent le rétablir; nul ouvrier de campagne n'eſt en état de le conſtruire; aucun colon ne s'en chargera; et ſi vous lui en donnez un, il épargnera trop la ſemence, et fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inſtrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la ſemence, et par conſéquent enrichir le pays d'un tiers; voilà la vraie multiplication. Il eſt donc très-important de le rendre d'uſage, et de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en ſervir.

5°. Les ſeigneurs peuvent faire la dépenſe du vancribleur, qui, quand il eſt bien conditionné, épargne beaucoup de bras et de temps. En un mot, il eſt clair que ſi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eſt que les ſimples cultivateurs ne ſont pas en état de faire les avances. La culture de la terre eſt une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleuriſſe que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ferait pas cultivée. Quiconque poſsède une charrue a beſoin de deux valets et de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune,

plus les terres feront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les feigneurs foient fur les lieux. (1)

7°. Il ne faut pas qu'un feigneur s'attende, en fefant cultiver fa terre fous fes yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépenfe d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, et l'Etat auffi.

Si le fermier eft malheureufement obligé de vendre tous les veaux et toutes les géniffes pour être en état de payer le roi et fon maître, le même feigneur fait élever ces géniffes et quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux confidérables fans frais. Tous ces détails produifent l'agréable et l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit prefque toutes les autres.

(1) La queftion de favoir fi un grand terrain cultivé par un feul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le poffeffeur, n'a point encore été complétement réfolue. Il eft vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on divife le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même chofe, plus on obtient de perfection et d'économie.

Mais jufqu'à quel point ce principe fe peut-il appliquer à l'agriculture, ou plus généralement a un art dont les procédés fucceffifs font affujettis à certaines périodes, à l'ordre des faifons ?

(*) Voyez AGRICULTURE.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier et le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre que les autres peuvent aisément nous échapper; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français et les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire et puante, et de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur et le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde; ils se passaient de l'herbe et de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique et des féves de l'Arabie.

Ces

Ces nouvelles denrées, et beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un fou de dividende à fes actionnaires fur le produit de fon commerce, et qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture eft donc la reffource indifpenfable.

13°. Plufieurs branches de cette reffource font négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieufe confommation de bougies. Il n'y a point de maifon un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette feule dépenfe entretiendrait une famille économe. Nous confommons cinq ou fix fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planteret à entretenir nos plants; c'eft ce que le fermier n'eft pas même en droit de faire; c'eft ce que le feigneur ne fera que lorfqu'il gouvernera lui-même fes poffeffions.

14°. Lorfque les poffeffeurs des terres fur les frontières y réfident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir; le pays fe peuple infenfiblement, il fe forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux,

abrégent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient et produifent des générations robuftes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail et la fobriété.

15°. On fait affez quelles font les funeftes fuites de l'oifive intempérance attachée à ces jours qu'on croit confacrés à la religion, et qui ne le font qu'aux cabarets. On fait quelle fupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donnée aux proteftans fur nous. Notre raifon commence enfin à fe développer au point de nous faire fentir confufément que l'oifiveté et la débauche ne font pas fi précieufes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre, pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais fur les frontières, où beaucoup de nos domaines fe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop fouvent, foit par contradiction, foit par une infame politique, que ces étrangers fe plaifent à nous accabler d'un fardeau que les plus fages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aifément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils font en droit d'obliger nos colons à entendre une meffe le jour de Saint-Roch; mais au

fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au roi, et dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, et en obéiſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Pluſieurs perſonnes ont établi des écoles dans leurs terres; j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, ſurtout les enfans dès manœuvres, ne ſachent que cultiver, parce qu'on n'a beſoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a deſtiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, et les leur rendre néceſſaires. (2)

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être aſſujetti à un travail régulier, eſt plus que ſuffiſant pour apprendre à lire, à écrire, à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de phyſique et d'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaiſſances dégoûtent des travaux champêtres. C'eſt préciſément parce que preſque aucun homme du peuple ne ſait bien écrire, que cet art devient un moyen de ſe procurer avec moins de peine une ſubſiſtance plus abondante que par un

17°. Le feul encouragement des cultivateurs eft le commerce des denrées. Empêcher les blés de fortir du royaume, c'eft dire aux étrangers que nous en manquons, et que nous fommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement difette. Nous fourniffons les cours de l'Europe de danfeurs et de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'eft à la prudence du gouvernement d'étendre ou de refferrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que fon canton, de propofer des vues à ceux qui voient et qui embraffent le bien général du royaume.

18°. La réparation et l'entretien des chemins de traverfe, eft un objet important. Le gouvernement s'eft fignalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage et l'ornement de la France. Il a auffi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverfe; mais ces ordres ne font pas fi bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait fes denrées de fon village au marché voifin en une heure de temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux

travail mécanique. Ce n'eft que par l'inftruction qu'on peut efpérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ces tyrans éternels auxquels prefque par-tout les grands obéiffent, même en les méprifant.

chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le foin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; et ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très-grandes peines et de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, et, malgré les lois, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir et faire travailler, à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes et femmes, qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ferait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille et la capitation de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans (3). Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père et les ſept enfans vivraient enſemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans;

(3) Cette loi ne ferait ni juſte ni utile; le célibat, dans aucun ſyſtême raiſonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, et une ſurcharge d'impôt ferait une véritable amende. D'ailleurs, ſi cette punition eſt aſſez forte pour l'emporter ſur les raiſons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais; et la population qui réſultera de ces mariages, ne ſera ni fort nombreuſe ni fort utile.

mais ce cas arrive ſi rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domeſtiques, et ſur mille ſecrets preſque tous chimériques (4). Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

Je paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, et de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine et claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature ; il termine les frontières de pluſieurs Etats ; la terre y eſt couverte de bétail, et elle le ſerait de fleurs et de fruits toute l'année ſans les vents et les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe, et qui la changent en Sibérie.

(4) La ſcience de l'agriculture a fait peu de progrès juſqu'ici ; et c'eſt le ſort commun à toutes les parties des ſciences qui emploient l'obſervation plutôt que l'expérience ; elles dépendent du temps et des événemens, plus que du génie des hommes. Telle eſt la médecine, telle eſt encore la météorologie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits et vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour ? Nous, Monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; et nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison ; je vis dans un jardin bien tenu un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve

l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, et ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc ; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par le roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule, et chargés d'un grand sac qu'ils se fesaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, et qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; et depuis plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi nus, qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.



FETES.

FETES.

SECTION PREMIERE.

Un pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, et ſainte *Ragonde* ou *Radegonde* était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de ſainte *Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille; et le curé et les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane: il alla, tout rouge de colère et de vin, trouver le cultivateur, et lui dit: Monſieur, vous êtes bien inſolent et bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faūt boire à l'honneur de la ſainte, mais il faut auſſi manger, et ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez et mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit? dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle

comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de ſainte *Ragonde?*

Vous remarquerez que le gentilhomme et le paſteur avaient très-bien fait leurs études. Liſez la Métamorphoſe des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, et je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête? Le cas eſt bien différent, répliqua le gentilhomme: ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus*, et moi j'ai été à la meſſe de ſainte *Ragonde;* vous n'avez rien à me dire; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné; il quitta le pays avec ſa famille et ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit luthérien, et ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette aventure à un magiſtrat de bon ſens et de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de ſainte *Ragonde:*

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes: la religion des payſans et des artiſans conſiſte

à s'enivrer le jour d'un faint qu'ils ne connaiffent que par ce culte : c'eft dans ces jours d'oifiveté et de débauche que fe commettent tous les crimes : ce font les fêtes qui rempliffent les prifons, et qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans criminels et les bourreaux ; voilà parmi nous la feule excufe des fêtes : les champs catholiques reftent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produifent de riches moiffons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meffe de S[t] *Crépin*, parce que *crepido* fignifie *empeigne ;* que les fefeurs de vergettes fêtent fainte *Barbe* leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meffe de fainte *Claire ;* qu'on célèbre faint.... dans plufieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu fes devoirs aux faints, on rende fervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'eft l'excès d'une barbarie et d'un efclavage infupportable, de confacrer fes jours à la nonchalance et au vice. Prêtres, commandez (s'il eft néceffaire) qu'on prie *Roch*, *Euftache* et *Fiacre*, le matin ; Magiftrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Euftache* et de *Roch*. C'eft le travail qui eft néceffaire ; il y a plus, c'eft lui qui fanctifie.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE fuis ouvrier en foie, et je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté infenfiblement, et aujourd'hui je gagne trente-cinq fous. Ma femme, qui travaille en paffemens, en gagnerait quinze s'il lui était poffible d'y donner tout fon temps; mais comme les foins du ménage, les maladies de couches ou autres la détournent étrangement, je réduis fon profit à dix fous, ce qui fait quarante-cinq fous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq fous font fix cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges :

J'ai huit enfans vivans, et ma femme eft fur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai

perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches et de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, et d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cents trente-six liv. ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vêtir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, et faire vivre ma femme et six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers et par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, et voulait à toute force que je fusse moine, me fesant entrevoir dans cet état un asile assuré contre le besoin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société; et que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C*** * avec lequel j'ai étudié, et qui était le garçon le plus paresseux du collége, posséder les premières

places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je suis à la troisième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la semaine prochaine. Grand Dieu! huit fêtes dans quinze jours! est-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait espérer que les loyers vont diminuer par la suppression d'une des maisons des capucins et des cordeliers. Que de maisons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les jacobins, les dames de Saint-Pierre, &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs si on les juge nécessaires? Que d'habitans plus nécessaires encore tiendraient leurs places!

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, Messeigneurs, qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi; combien d'ouvriers dans Lyon et ailleurs; combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi! Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'Etat plusieurs millions. Ces considérations vous porteront

à prendre à cœur les intérêts du peuple, qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

On connaît assez les fêtes que *Jules-César* et les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain ; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup, &c. n'ont pas été imités par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un velche nommé *Cahusac* n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit : *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin, qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur et dans l'imagination, moins de faste que de galanterie ; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, et les*

attitudes dont la nature l'avait embelli. Ce *Louis XIV* né avec des attitudes, et ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante d'un genre neuf et élégant, donnée à la reine *Marie Leczinska.* Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : *Est-ce la peine de faire tant de dépenses en bougie pour ne faire voir que de l'eau ?* A quoi un gascon répondit : *Eh sandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France!*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts et des sciences.

FEU.

SECTION PREMIERE.

Le feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe et qui nous brûle?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne soit pas toujours lumière ; et *Boërhaave* n'a-t-il pas raison ?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combustibles n'est-il pas toujours grossier, toujours

chargé des corps qu'il embrafe, et très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eft-il répandu dans toute la nature, dont il eft l'ame ?

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem ;
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme, et comment il n'en refte rien à nos yeux, quoique rien ne fe foit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours, en parlant des rayons de la lumière, *de naturâ radiorum lucis, utrùm corpora fint necne non difputans ;* n'examinant point fi les rayons de lumière font des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il eft évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, et qu'il doutait avec raifon.

Le feu élémentaire eft-il un corps à la manière des autres, comme l'eau et la terre ? Si c'était un corps de cette efpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière ? s'échapperait-il en tout fens du corps lumineux en droite ligne ? aurait-il une progreffion uniforme ? Et pourquoi jamais la lumière ne fe meut-elle en ligne courbe quand elle eft libre dans fon cours rapide ?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connue, et d'autres propriétés de substances à nous entièrement inconnues ?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière et des substances d'un autre genre ? et qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances ? Je ne dis pas que cela soit, mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu et un point rouge sur une toile blanche, tous deux sur une même ligne, tous deux à une égale distance de mes yeux, tous deux également exposés à la lumière, tous deux me réfléchissant la même quantité de rayons, et fesant le même effet sur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer sans se croiser ? et s'ils se croisent comment puis-je voir ? Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les autres. On a adopté ma difficulté et ma solution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière ;* mais je ne suis point du tout content de ma solution ; car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin ; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir,

ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, et qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, et qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute et comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher et sans aucune émission, mais à des distances effrayantes; cependant cela s'est trouvé vrai, et on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent; mais qui sait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute; et je voudrais, pour la rareté du fait, que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin, qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours, *Empédocle*; à moi, *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps

en un clin d'œil font de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, et ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations, et si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées, quoique des pédans ignorans et insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême, qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant (*a*) *un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure qui le lie avec l'Etre immatériel, et par là l'ennoblit et l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, et fait la source de toutes ses propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat* ; j'en ferais aussi si j'osais ; mais il y a tant de sots et tant de méchans, que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

(*a*) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs, page 36.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.

Le feu, ſurtout en poëſie, ſignifie ſouvent l'*amour*, et on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au ſingulier. *Corneille* dit ſouvent un *beau feu*, pour un amour vertueux et noble. Un homme a du feu dans la converſation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes et lumineuſes, mais des expreſſions vives animées par les geſtes.

Le feu dans les écrits ne ſuppoſe pas non plus néceſſairement de la lumière et de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le feu n'eſt un mérite dans les diſcours et dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient ſublimes : on n'a point de génie ſans feu, mais on peut avoir du feu ſans génie.

FICTION.

UNE fiction qui annonce des vérités intéreſſantes et neuves n'eſt-elle pas une belle choſe ? n'aimez-vous pas le conte arabe du ſultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, et qui diſputait ſur la nature du temps avec ſon derviche ? Celui-ci le prie, pour s'en éclaircir, de plonger ſeulement la tête un moment dans le baſſin où il ſe lavait. Auſſitôt le ſultan ſe trouve tranſporté dans un déſert affreux ; il eſt obligé de travailler pour gagner ſa vie. Il ſe marie ; il a des enfans qui deviennent grands et qui le battent. Enfin, il revient dans ſon pays et dans ſon palais ; il y retrouve ſon derviche qui lui a fait ſouffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'apaiſe que quand il ſait que tout cela s'eſt paſſé dans l'inſtant qu'il s'eſt lavé le viſage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* et d'*Enée*, qui rendent raiſon de la haine immortelle de Carthage contre Rome, et celle qui développe dans l'Elyſée les grandes deſtinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas auſſi dans l'*Arioſte* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* et la beauté de *Vénus*, qui eſt ſi charmante aux yeux

de ſes amans, qui les enivre de voluptés ſi raviſſantes, qui réunit tous les charmes et toutes les grâces? Quand elle eſt enfin réduite à elle-même, et que l'enchantement eſt paſſé, ce n'eſt plus qu'une petite vieille ratatinée et dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enſeignent rien, dont il ne réſulte rien, ſont-elles autre choſe que des menſonges? et ſi elles ſont incohérentes, entaſſées ſans choix, comme il y en a tant, ſont-elles autre choſe que des rêves?

Vous m'aſſurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuſes, et aſſez abſurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde ſi ce ne ſont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas diſputer; mais voulez-vous être ſifflé de toute l'Europe, et enſuite oublié pour jamais, donnez-nous des fictions ſemblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

FIERTÉ eſt une des expreſſions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la

vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe : c'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV*; ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La fierté de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la fierté dans l'air et dans les manières qui choque ; elle déplaît dans les rois même.

La fierté dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil : la fierté dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit fier eſt un blâme, ame fière une louange ; c'eſt que par eſprit fier on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même, et par ame fière on entend des ſentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté.* Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes ; elle n'eſt pas la préſomption, qui ſe croit capable des grandes ; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encore le

mépris

mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les romans et dans les vers, ſurtout dans les opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur ; on y rencontre par-tout vaine fierté, rigoureuſe fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La fierté d'une femme n'eſt pas ſimplement la pudeur ſévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que ſon amour propre met à ſa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour ſignifier des touches libres et hardies.

FIEVRE.

Ce n'eſt pas en qualité de médecin, mais de malade, que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ſes ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham*, qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout ſon pouvoir à chaſſer la matière peccante.* On pourrait définir ainſi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomiſſemens, les éruptions de la peau et vingt autres maladies. Mais ſi ce



médecin définiſſait mal, il agiſſait bien. Il guériſſait, parce qu'il avait de l'expérience, et qu'il ſavait attendre.

Boërhaave, dans ſes Aphoriſmes, dit : *La contraction plus fréquente, et la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires, donnent une idée abſolue de toute fievre aiguë.*

C'eſt un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre eſt très-cachée.

Il ne nous dit point quel eſt ce principe ſecret qui ſe développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes ; quel eſt ce poiſon interne qui ſe renouvelle après un jour de relâche ; où eſt ce foyer qui s'éteint et ſe rallume à des momens marqués. Il ſemble que toutes les cauſes ſoient faites pour être ignorées.

On ſait à peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des ſaiſons. On ſait que le quinquina pris à propos la guérira ; c'eſt bien aſſez ; on ignore le comment. J'ai lû quelque part ces petits vers, qui me paraiſſent d'une plaiſanterie aſſez philoſophique :

Dieu mûrit à Moka, dans le golfe arabique,
Ce café néceſſaire aux pays des frimats ;
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort ſubite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui compoſent le ſang, ou ce qui tient lieu de ſang. C'eſt pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent ſi long-temps, et les hommes ſi peu. La ſtructure de tout animal prouve aux phyſiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres ſentimens. Ce n'eſt pas à nous d'examiner cette queſtion. Les phyſiciens, les médecins ont raiſon *in ſenſu humano*; et les théologiens ont raiſon *in ſenſu divino*. Il eſt dit au Deutéronome (ch. XXVIII, v. 22), que ſi les *Juifs n'obſervent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils ſouffriront le froid et le chaud, et ils auront la fièvre*. Il n'y a jamais eu que le Deutéronome et le Médecin malgré lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impoſſible que la fièvre ne ſoit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il eſt impoſſible que ce corps animé ne ſoit point écraſé par la chute d'un rocher.

Le ſang fait la vie. C'eſt lui qui fournit à chaque viſcère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils et des ongles, les liqueurs, les humeurs qui leur ſont propres.

Ce ſang, par lequel l'animal eſt en vie, eſt

formé par le chyle. Ce chyle eſt envoyé de la mère à l'enfant dans la groſſeſſe. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant eſt né. Plus il ſe nourrit enſuite de différens alimens, plus ce chyle eſt ſujet à s'aigrir. Lui ſeul formant le ſang, et ce ſang étant compoſé de tant d'humeurs différentes ſi ſujettes à ſe corrompre, ce ſang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il eſt étonnant qu'un homme n'ait pas plus ſouvent la fièvre; il eſt étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque paſſage, il y a un danger de mort; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit et ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent et qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, et qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même: c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers et ſurtout du régime. Il prévient

le retour des accès. Cette raifon eft un aviron avec lequel il peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, fon ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre eft prefque toujours la compagne ? Comment et pourquoi tant de défordre avec tant d'ordre ; la deftruction par-tout à côté de la formation ? Cette difficulté me donne fouvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les Lettres de *Memmius* (*). Peut-être vous foupçonnerez alors que l'incompréhenfible artifan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

Si on veut s'inftruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'*Alembert* ; ouvrage auffi clair que profond, et dans lequel on trouve tout ce qu'on peut favoir fur cette matière.

Figure de rhétorique par *Céfar du Marfais* ; inftruction qui apprend à penfer et à écrire,

(*) *Philofophie*, tome I.

et qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne ſoient pas à portée de lire commodément des choſes ſi utiles. Ces tréſors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio, d'un prix exceſſif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente ſous.

Figure humaine, par rapport à la peinture et à la ſculpture ; excellente leçon donnée par M. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure, en phyſiologie ; article très-ingénieux, par M. d'*Abbés de Caberoles*.

Figure, en arithmétique et en algèbre, par M. *Mallet*.

Figure, en logique, en métaphyſique et belles-lettres, par M. le chevalier de *Jaucour*, homme au-deſſus des philoſophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philoſophie, le travail infatigable, à tous les avantages que pouvait lui procurer ſa naiſſance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reſte, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre. (1)

COMMENT *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius*, et tous les géomètres de l'Aſie, de

(1) Ce paragraphe ſe trouve en grande partie dans les Elémens de la philoſophie de *Newton*; mais l'auteur l'ayant inſéré dans ce Dictionnaire avec quelques changemens, on n'a pas cru devoir l'ôter.

l'Egypte et de la Gréce, ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi long-temps la terre plus longue que large d'un tiers ; et que de là nous vinrent les degrés de longitude et de latitude ; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juſte reſpect pour la Bible, qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires et plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau ; et de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

S[t] *Athanaſe* s'exprime avec autant de chaleur contre les bons aſtronomes que contre les partiſans d'*Arius* et d'*Euſèbe*. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares qui, parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau; la proue était à l'Orient, et la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Coſmas*, moine du quatrième ſiècle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, ſur la fin du quinzième ſiècle, déclare, dans ſon commentaire

ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt ébranlée, pour peu qu'on croye la terre ronde.

Colombo, *Veſpuce* et *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évêque; et la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe de philoſophes, et l'erreur d'une terre plate et longue était une ſottiſe d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y ſont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour, par les marées; il ſerait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées; or elles ne le ſont pas; donc la région de l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, et ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On

On ſait qu'en 1672 *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert*, le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations, trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, et qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne et de plus d'un quart. La phyſique et la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, et que d'une ligne de plus ou de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur que dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion; on diſputa

ſur l'expérience de *Richer ;* on prétendit que nos pendules ne feſaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur ; et il s'agiſſait ici d'une ligne et un quart, d'une ligne et demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-ſouvent moins grande ſous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quitto, ſur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à ſecondes d'environ deux lignes. (*a*)

A peu-près au même temps, les académiciens qui ont été meſurer un arc du méridien au Nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oſcillations qu'à Paris ; par conſéquent la peſanteur eſt plus grande au cercle polaire que dans les climats de la

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

France, comme elle eſt plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la peſanteur eſt plus grande au Nord, le Nord eſt donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre eſt donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience et le raiſonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la peſanteur qui en réſulte pour une ſphère, n'était pas aſſez grande pour expliquer les phénomènes ; et que par conſéquent la terre devait être un ſphéroïde aplati aux pôles. *Newton*, par les principes de l'attraction, avait trouvé les mêmes rapports à peu de choſe près : il faut ſeulement obſerver qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps, qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive eſt par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton*; il ne conſidérait donc la diminution de la peſanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive ſous l'équateur. Plus les cercles dans leſquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainſi ſous le pôle même, la force centrifuge, qui eſt nulle, doit laiſſer à la gravité primitive toute ſon action. Mais

ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, et dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* et *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec son fils; il avait, en 1701, tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire, une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, et les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste et délicate entreprise; il avait donc, en 1701, mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais, de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le Midi;

cette mesure démentait, et celle de *Norvood*, et la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France, prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais, comme la figure de la terre ne fesait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés, et le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé M. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien, qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, et dont les pôles sont alongés (*b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, et qu'il paraissait trop hardi à un particulier de

(*b*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, et la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui fesaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés qu'ils pensaient devoir être égaux, et de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France et de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles aplatis.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on

avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un temps en France la démonſtration de *Newton* et d'*Huyghens* ; et on ne douta pas que les pôles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord : on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entre eux et meſſieurs *Caſſini.* Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes aſtronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraiſemblable qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la première erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excuſe aux erreurs preſque inévitables que de très-bons aſtronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureuſement d'autres meſureurs trouvèrent, au cap de Bonne-Eſpérance, que les

degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, et on soupçonna très-raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, et s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'est guère que de cinq de nos lieues; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme! entrerez-vous jusque dans les degrés du méridien?

Figuré, exprimé en figure.

On dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures

par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre et la diſpoſition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*Egliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, et qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes. *

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir ſouvent trompé produiſent le ſtyle figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire, car trop de métaphores nuiſent à la clarté ; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre, parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'enthouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit

donner au ſtyle figuré dans chaque genre. *Balthazar Gracian* dit que *les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtyle d'*Arlequin*. Il dit à ſon maître : *La balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtyle oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtyle figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte, en parlant de quelques philoſophes, les a appelés :

(*c*) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe et ridicule ! quelle platitude recherchée !

(*c*) Vers d'une épître de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci :

> De toutes parts, autour de l'inconnue,
> Ils vont tomber comme grêle menue,
> Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
> Et des dieux même à ſon char attachés.
> De par Vénus nous verrons cette affaire.
> Si s'en retourne aux cieux dans ſon férail,
> En ruminant comment il pourra faire
> Pour ramener la brebis au bercail.

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue; et parmi ces cœurs palpitans à terre, des dieux attachés au char de l'inconnue; l'Amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon férail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés! Tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois et ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui fesait bien des vers dans un autre genre, et qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encore plus ſurpris que ce ſtyle appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand

on lit les épîtres en vers de cet auteur ; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles, et contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière* :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci :

Au demeurant assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature et l'art,
En maçonnant les remparts de son ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature et l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair et un gabion de lard, sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire Saint-Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places et par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit et de son argent, et qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence et de science que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; et en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fausse et non moins composée d'images qui se détruisent l'une l'autre :

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité, devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne

peut être un soufflet, et que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée et mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte :

> Oui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
> Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
> Doit s'imposer l'indispensable loi
> De s'éprouver, de descendre chez soi,
> Et d'y chercher ces semences de flamme
> Dont le vrai seul doit embraser notre ame,
> Sans quoi jamais le plus fier écrivain
> Ne pût prétendre à cet essor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, et y chercher des semences de feu dont le vrai embrase, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor ? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a

plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime souvent avec élégance et sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux et des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories, et c'est là que le style figuré fait un très-grand effet, en ébranlant l'imagination et en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour signifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attisez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les esprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style figuré.

Figure, en théologie.

Il est très-certain, et les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures et les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane *Rahab* à sa fenêtre pour avertir les espions de *Josué*, regardé par quelques pères de l'Eglise comme une figure du sang de JESUS-CHRIST, ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que S[t] *Ambroise*, dans son livre de *Noé* et de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais usage de son goût pour l'allégorie, en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel sortent les excrémens.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-salal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*, sont une figure de JESUS-CHRIST. Comment *Moïse*, étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JÉSUS-CHRIST? Comment *Juda*, qui lie son ânon à la vigne, et qui lave son manteau dans le vin, est-il aussi une figure? Comment *Ruth*, se glissant dans le lit de *Booz*, peut-elle figurer l'Eglise? Comment *Sara* et *Rachel* sont-elles l'Eglise, et *Agar* et *Lia*, la synagogue? Comment les baisers de la sunamite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'Eglise?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleury*, auteur de l'Histoire ecclésiastique. C'est un reste de rabbinisme, un défaut dans lequel le savant S[t] *Jérôme* n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voye

de

de l'eau bourbeuſe en rêvant, elle ſera mal mariée; qu'elle voye de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée ſignifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la poſtérité éclairée pourra-t-elle le croire ? on a fait pendant plus de quatre mille ans une étude ſérieuſe de l'intelligence des ſonges.

Figures ſymboliques.

TOUTES les nations s'en ſont ſervies, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème ;* mais qui a commencé ? ſont-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte eſt un pays tout nouveau, et qu'il a fallu pluſieurs ſiècles pour préſerver la contrée des inondations et pour la rendre habitable. Il eſt impoſſible que les Egyptiens aient inventé les ſignes du zodiaque, puiſque les figures qui déſignent les temps de nos ſemailles et de nos moiſſons ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre eſt couverte d'eau ; quand nous ſemons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainſi le bœuf de notre zodiaque, et la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'eſt une preuve évidente de la fauſſeté de

(*) Voyez la *Philoſophie de l'hiſtoire*, *Eſſai ſur les mœurs*, &c. tome I.

ce paradoxe nouveau que les Chinois ſont une colonie égyptienne. Les caractères ne ſont point les mêmes, les Chinois marquent la route du ſoleil par vingt-huit conſtellations; et les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainſi que nous.

Les figures qui déſignent les planètes, ſont à la Chine et aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte et de l'Europe; les ſignes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuſes, faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuſe de ſavans, qui ſe ſont tous égarés dans leurs laborieuſes recherches, et qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans ſon Hiſtoire, ou plutôt dans ſa Fable du ciel, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte, où il n'y avait perſonne; que ſon fils *Menès* fut le plus grand des légiſlateurs, que *Thot* était ſon premier miniſtre.

Selon lui et ſelon ſes garans, ce *Thot* ou un autre inſtitua des fêtes en l'honneur du déluge, et les cris de joie *Io bacché*, ſi fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui ſignifie

fanglots, et cela dans un temps où le peuple hébreu n'exiftait pas. Par cette explication, joie veut dire *trifteffe*, et chanter fignifie *pleurer*.

Les Iroquois font plus fenfés, ils ne s'informent point de ce qui fe paffa fur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chaffe au lieu de faire des fyftêmes.

Les mêmes auteurs affurent que les fphynx dont l'Egypte était ornée, fignifiaient la *furabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *fpang* voulait dire *un excès*; comme fi la langue hébraïque, qui eft en grande partie dérivée de la phénicienne, avait fervi de leçon à l'Egypte; et quel rapport d'un fphynx à une abondance d'eau? Les fcoliaftes futurs foutiendront un jour, avec plus de vraifemblance, que nos mafcarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, font des emblèmes de nos mafcarades; et que ces fantaifies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maifons décorées de mafcarons.

Figure, fens figuré, allégorique, myftique, tropologique, typique, &c.

C'EST fouvent l'art de voir dans les livres tout autre chofe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faffe périr fon frère *Rémus*, cela fignifiera la mort du duc de *Berri*

frère de *Louis XI. Régulus* prifonnier à Carthage, ce fera S[t] *Louis* captif à la Maffoure.

On remarque très-juftement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plufieurs pères de l'Eglife ont pouffé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils font refpectables jufque dans leurs écarts.

Si les faints pères ont quelquefois abufé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur faint zèle.

Ce qui peut les juftifier encore, c'eft l'antiquité de cet ufage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philofophes. Il eft vrai que les figures fymboliques employées par les pères font dans un goût différent.

Par exemple, lorfque S[t] *Auguftin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par S[t] *Matthieu* qui n'en rapporte que quarante et une, *Auguftin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéchonias*, parce que *Jéchonias* eft la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi et la nouvelle, et que *Jéchonias*, étant ainfi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST, qui eft la *vraie pierre angulaire*.

Le même faint, dans le même fermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, et il abandonne *Jéchonias* et fa pierre

(*d*) Sermon XLI, article IX. (*e*) Article XXII.

angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encore, il explique pourquoi S[t] *Luc* donne ſoixante et dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, et vingt et un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante et ſeize, car la Bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit S[t] *Auguſtin* :

„ Le nombre de ſoixante et dix-ſept figure „ l'abolition de tous les péchés par le bap- „ tême,...... le nombre dix ſignifie juſtice „ et béatitude réſultante de la créature, qui „ eſt ſept avec la Trinité qui fait trois. C'eſt „ par cette raiſon que les commandemens de „ DIEU ſont au nombre de dix. Le nombre „ onze ſignifie le péché, parce qu'il tranſgreſſe „ dix..... Ce nombre de ſoixante et dix-ſept „ eſt le produit de onze figures du péché „ multiplié par ſept et non par dix ; car le „ nombre ſept eſt le ſymbole de la créature. „ Trois repréſentent l'ame qui eſt quelque image

„ de la Divinité, et quatre repréfentent le
„ corps à caufe de fes quatre qualités, &c. „ (*f*)

On voit dans ces explications un refte des myftères de la cabale et du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

St *Auguftin* va plus loin fur les dimenfions de la matière (*g*). La largeur, c'eft la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'eft la perfévérance; la hauteur, c'eft l'efpoir des récompenfes. Il pouffe très-loin cette allégorie; il l'applique à la croix, et en tire de grandes conféquences.

L'ufage de ces figures avait paffé des Juifs aux chrétiens long-temps avant St *Auguftin*. Ce n'eft pas à nous de favoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut font innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hafardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains et chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve feulement dans les Métamorphofes d'*Ovide* des inductions ingénieufes tirées des fables qu'on donne pour fables.

(*f*) Sermon XLI, article XXIII.
(*g*) Sermon LIII, article XIV.

Pyrrha et *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière; des hommes en ſont nés. *Ovide* dit :

Indè genus durum ſumus experienſque laborum,
Et documenta damus quâ ſimus origine nati.

Formé par des cailloux, ſoit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, et *Daphné* n'aime point *Apollon;* c'eſt que l'*Amour* a deux eſpèces de flèches, les unes d'or et perçantes, les autres de plomb et écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce ſagittiferâ promſit duo tela pharetrâ
Diverſorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum eſt, et cuſpide fulget acutâ;
Quod fugat obtuſum eſt, et habet ſub arundine plumbum, &c.

Fatal Amour, tes traits ſont différens;
Les uns ſont d'or, ils ſont doux et perçans;
Ils font qu'on aime; et d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid et ſévère.
O Dieu d'amour, en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte et pour moi.

Toutes ces figures ſont ingénieuſes et ne trompent perſonne. Quand on dit que *Vénus*,

la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables, qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire ; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse ; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, et qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon.*

Cependant, le goût de ces figures typiques et prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'Ecriture sainte. La flatterie et la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III*, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo de Paule* fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro.*

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte : *Fuit homo missus à Deo cui*

nomen

nomen erat Joannes; et cette allufion était fort belle fi les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un ufage fi conftant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour fon texte. Une des plus heureufes eft le texte de l'oraifon funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant fa fœur qui paffait pour un modèle de vertu: *Dic quia foror mea es, ut mihi benè eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma fœur, afin que je fois bien traité à caufe de vous.

Il ne faut pas être furpris fi les cordeliers poufsèrent trop loin ces figures en faveur de St *François* d'Affife, dans le fameux et très-peu connu livre des *Conformités de faint François d'Affife avec* JESUS-CHRIST. On y voit foixante et quatre prédictions de l'avénement de faint *François*, tant dans l'ancien Teftament que dans le nouveau; et chaque prédiction contient trois figures qui fignifient la fondation des cordeliers. Ainfi ces pères fe trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jufqu'à St *Paul*, tout a figuré le bienheureux *François* d'Affife. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les

fermons de *François* aux quadrupèdes, aux poiſſons et aux oiſeaux, ſes ébats avec ſa femme de neige, ſes paſſe-temps avec le diable, ſes aventures avec frère *Elie* et frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuſes rêveries, qui allaient juſqu'au blaſphème. Mais l'ordre de St *François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances, trop communes dans les ſiècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

LA plupart des philoſophes grecs crurent le monde éternel dans ſon principe, éternel dans ſa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux et de vapeurs, que nous habitons, on ne ſavait qu'en penſer; on le trouvait très-deſtructible. On diſait même qu'il avait été bouleverſé plus d'une fois, et qu'il le ſerait encore. Chacun jugeait du monde entier par ſon pays, comme une commère juge de tous les hommes par ſon quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde et de ſon renouvellement frappa ſurtout les peuples ſoumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *Céſar* et de *Pompée*.

(*) Voyez EMBLEME.

Virgile, dans ses Géorgiques, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple :

Impiaque æternam timuerunt secula noctem.

L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus.

Qu'importe du bûcher le triste et faux honneur?
Le feu consumera le ciel, la terre et l'onde ;
Tout deviendra bûcher, la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce* ?

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables ;
L'air, la terre et les mers, et les palais des dieux.
Tout sera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicéron*. Il vous dit dans son livre de la Nature des

Dieux (*a*), le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices;* il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo Panætium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignesceret, quùm, humore consumpto, neque terra ali posset, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non posset; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursùm animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.*
›› Suivant les stoïciens, le monde entier ne
›› sera que du feu ; l'eau étant consumée, plus
›› d'aliment pour la terre ; l'air ne pourra plus
›› se former, puisque c'est de l'eau qu'il reçoit
›› son être : ainsi le feu restera seul. Ce feu
›› étant DIEU, et ranimant tout, renouvellera
›› le monde, et lui rendra sa première beauté. ››

Cette physique des stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Boyle* (*b*), il croit que l'humidité du globe se dessèche à la longue, et qu'il faudra que DIEU lui prête une main

(*a*) *De Naturâ Deorum*, lib. II.

(*b*) Question à la fin de son Optique.

réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome et de l'Angleterre moderne qui penſent qu'un jour le feu l'emportera ſur l'eau.

Cette idée d'un monde qui devait périr et ſe renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des ſucceſſeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations qui en étaient les victimes. Elles attendaient la deſtruction de la terre; et on eſpérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, et d'ailleurs répandus par-tout, furent ſaiſis de la crainte commune.

Auſſi il ne paraît pas que les Juifs fuſſent étonnés, quand JESUS leur diſait, ſelon ſaint *Matthieu* et S[t] *Luc* (*c*) : *Le ciel et la terre paſſeront.* Il leur diſait ſouvent : *Le règne de* DIEU *approche.* Il prêchait l'évangile du règne.

S[t] *Pierre* annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

S[t] *Jean*, dans ſa première épître, dit (*e*) : *Il*

(*c*) *Matthieu*, chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.

(*d*) I Epître de ſaint *Pierre*, chap. IV.

(*e*) *Jean*, chap. II. v. 18.

y a dès à présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.

S[t] *Luc* prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde et le jugement dernier. Voici ses paroles : (*f*)

„ Il y aura des signes dans la lune et dans „ les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; „ les hommes, séchant de crainte, attendront „ ce qui doit arriver à l'univers entier. Les „ vertus des cieux seront ébranlées. Et alors „ ils verront le fils de l'homme venant dans „ une nuée, avec grande puissance et grande „ majesté. En vérité, je vous dis que la géné- „ ration présente ne passera point que tout „ cela ne s'accomplisse. „

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa; disent-ils, et rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction qui paraît si fausse selon la lettre, est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée,

(*f*) *Luc*, chap. XXI.

et que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* et de ses successeurs.

S[t] *Paul* s'explique aussi fortement sur la fin du monde, dans son épître à ceux de Thessalonique : » Nous qui vivons, et qui vous » parlons, nous serons emportés dans les » nuées, pour aller au-devant du Seigneur » au milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de JESUS et de S[t] *Paul*, le monde entier devait finir sous *Tibère*, ou au plus tard sous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le temps où vivaient les évangélistes et les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoë; nec babylonios
Tentâris numeros. Ut meliùs quidquid erit pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi vespero*, &c.

La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, et pour n'être point rangé parmi les boucs, &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les fots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-fix mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille et vingt ans.

L'hiftorien *Flavien Jofephe* affure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, et l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce défaftre. Ils firent graver des obfervations aftronomiques fur deux colonnes, l'une de briques pour réfifter au feu qui devait confumer le monde, et l'autre de pierres pour réfifter à l'eau qui devait le noyer. Mais que pouvaient penfer les Romains, quand un efclave juif leur parlait d'un *Adam* et d'un *Seth* inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Jofephe ajoute que la colonne de pierre fe voyait encore, de fon temps, dans la Syrie.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que nous favons fort peu de chofes du paffé, que nous favons affez mal le préfent, rien du tout de l'avenir; et que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois temps et de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque chose de délicat et de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir :* de là viennent les finesses de l'art; ainsi on dit la finesse du pinceau de *Vanderwerf*, de *Mieris :* on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin est opposé au cheval grossier; le diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées et de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin, on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était trop fin; cette étoffe est trop fine pour la saison.

La fineſſe, dans le ſens figuré, s'applique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, fineſſe exprime toujours, comme dans les arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans habileté : il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, et la ſociété la réprouve.

Le proverbe des *fineſſes couſues de fil blanc* prouve que ce mot, au ſens figuré, vient du ſens propre de *couture fine*, *d'étoffe fine*.

La fineſſe n'eſt pas tout-à-fait la ſubtilité. On tend un piége avec fineſſe, on en échappe avec ſubtilité ; on a une conduite fine, on joue un tour ſubtil. On inſpire la défiance en employant toujours la fineſſe; on ſe trompe preſque toujours en entendant fineſſe à tout.

La fineſſe dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément apercevoir; c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour ſa protection au parlement, le premier préſident ſe tournant vers ſa compagnie : *Meſſieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui demandons ;* c'eſt-là une réponſe très-fine.

La fineſſe dans la converſation, dans les

écrits, diffère de la délicateſſe ; la première s'étend également aux choſes piquantes et agréables, au blâme et à la louange même, aux choſes même indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit ſans rougir.

On dit des choſes hardies avec fineſſe.

La délicateſſe exprime des ſentimens doux et agréables, des louanges fines ; ainſi la fineſſe convient plus à l'épigramme, la délicateſſe au madrigal. Il entre de la délicateſſe dans les jalouſies des amans ; il n'y entre point de fineſſe.

Les louanges que donnait *Deſpréaux* à *Louis XIV* ne ſont pas toujours également délicates ; ſes ſatires ne ſont pas toujours aſſez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de ſon père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers eſt plutôt la délicateſſe que la fineſſe.

FLATTERIE.

Je ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Héſiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne ſont point adreſſés à un grec élevé en quelque dignité,

ou à madame ſa femme, comme chaque chant des Saiſons de *Thomſon* eſt dédié à quelque riche, et comme tant d'épîtres en vers oubliées ſont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de conſidération, avec un petit éloge et les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthènes.* Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare.* On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte. Jules-Céſar* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* et à *Pompée ;* mais Dieu merci, nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithynie et de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embûches, et même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum.* Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas

encore jufqu'à la baffeffe ; il lui refte quelque pudeur.

C'eft avec *Augufte* qu'il n'y a plus de mefure. Le fénat lui décerne l'apothéofe de fon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs fuivans ; ce n'eft plus qu'un ftyle. Perfonne ne peut plus être flatté, quand ce que l'adulation a de plus outré eft devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jufqu'à *Louis XIV*; fon père *Louis XIII* fut très-peu fêté ; il n'eft queftion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle, à la vérité, felon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes efpagnols le difent au roi d'Efpagne, et les poëtes anglais *lauréats* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges eft toujours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande eft une ame hardie,
Qui pratique fi bien l'art de nous fecourir
Que, pourvu qu'il foit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne fache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reffemblait pas à celui qu'on prétend

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériffait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers fi plats ?

avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie, quand elle a quelques prétextes plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes ; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatire.

La Fontaine a dit, et prétend avoir dit après *Eſope :*

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les dieux, ſa maîtreſſe et ſon roi.
Eſope le diſait ; j'y ſouſcris, quant à moi :
Ce ſont maximes toujours bonnes.

Eſope n'a rien dit de cela, et on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois ſoient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas juſqu'à eux.

Une ſottiſe fort ordinaire eſt celle des orateurs qui ſe fatiguent à louer un prince qui n'en ſaura jamais rien. Le comble de l'opprobre eſt qu'*Ovide* ait loué *Auguſte* en datant *de Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien ſe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreſſent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeſtés. *Au révérend*,

révérend père Gaillard, prédicateur du roi : Ah ! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi ? es-tu comme le ſinge de la foire qui ne ſautait que pour lui ?

FLEURI.

FLEURI, qui eſt en fleur, arbre fleuri, roſier fleuri ; on ne dit point des fleurs qu'elles fleuriſſent, on le dit des plantes et des arbres. Teint fleuri, dont la carnation ſemble un mélange de blanc et de couleur de roſe. On a dit quelquefois, c'eſt un eſprit fleuri, pour ſignifier un homme qui poſsède une littérature légère, et dont l'imagination eſt riante.

Un diſcours fleuri eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le ſtyle fleuri ne meſſied pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens ; les beautés légères ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire ; mais le ſtyle fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un ſermon, de tout livre inſtructif.

En banniſſant le ſtyle fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces et riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet : quelques fleurs ne ſont pas condamnables ; mais

le ſtyle fleuri doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux deſcriptions des ſaiſons, des jardins ; il remplit avec grâce une ſtance de l'ode la plus ſublime, pourvu qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire. Il eſt encore moins admis dans la tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions et des grands intérêts ; et ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique et dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point de part, et qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le ſtyle fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, et affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il eſt très à ſa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les paſſions qu'on ne les traite.

Le ſtyle fleuri ne doit pas être confondu avec le ſtyle doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaiſir à prolonger ſon cours ;
Ce fut ſur ce charmant rivage,
Que ſa fille volage

Me

Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les fermens qu'elle a faits.

C'eſt-là le modèle du ſtyle fleuri. On pourrait donner pour exemple du ſtyle doux, qui n'eſt pas le doucereux, et qui eſt moins agréable que le ſtyle fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'obſerve ces lieux, et plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.

Le premier morceau eſt fleuri, preſque toutes les paroles ſont des images riantes; le ſecond eſt plus dénué de ces fleurs, il n'eſt que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'on a reconnu que tous les fleuves ſont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre et des mers, et qu'ainſi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves et toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, et de là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsque *Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cyrène* sa mère, déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord, et forme deux montagnes d'eau à droite et à gauche pour le recevoir, selon l'ancien usage; après quoi il voit ces belles et longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont et qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phase qui tombe du Caucase dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange physique: elle ne devait au moins être permise qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le *Tasse*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile* dans son quatorzième chant, en imitant bien plus heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Mélisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait descendre *Renaud* dans sa grotte,

d'où partent tous les fleuves qui arrofent notre terre. C'eft dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puifque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga, ont leur fource dans cette caverne, cela fuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la phyfique des anciens, c'eft que cette caverne eft au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, et que les unes et les autres font des pieces effentielles à la grande machine, gardons-nous des fyftêmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier fon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, et que la plus grande partie des fleuves court toujours auffi à l'Occident, on a plus confulté l'efprit fyftématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Efpérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord jufqu'au Monomotapa. Peu de gens fe font donné le plaifir de voir ce pays, et de voyager fous la ligne en Afrique. Mais Calpé et Abila regardent directement le Nord et le Midi. De

Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce font des montagnes contiguës. La nouvelle Caftille et la vieille en font couvertes, toutes les directions font du Sud au Nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout fens, felon la difpofition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villanueva jufqu'à San-Lucar; la Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Venife, excepté le Pô, fe jettent dans la mer vers le Midi. C'eft la direction du Rhône, de Lyon à fon embouchure. Celle de la Seine eft au Nord-nord-oueft. Le Rhin depuis Bafle court droit au Septentrion; la Meufe de même depuis fa fource jufqu'aux terres inondées; l'Efcaut de même.

Pourquoi donc chercher à fe tromper, pour avoir le plaifir de faire des fyftêmes, et de tromper quelques ignorans? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves et toutes les montagnes font dirigés de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts font couverts d'huîtres (ce qui n'eft affurément pas vrai); qu'on a trouvé des ancres de vaiffeaux fur la cime des montagnes de la Suiffe; que ces montagnes

ont été formées par les courans de l'Océan ; que les pierres à chaux ne font autre chofe que des coquilles (*) ? Quoi ! faut-il traiter aujourd'hui la phyfique comme les anciens traitaient l'hiftoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eft de prévenir les inondations ; c'eft de faire des rivières nouvelles, c'eft-à-dire, des canaux, autant que l'entreprife eft praticable. C'eft un des plus grands fervices qu'on puiffe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auffi néceffaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, et à tout ce qui regarde le calcul, lifez l'article *Fleuve* de M. d'*Alembert*. Il eft, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ftyle propre au fujet ; il n'emprunte point le ftyle du Télémaque pour parler de phyfique.

FLIBUSTIERS.

On ne fait pas d'où vient le nom de *flibuftiers*, et cependant la génération paffée vient de nous raconter les prodiges que ces flibuftiers ont faits ; nous en parlons tous les jours ; nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines

(*) Voyez le fecond volume de *Phyfique*.

et des étymologies ; et si l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorsque les Espagnols et les Français se détestaient encore, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, et que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint ;* lorsque cette haine était si forte, que le faussaire auteur du roman politique et de l'ennui politique, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Espagnols *nation insatiable et perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer ;* lorsqu'enfin on se fut ligué, en 1635, avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, et que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, et alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut, vers l'île Hispaniola (Saint-Domingue), un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine

qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait ſon priſonnier avec ſon équipage, et revient à Dieppe avec ſon galion chargé de richeſſes immenſes. Cette aventure fut le ſignal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibuſtiers français, anglais, hollandais, allaient s'aſſocier enſemble dans les cavernes de Saint-Domingue, des petites iles de Saint-Chriſtophe et de la Tortue. Ils ſe choiſiſſaient un chef pour chaque expédition : c'eſt la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas beſoin pour ſemer du blé, le battre et le vendre.

Quand les flibuſtiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaiſſeau et du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les ſuivre. C'étaient des oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, et qui ſe retiraient dans des lieux inacceſſibles ; tantôt ils raſaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-Rico, de Campêche, de l'île Sainte-Catherine, et les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats et un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, et renvoie le bourreau au gouverneur (*a*). Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, et de ce qu'ils essuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir et d'épouser des sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un hollandais, nommé *Roc*, qui mit plusieurs espagnols à la broche, et qui en fit manger à ses camarades.

(*a*) Cet *Olonois* fut pris et mangé depuis par les sauvages.

Leurs

Leurs expéditions furent des tours de voleurs, et jamais des campagnes de conquérans ; auſſi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones.* Quand ils ſurprenaient une ville, et qu'ils entraient dans la maiſon d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ſes tréſors. Cela prouve aſſez ce que nous dirons à l'article *Queſtion*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'eſt qu'ils prodiguèrent en débauches auſſi folles que monſtrueuſes tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine et par le meurtre. Enfin, il ne reſte plus d'eux que leur nom, et encore à peine. Tels furent les flibuſtiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibuſtier ? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre choſe ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, et *Guillaume Fier-à-bras*, ſinon des flibuſtiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibuſtier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules ?

FOI OU FOY.

SECTION PREMIERE.

QU'EST-CE que la foi? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent; ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon et vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les ſept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sommonacodom*, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brûlés; ils diſent: Je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons: nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, et qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, et foi pour les choſes contradictoires et impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cents fois, cela eſt fort étonnant; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible; car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cents corps pour ſe réjouir. L'indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes; mais enfin, il dira à ſon bonze: J'ai la foi; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente; à la bonne heure; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, et voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux et deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être et n'être pas c'eſt préciſément la même choſe; alors ſi l'indien dit qu'il a la foi, il a menti; et s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze: Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités-là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, et DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croye les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur; mais je ne puis vous dire que je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous ſoyons vertueux, et non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies; ſoyez homme de bien ſi vous pouvez, et ne me rompez plus la tête.

Il n'en eſt pas ainſi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choſes qu'ils n'entendent pas, eſt fondée ſur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour ſavoir ce qu'il a dit, il faut conſulter l'Egliſe. L'Egliſe a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST ſont authentiques; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous diſent que qui n'écoute pas l'Egliſe, doit être regardé comme un publicain ou comme un païen; donc nous devons écouter l'Egliſe pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous

devons lui ſoumettre notre raiſon, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile, que la raiſon même autoriſe. Telle eſt la foi chrétienne, et ſurtout la foi romaine, qui eſt la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniſte, anglicane, eſt une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine, ſur laquelle on a tant écrit, n'eſt évidemment qu'une incrédulité ſoumiſe; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puiſſe croire; et les objets de la foi ne ſont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le ſentiment, *j'exiſte*, *je vois le ſoleil*; ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, *il y a une ville nommée Conſtantinople;* ou par voie de démonſtration, *les triangles ayant même baſe et même hauteur ſont égaux*.

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une perſuaſion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantiſſement de la raiſon, un ſilence d'adoration devant des choſes

incompréhenfibles. Ainfi, en parlant philofophiquement, perfonne ne croit la Trinité, perfonne ne croit que le même corps puiffe être en mille endroits à la fois ; et celui qui dit : Je crois ces myftères, s'il réfléchit fur fa penfée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire : Je refpecte ces myftères ; je me foumets à ceux qui me les annoncent ; car ils conviennent avec moi que ma raifon ni la leur ne les croit pas ; or il eft clair que quand ma raifon n'eft pas perfuadée, je ne le fuis pas. Ma raifon et moi ne peuvent être deux êtres différens. Il eft abfolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de *moi* trouve faux. La foi n'eft donc qu'une incrédulité foumife.

Mais pourquoi cette foumiffion dans la révolte invincible de mon entendement ? on le fait affez, c'eft parce qu'on a perfuadé à mon entendement que les myftères de ma foi font propofés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'être raifonnable, c'eft de me taire et d'adorer. C'eft ce que les théologiens appellent foi externe, et cette foi externe n'eft et ne peut être que le refpect pour des chofes incompréhenfibles en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enfeignent.

Si DIEU lui-même me difait : La penfée

eſt couleur d'olive, un nombre carré eſt amer; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles; je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fauſſes. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi; ce n'eſt que l'obéiſſance.

Pour fonder cette obéiſſance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent; notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien et du nouveau Teſtament comme il diſcute *Plutarque* et *Tite-Live;* et s'il voit dans ces livres des preuves inconteſtables, des preuves au-deſſus de toute exception, ſenſibles à toutes ſortes d'eſprits, et reçues de toute la terre, que DIEU lui-même eſt l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver ſon entendement ſous le joug de la foi.

SECTION III.

Nous avons long-temps balancé ſi nous imprimerions cet article Foi, *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre reſpect pour la chaire de S[t] Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec S[t] Pierre, nous nous ſommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau, ſans ſcrupule.*

UN jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtiſane *Emilia*, pendant que *Lucrèce*, fille du ſaint père, était en couche, et qu'on ne ſavait dans Rome ſi l'enfant était du pape ou de ſon fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce*, *Alfonſe* d'Arragon, qui paſſait pour impuiſſant. La converſation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'eſt votre gendre, répondit *Pic*. Eh ! comment peux-tu croire cette ſottiſe ? Je la crois par la foi. Mais ne ſais-tu pas bien qu'un impuiſſant ne fait point d'enfans ? La foi conſiſte, repartit *Pic*, à croire les choſes parce qu'elles ſont impoſſibles ; et de plus l'honneur de votre maiſon exige que le fils de *Lucrèce*

ne paſſe point pour être le fruit d'un inceſte. Vous me faites croire des myſtères plus incompréhenſibles. Ne faut-il pas que je ſois convaincu qu'un ſerpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'âneſſe de *Balaam* parla auſſi fort éloquemment, et que les murs de Jéricho tombèrent au ſon des trompettes ? *Pic* enfila tout de ſuite une kyrielle de toutes les choſes admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi, et que je ne le ſerai point par mes œuvres. Ah ! ſaint père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi ; cela eſt bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes vice-dieu, vous pouvez croire et faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; et ſans doute S[t] *Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, et ſi je m'étais ſervi du ſtylet et de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ?

Quel plaifir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eft impoffible de croire, c'eft mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand figne de croix. Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre fainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, fur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'EST-CE que la folie ? c'eft d'avoir des penfées incohérentes et la conduite de même. Le plus fage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchiffe fur la marche de fes idées pendant fes rêves. S'il a une digeftion laborieufe dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent ; il femble que la nature nous puniffe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penfées ; car on ne penfe guère en dormant que dans une mauvaife digeftion. Les rêves inquiets font réellement une folie paffagère.

La folie pendant la veille eft de même une maladie qui empêche un homme néceffairement de penfer et d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer fon bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la

fociété, on l'en exclut; s'il eft dangereux, on l'enferme; s'il eft furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la faignée, par le régime.

Cet homme n'eft point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, et fouvent quand il dort. On peut demander comment fon ame fpirituelle, immortelle, logée dans fon cerveau, recevant par les fens toutes les idées très-nettes et très-diftinctes, n'en porte cependant jamais un jugement fain. Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariftote* et de *Platon*, de *Locke* et de *Newton*, les voyait; elle entend les mêmes fons, elle a le même fens du toucher; comment donc, recevant les perceptions que les plus fages éprouvent, en fait-elle un affemblage extravagant fans pouvoir s'en difpenfer?

Si cette fubftance fimple et éternelle a pour fes actions les mêmes inftrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus fages, elle doit raifonner comme elles. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que fi mon fou voit du rouge, et les fages du bleu; fi quand les fages entendent de la mufique, mon fou entend le braiment d'un âne; fi quand ils font au fermon, mon fou croit être à la comédie; fi quand ils entendent oui, il entend non; alors fon ame doit penfer au rebours

des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence ; cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer, donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds et aux mains ; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin, après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple et immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais notre ame

eſt bien logée, et la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi-bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, et que j'entends les mêmes paroles; il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encore plus fou que je ne le ſuis. De grâce, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de ſens, ils lui répondront : Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières et ſuivies. Ils ſe croiront ſages, et ils ſeront auſſi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la

cauſe de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement ſemblables à moi, et même de me ſurpaſſer. Vous n'êtes pas de meilleure maiſon que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI* et l'empereur *Venceſlas*, qui perdirent la faculté de raiſonner dans le même ſiècle. Vous n'avez pas plus d'eſprit que *Blaiſe Paſcal*, *Jacques Abbadie* et *Jonathan Swift*, qui ſont tous trois morts fous. Du moins, le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place?

N. B. Je ſuis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait preſcrit le ſang d'ânon pour la folie, et encore plus fâché que le Manuel des dames diſe qu'on guérit la folie en prenant la gale. Voilà de plaiſantes recettes; elles paraiſſent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille abſurdité que quelque imbécille ne renouvelle, et même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autoriſées par quelque auteur ou claſſique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en ſouvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été juſtement condamnée en Ethiopie par le roi

Actisan à perdre le nez et les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, et de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon.*

Lycophron, et après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir et faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à *Lycophron* et aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, et de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? – Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, et que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour?

D'accord; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV.*

Oh! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous en chez un

potier d'étain, ne vous fera-t-il pas ſix aſſiettes en un ſeul jour ?

Monſieur, une ſtatue de *Jupiter* eſt plus difficile à faire que des aſſiettes d'étain ; et je doute même beaucoup que vos voleurs euſſent de quoi fondre auſſi vîte des aſſiettes, quelque habiles larrons qu'ils aient été. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent avec eux l'attirail néceſſaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je reſpecte fort *Lycophron ;* mais ce profond grec et ſes commentateurs encore plus creux que lui connaiſſent ſi peu les arts, ils ſont ſi ſavans dans tout ce qui eſt inutile, ſi ignorans dans tout ce qui concerne les beſoins de la vie, les choſes d'uſage, les profeſſions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occaſion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de St *Thomas.*

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajuſtant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de de plâtre de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moule de plâtre encore par

parties,

parties, et on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit partout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, et établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige, leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre et de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres et la cire de la figure, comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille et le maſſif de la brique qui la ſoutient; et c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien refroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, et devient alors le modèle de la figure; et ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer et par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, et les autres des *évents*. Ces jets et ces évents deſcendent plus bas d'un pied que la figure, et s'élèvent auſſi plus qu'elle, de manière que les évents ſont plus hauts que les jets. Ces jets ſont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fourniſſeurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets et le modèle, auquel ils ſont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel uſage ſont ces bâtons de cire.

14°. On paſſe ſur le modèle, ſur les évents et ſur les jets quarante à cinquante couches d'une eau graſſe, qui eſt ſortie de la compoſition d'une terre rouge, et de fiente de cheval macérée pendant une année entière; et ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents et les jets ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une enveloppe compoſée de cette terre, de ſable rouge, de

bourre et de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide et réſiſtante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, et entre le modèle et le mur, on laiſſe en bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier eſt garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, et qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau graſſe, et de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 et 15; alors la cire étant fondue, il reſte les tuyaux de cette pâte ſolide, dont les uns ſont les jets et les autres les évents et les fourniſſeurs. C'eſt par les jets et les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, et c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets : lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe

préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout eſt détruit avec fracas; et il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets et par les fourniſſeurs, entre dans le moule et en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs et les évents ne font plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe et de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art et de patience, et c'eſt par ces branches que le métal liquéfié et ardent vient ſe loger dans la ſtatue.

20°. Quand le métal eſt bien refroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, et qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que meſſieurs les encyclopédiſtes, et ſurtout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à

brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts et métiers ne s'apprennent que par l'exemple et le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps, au *Phidias* de la France, à M. *Pigal*, combien il faudrait de temps pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut ; il me répondit par écrit : *Je demande ſix mois au moins.* J'ai ſa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. *Guenée*, ancien profeſſeur du collége du Pleſſis, qui en ſait ſans doute plus que M. *Pigal* ſur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs portugais et allemands, avec des réflexions critiques, et un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault, 1769, avec approbation et privilége du roi.*

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de meſſieurs les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï* et *David Winker.*

Ce profeſſeur, ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde : » Entrez ſeulement, » Monſieur, chez le premier fondeur ; je vous » réponds que ſi vous lui fourniſſez les matières » dont il pourrait avoir beſoin, que vous le

„ preffiez et que vous le payiez bien, il vous „ fera un pareil ouvrage en moins d'une „ femaine. Nous n'avons pas cherché long- „ temps, et nous en avons trouvé deux qui „ ne demandaient que trois jours. Il y a déjà „ loin de trois jours à trois mois, et nous „ ne doutons point que fi vous cherchez bien, „ vous pourrez en trouver qui le feront encore „ plus promptement „.

M. le profeffeur fecrétaire des juifs n'a con-fulté apparemment que des fondeurs d'affiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui fe jettent en fable. S'il s'était adreffé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'eft avec la même connaiffance des arts, que ce monfieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable et le faire avaler à toute une nation, eft la chofe du monde la plus aifée et la plus ordi-naire en chimie. Voici comme il s'exprime :

„ Cette poffibilité de rendre l'or potable a été „ répétée cent fois depuis *Stahl* et *Sénac*, dans „ les ouvrages et dans les leçons de vos plus „ célèbres chimiftes, d'un *Baron*, d'un *Mac-* „ *quer*, &c. ; tous font d'accord fur ce point. „ Nous n'avons actuellement fous les yeux „ que la nouvelle édition de la Chimie de *le* „ *Fèvre*. Il l'enfeigne comme tous les autres ;

» et il ajoute que rien n'eſt plus certain, et
» qu'on ne peut plus avoir là-deſſus le moindre
» doute.

» Qu'en penſez-vous, Monſieur? le témoi-
» gnage de ces habiles gens ne vaut-il pas bien
» celui de vos critiques? Et de quoi s'aviſent
» auſſi ces incirconcis? ils ne ſavent pas de
» chimie, et ils ſe mêlent d'en parler; ils
» auraient pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous, Monſieur, quand vous tranſ-
» criviez cette futile objection, ignoriez-vous
» que le dernier chimiſte ſerait en état de la
» réfuter? La chimie n'eſt pas votre fort, on
» le voit bien: auſſi la bile de *Rouelle* s'échauffe,
» ſes yeux s'allument, et ſon dépit éclate, lorſ-
» qu'il lit par haſard ce que vous en dites en
» quelques endroits de vos ouvrages. Faites
» des vers, Monſieur, et laiſſez-là l'art des
» *Pott* et des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos
» écrivains, celle qu'ils avançaient avec le
» plus de confiance, pleinement détruite ».

Je ne ſais ſi M. le ſecrétaire de la ſynagogue
ſe connaît en vers, mais aſſurément il ne ſe
connaît pas en or. J'ignore ſi M. *Rouelle* ſe
met en colère quand on n'eſt pas de ſon opi-
nion, mais je ne me mettrai pas en colère contre
M. le ſecrétaire; je lui dirai avec ma tolérance
ordinaire, dont je ferai toujours profeſſion,

que je ne le prierai jamais de me fervir de fecrétaire, attendu qu'il fait parler fes maîtres, MM. *Jofeph*, *Mathataï* et *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agiffait de favoir fi on peut, fans miracle, fondre une figure d'or dans une feule nuit, et réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or, monfieur le fecrétaire, il faut que vous fachiez, vous et maître *Aliboron* votre digne panégyrifte, qu'il eft impoffible de pulvérifer l'or en le jetant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'eft de quoi il eft queftion, monfieur le fecrétaire; j'ai fouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diffous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eft moqué de vous; ou bien on vous a dit une fottife que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranfcrivez fur l'or potable.

L'or potable eft une charlatanerie; c'eft une friponnerie d'impofteur qui trompe le peuple: il y en a de plufieurs efpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diffous

(*) Voyez l'article JUIF.

dans

dans de l'eau régale, et ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide : ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale ; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très-dangereuſes ; ce ſont de véritables poiſons, et ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au haſard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai et utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts parce qu'ils ont lu quelques lignes de S[t] *Auguſtin.* (1)

(1) M. l'abbé G.... a été trompé par ceux qu'il a conſultés ; il faut très-peu de temps, à la vérité, pour jeter en fonte une petite ſtatue dont le moule eſt préparé ; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut ſuppoſer que les Juifs aient eu ſa précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiſte *Stahl*, après avoir montré que le foie de ſoufre peut diſſoudre l'or, ajoute qu'en ſuppoſant qu'il y eût des fontaines ſulfureuſes dans le déſert, on pourrait expliquer par là l'opération attribuée à *Moïſe*. C'eſt une plaiſanterie un peu leſte qu'on peut pardonner à un phyſicien, mais qu'un théologien auſſi grave que M. l'abbé G.... ne devait pas ſe permettre de répéter.

FORCE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que force? où réside-t-elle? d'où vient-elle? périt-elle, subsiste-t-elle toujours la même?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres; elle est sur ce plancher; elle le presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela *une force morte*. Or, ces mots de *force* et de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui et non?

Cette boule pèse; d'où vient cette pesanteur? et cette pesanteur est-elle une force? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété?

Elle est soutenue par mon plancher; et vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force*?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras et dans votre jambe? quelle en est la source? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort? va-t-elle

ſe loger ailleurs, comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de force dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphyſique, ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps et du mouvement, il faudra remonter encore à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

Force mécanique.

On préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le temps et l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau, et pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtême.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle suivante :

Il faut dans toute la machine considérer quatre quantités. 1°. La puissance du premier moteur, soit homme, soit cheval, soit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîtesse de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La pesanteur ou résistance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîtesse de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières; ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste, il y a quelques années, présenta à l'hôtel de ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il assurait qu'il éleverait à cent trente pieds de hauteur cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cents soixante livres, ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, et six cents quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin et la vîtesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde tout au plus.

Multipliez ce poids de ſix cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, leſquels diviſés par la vîteſſe, qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, et celle des chevaux de cent ſoixante et quinze.

Or, comme il faut élever à chaque ſeconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il réſulte de là que pour exécuter la machine propoſée à l'hôtel de ville de Paris, on avait beſoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent ſoixante chevaux, encore aurait-il fallu ſuppoſer que la machine fût ſans frottement. Plus la machine eſt grande, plus les frottemens ſont conſidérables, ils vont ſouvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainſi il aurait fallu, ſuivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt-dix-ſept hommes.

Ce n'eſt pas tout : ni les hommes ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures ſans manger et ſans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-ſix chevaux.

Ce n'eſt pas tout encore : ces hommes et ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger et ſe repoſer. Ajoutez donc un tiers ; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents ſoixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il conſtruiſit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'Hiſtoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuſe, les paroles ſuivantes :

» *Archimède* ſe met en devoir de ſatisfaire la
» juſte et raiſonnable curioſité de ſon parent
» et de ſon ami *Hiéron*, roi de Syracuſe. Il
» choiſit une des galères qui étaient dans le
» port, la fait tirer à terre avec beaucoup de
» travail et à force d'hommes, y fait mettre
» ſa charge ordinaire, et par-deſſus ſa charge

» autant d'hommes qu'elle en peut tenir.
» Enfuite fe mettant à quelque diftance, affis
» à fon aife, fans travail, fans le moindre
» effort, en remuant feulement de la main le
» bout d'une machine à plufieurs cordes et
» poulies qu'il avait préparée, il ramena la
» galère à lui par terre auffi doucement et
» auffi uniment que fi elle n'avait fait que
» fendre les flots. »

Que l'on confidère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de fes mâts, de fes rames et de fon poids ordinaire, devait pefer au moins quatre cents mille livres; qu'il fallait une force fupérieure pour la tenir en équilibre et la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiffance employée pour foulever un pareil poids; que par conféquent la machine devait avoir environ fix cents mille livres de force. Or on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *fans le moindre effort.*

C'eft de *Plutarque* que l'eftimable auteur de l'Hiftoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chofe abfurde, tout ancien qu'il eft, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

Ce mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, et d'autres de trois onces; la force des viſcères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; raſſembler ſes forces; connaître, meſurer ſes forces; aller, entreprendre au-delà de ſes forces; le travail de l'Encyclopédie eſt au-deſſus des forces de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a long-temps appelé *forces* de grands ciſeaux, et c'eſt pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription : *J'ai perdu mes forces.*

Le ſtyle familier admet encore, force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'eſt épuiſé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce ſens, eſt le courage de ſoutenir

l'adversité, et d'entreprendre des choses vertueuses et difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'esprit est la pénétration et la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, et le travail outré les diminue.

La force d'un raisonnement consiste dans une exposition claire des preuves exposées dans leur jour, et une conclusion juste ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La force du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La force de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes et vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit, que les sermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Massillon* plus de grâce. Des vers peuvent avoir de la force, et manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force et d'élégance ſont le meilleur modèle de la poëſie.

La force, dans la peinture, eſt l'expreſſion des muſcles que des touches reſſenties ſont paraître en action ſous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muſcles ſont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Conſtantin* deſſinées par *Raphaël* et par *Jules Romain*, et dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée eſt dure dans la peinture, ampoulée dans la poëſie.

Des philoſophes ont prétendu que la force eſt une qualité inhérente à la matière; que chaque particule inviſible, ou plutôt monade, eſt douée d'une force active: mais il eſt auſſi difficile de démontrer cette aſſertion, qu'il le ſerait de prouver que la blancheur eſt une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu ſon plus haut degré quand l'animal a pris toute ſa croiſſance. Elle décroît quand les muſcles ne reçoivent plus une nourriture égale; et cette nourriture ceſſe d'être égale quand les eſprits animaux n'impriment plus à ces muſcles le mouvement accoutumé. Il eſt ſi probable que ces eſprits animaux ſont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à meſure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

Le dictionnaire de Trévoux dit que c'eſt un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans leſquelles ſe tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour ſignifier *le commerce des perſonnes libres*. Il n'eſt point d'uſage dans la converſation, et n'eſt guère reçu aujourd'hui que dans le ſtyle marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les caſuiſtes en feſaient un grand uſage, et le diſtinguaient en pluſieurs eſpèces.

On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités ſont appelées *impuretés*, *ſouillures*. C'eſt par la même extenſion qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère*.

FRANC OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conſervé ſon nom, malgré le prétendu établiſſement d'*Enée* qui aurait dû y laiſſer quelques traces de la langue, des caractères et des uſages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloanthe* et tant d'autres, dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains, qui envahirent l'Italie tour à tour, lui laiſsèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Sarraſins ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toujours conſervé le ſien; elle a joint ſeulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch;* les Romains ſubſtituaient toujours un *G* au *W*, qui eſt barbare; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia.* On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

(*) Voyez LANGUE.

Qui étaient et d'où venaient ces Franqs, lesquels, en très-petit nombre et en très-peu de temps, s'emparèrent de toutes les Gaules, que *César* n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous descendons.* Eh ! mon ami, qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un franc? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus et mal armés, quand il subjugua environ huit ou dix millions de velches ou gaulois, tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraisemblance qu'elle ait un franc pour son origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent, au nombre de sept ou huit mille tout au plus, se faire donner la Normandie en fief et la Bretagne en arrière-fief, laissèrent-ils des archives par lesquelles on puisse faire voir qu'ils sont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens (*a*). *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième siècle, dit :

(*a*) Liv. XII.

Selon plusieurs anciens écrivains, des troupes de troyens fugitifs s'établirent sur les bords du Rhin alors déserts. Passe encore pour *Enée*, il pouvait aisément chercher un asile au bout de la Méditerranée ; mais *Francus*, fils d'*Hector*, avait trop de chemin à faire pour aller vers Dusseldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeistein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne se fussent d'abord retirés en Macédoine, et qu'ils n'aient porté les armes sous *Alexandre*, après avoir combattu sous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait son compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, assigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* ; et le savant *Leibnitz* est de cette opinion.

Ce qui est bien certain, c'est que du temps de *Constantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits, sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeler *rois* : *Constantin* les poursuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plusieurs, en livra

d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement : deux de leurs prétendus rois, nommés *Ascaric* et *Ragaise*, périrent par ce supplice ; c'est sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'extasient, et sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des plus absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable, et que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins et les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques, consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives et tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine et de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, soyez très-sûrs que ce code est supposé, et qu'il a été fait dans des temps très-postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on

nous donne cette loi ſalique en latin, comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, et on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des Francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt et Vindogaſt, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *la Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* aient été rédigées ſur une ancienne tradition, il eſt bien certain que les Francs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq?* Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Velche, Picard? Et qu'importe?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de franqs? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* et de

la

la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* et *Bazine* ne sont pas assurément des noms allemands, et on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains élisaient leurs chefs; et le canton des Franqs avait sans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo*, surnommé *Acer* par les Romains, et connu parmi nous sous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des hérules à sa suite, et que *Genseric* n'ait conduit en Afrique que des vandales? Tous les misérables sans profession et sans talent qui n'ont rien à perdre, et qui espèrent gagner beaucoup, ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès, ses troupes furent grossies sans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin; et cette armée ne s'en appela pas moins *l'armée des Francs*. L'expédition était très-aisée. Déjà les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaules, et les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, et les Velches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. De là vinrent les mots de *franchiſe* et d'*affranchir*: Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq alleu*, *franq dad*, *franq chamen*, et tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui compoſèrent ſi long-temps le malheureux patois dont on ſe ſervit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous diſons encore *vingt francs*, *vingt livres*, et cela ne ſignifie rien par ſoi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent; ce n'eſt qu'une expreſſion vague par laquelle les peuples ignorans ont preſque toujours été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un franq; il était né en Auſtraſie, et parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils feſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, et ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne*

regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs lois.*

La race carlovingienne paſſa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Maïence, de Cologne et de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Le roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... Tout ce que l'empereur poſsède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale et en occidentale, et l'orientale étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs ſaxons, la cour de Conſtantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand*, envoyé de Rome à Conſtantinople.

De la nation françaiſe.

LORSQUE les Francs s'établirent dans le pays des premiers Velches, que les Romains appelaient *Gallia*, la nation ſe trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par

César, des familles romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, et enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule et la Germanie subsista, tous les peuples, depuis la source du Vefer jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie et la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises, et les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guienne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français; qui forme une nation de ces différentes

provinces, et qui les diſtingue des Italiens et des Allemands. Le climat et le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère, et ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal ; mais le fonds de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens et les Grecs, ſans avoir pu détruire le fonds du caractère et la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fonds du Français eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint le Gaulois, prompt à ſe réſoudre, ardent à combatire, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agathias* et d'autres diſent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le temps le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins, quoiqu'il montre de temps en temps des reſtes de ſa légéreté, de ſa pétulance et de ſa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent

toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe*,

> . . . . *Gente robuſta, e faticoſa.*
> *La terra molle, e lieta, e dilettoſa*
> *Simili a ſe gli abitator', produce.*

Mais comment concilier le caractère des Pariſiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes et des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Pariſiens de ſon temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon Miſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux et ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des Pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractériſèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, et de *Henri IV*

même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'eſt que les orages du gouvernement et ceux de la religion pouſsèrent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction et du fanatiſme, et que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le Pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fonds du caractère, qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi long-temps, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; et ces ſecours, il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs et les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères; et ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces aſſemblées; et ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple.*

Lorſque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne; lorſque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus reſtreint; ſous *Hugues Capet*, *Robert*, *Henri* et *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol et du climat; mais alors ils n'avaient entre eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guère que depuis *François I* que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les uſages. La cour ne commença que dans ce temps à ſervir de modèle aux provinces réunies; mais, en général, l'impétuoſité dans la guerre et le peu de diſcipline furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant, au milieu de ces

horreurs,

horreurs, il y avait toujours à la cour une politeffe que les Allemands et les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le refte de l'Europe, en cherchant à leur reffembler. Un perfonnage d'une comédie de *Shakefpeare* dit qu'*à toute force on peut être poli, fans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céfar* et par tous les peuples voifins, cependant ce royaume fi long-temps démembré, et fi fouvent près de fuccomber, s'eft réuni et foutenu principalement par la fageffe des négociations, l'adreffe et la patience, mais furtout par la divifion de l'Allemagne et de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance et par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Touloufe, par un accord foutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alface; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaffés de France autrefois, malgré les victoires les plus fignalées, parce que les rois de France ont fu temporifer et profiter de toutes les occafions favorables. Tout cela prouve que fi la jeuneffe françaife eft légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-fages.

Encore aujourd'hui la magiſtrature, en général, a des mœurs ſévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers ſuccès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgrâces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compoſée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des favoris de ſon âge ; et il rendit ſon royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes que leurs voiſins, et eurent à peu-près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance et des piques. La bataille d'Ivry commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli; et ſous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques et des robes juſqu'au ſeizième ſiècle. Ils quittèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, et le reprirent ſous *François I ;* et on ne commença à ſe raſer entièrement que ſous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours ; et les Français, au bout de chaque ſiècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION PREMIERE.

On prononce aujourd'hui *français*, et quelques auteurs l'écrivent de même ; ils en donnent pour raifon qu'il faut diftinguer *François* qui fignifie une *nation*, de *François* qui eft un nom propre, comme S[t] *François*, ou *François I.*

Toutes les nations adouciffent à la longue la prononciation des mots qui font le plus en ufage ; c'eft ce que les Grecs appelaient *euphonie.* On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du feizième fiècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les efprits : de là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français ;* qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, et non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

La langue françaife ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième fiècle ; elle naquit des ruines du latin et du celte, mêlée de quelques mots tudefques. Ce langage était d'abord le *romanum rufticum*, le romain ruftique ; et la langue tudefque fut la langue de la cour, jufqu'au temps de *Charles le chauve ;* le tudefque demeura la feule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain ruftique, la langue romance prévalut dans la

France occidentale; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine et de quelques autres cantons, conserve encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiome.

A la fin du dixième siècle, le *français* se forma; on écrivit en *français* au commencement du onzième; mais ce *français* tenait encore plus du romain rustique que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle en romain rustique, n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines et allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, et qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, sont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *sabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *ensemble*, et plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lansquenet.* Presque tout le reste est latin; et les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage et le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium*, palais; de *lupus*, loup; d'*Auguste*, août; de *Junius*, juin; d'*unctus*, oint; de *purpura*, pourpre; de *pretium*, prix, &c. . . . . . A peine restait-il quelques vestiges de la langue

grecque, qu'on avait si long-temps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote ;* et vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, et tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, et que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français ;* mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques et naïves, et très-stérile en termes nobles et harmonieux : de là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poësie comique, pour

un d'un uſage plus relevé; et c'eſt encore une raiſon pour laquelle *Marot* ne réuſſit jamais dans le ſtyle ſérieux, et qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur ſous la plume de *Montagne ;* mais il n'eut point encore d'élévation et d'harmonie. *Ronſard* gâta la langue en tranſportant dans la poëſie françaiſe les compoſés grecs dont ſe ſervaient les philoſophes et les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronſard*. La langue devint plus noble et plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'académie françaiſe, et acquit enfin, dans le ſiècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue eſt la clarté et l'ordre ; car chaque langue a ſon génie, et ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaiſons, et étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions grecques et latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule manière, *Plancus a pris ſoin des affaires de Céſar ;* voilà le ſeul arrangement qu'on puiſſe donner à ces paroles : exprimez cette phraſe en latin : *Res Cæſaris*

Plancus diligenter curavit; on peut arranger ces mots de cent vingt manières, ſans faire tort au ſens et ſans gêner la langue. Les verbes auxiliaires, qui alongent et qui énervent les phraſes dans les langues modernes, rendent encore la langue françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Les verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, et enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand enthouſiaſme de la poëſie : elle a moins de reſſources en ce genre que l'italien et l'anglais : mais cette gêne et cet eſclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées et de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples; et le génie de la nation, ſe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la ſociété n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion et une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* et de *Montagne* : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables ; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques ; et sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans ; et des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin, le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie ; peut-être

ſupérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature; et le premier, ſans doute, pour les douceurs de la ſociété, pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité.*

SECTION II.

Langue françaiſe.

Il ne nous reſte aucun monument de la langue des anciens Velches, qui feſaient, dit-on, une partie des peuples celtes, ou keltes, eſpèce de ſauvages dont on ne connaît que le nom, et qu'on a voulu en vain illuſtrer par des fables. Tout ce que l'on ſait, c'eſt que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Velches;* c'eſt le nom qu'on donne encore aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch.*

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Velch.*

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption

de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, et que le temps n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, alleu, franc-alleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, becquée, becqueter, berge, berne, bivouac, blé, blêche, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, briſe de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par *belle-fille.*

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da (cheval), nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danſe, devis, deviſe, deviſer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord et ſud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galant, galle, garant, garder, garre, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, hardes, harnois, harraſſer, haſard, havre, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mouſle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes

pour marquer le nombre des pains qu'ils fournissent, ancienne manière de tout compter chez les Velches. C'est ce qu'on appelle encore *taille*. Ouf, oui.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radoter, rançon, rat, ratisser, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, risque, rosse, ruer.

S.

Saisir, saison, salaire, salle, savate, soin, sot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme si les Velches avaient autrefois étudié à Jérusalem. Soupe.

T.

Talus, tanné (couleur), tantôt, tape, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs et nous étions voisins autrefois; tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trousse, trouve.

V.

Vacarme, valet, vassal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deſſus, et de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eſt qui probablement ne ſont pas de l'ancienne langue gauloiſe, mais de la teutone. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'eſt beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conſtaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eſt. Il importe peu de connaître quelques reſtes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui reſſemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conſerver dans ſa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand ſiècle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'eſt-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une ſignification nouvelle? Qu'arriverait-il ſi vous changiez ainſi le ſens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand ſiècle.

Il eſt, ſans doute, très-indifférent en ſoi qu'une ſyllabe ſignifie une choſe ou une autre. J'avouerai même que ſi on aſſemblait une ſociété d'hommes qui euſſent l'eſprit et l'oreille juſtes, et s'il s'agiſſait de réformer la langue, qui fut ſi barbare juſqu'à la naiſſance de l'académie, on adoucirait la rudeſſe de pluſieurs expreſſions;

on donnerait de l'embonpoint à la féche-reffe de quelques autres, et de l'harmonie à des fons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plufieurs mots terminés durement, auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle diffé-rence du mot *Theos* au mot DIEU, de *populos* à peuples, de *locus* à lieu !

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrom-pîmes. D'*Auguftus* nous fîmes aouft, août ; de *pavo* paon, de *Cadomum* Caën, de *Junius* juin, d'*unctus* oint, de *purpura* pourpre, de *pretium* prix. C'eft une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainfi les Allemands et les Anglais firent d'*ecclefia* kirk, church, de *foras* furth, de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monofyllabes dans prefque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'attefte-t-il pas encore la vieille rufticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées, et que nous prononcions durement, font nos anciens habits de fauvages : chaque peuple en a des magafins.

Le plus infupportable refte de la barbarie velche et gauloife eft dans nos terminaifons, en *oin*; coin, foin, oint, grouin, foin, point,

loin, marſouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, et dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très-grand art; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes: *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus et de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède:

Non; mais il m'a ſurtout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'Andromaque:

On le verrait encor nous partager ſes ſoins;
Il m'aimerait peut-être; il le feindrait du moins.

Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Gréce, à Sparte, à ſon empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le composé, et de termes composés qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves* et point de *traves ;* un homme eſt *implacable*, et n'eſt point *placable ;* il y a des gens *inaimables ;* et cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très-uſité, et que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile*, et ne diſaient pas *impoſſibile.* Ils avaient le verbe *providere* et non le ſubſtantif *providentia ; Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me ſemble que, lorſqu'on a eu dans un ſiècle un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, et qu'il faut leur donner le même ſens, ou bien

dans

dans peu de temps le ſiècle préſent n'entendrait plus le ſiècle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benſerade* ait *perſifflé* la cour, que le ſurintendant *Fouquet* ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens et non pas des *erremens*. On tenait, on rempliſſait, on accompliſſait ſes promeſſes; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens, on ne *feſait pas des citations*. Les choſes avaient du rapport les unes aux autres, des reſſemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conſéquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliſſon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eſt qu'*avoir trait*, ils n'auraient ſu que répondre. On recueillait ſes moiſſons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, ſévère, rigoureux, minutieux même; à préſent on s'aviſe d'être *ſtrict*. Un avis était ſemblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé ſur les mêmes raiſons; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion, &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu

un avis *parallèle* à celui du parlement ; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme ſi *parallèle* pouvait ſignifier conforme ; comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiècle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrêter, rendre ſtable, invariable.

Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . .
C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.
. . . .
Egayer la chagrine, et fixer la volage.

Quelques gaſcons haſardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement ; j'ai fixé mes yeux ſur elle. De là eſt venue la mode de dire : *Fixer une perſonne.* Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot : j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage ; ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, et une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſon*, les *Boſſuet*, les *Fléchier*, les *Maſſillon*, les *Fénélon*, les *Racine*,

les *Quinault*, les *Boileau; Molière* même et *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se sont servis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On disait : L'aile droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *César*, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage; et c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poësie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfesant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfesant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement.* C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis*, qui signifie *assez.* On est peu content, mécontent; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi, vis-à-vis de quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien style des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses,

ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de.*

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi; qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi; que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur; qu'il a du reſſentiment contre moi; que le roi veut ſe conduire en père du peuple; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation: ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge; *par contre* au lieu d'au contraire; *éduquer* pour élever, ou donner de l'éducation; *égaliſer* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'Etat, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorzième ſiècle: *Nous aurions reconnu; nous aurions obſervé; nous aurions ſtatué; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh, mes pauvres légiſlateurs! qui vous empêche de dire: *Nous avons reconnu; nous avons ſtatué; il nous a paru utile?*

Le ſénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, et on aurait ſifflé un ſénateur

qui aurait prononcé un ſoléciſme. Un parlement croit ſe donner du relief en diſant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *celata*, qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie ; de *bowlinggreen*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin ; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote ; et du ſalon du ſieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall*, à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'eſt déjà par des imitations abominables ; notre langage le ſera de même. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, le ſtyle bourſouflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toujours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'Electre, et ſurtout de Rhadamiſte, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſoléciſmes

et de barbarifmes jeté au hafard, en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureufement cet ouvrage, plus fatirique que judicieux, était fait par un homme un peu groffier, qui n'avait ni affez de jufteffe dans l'efprit, ni affez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes et les mauvaifes critiques.

Il parodie quelquefois très-groffièrement les morceaux les plus fins et les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle ;* ouvrage qui en tout fens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus*, &c. ; l'auteur, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus.* Si l'auteur qu'il reprend s'était fervi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il eft beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma fituation. *Cicéron* a dit : *Facere de neceffitate virtutem :* d'où nous eft venu le proverbe, *faire de néceffité vertu.* *Racine* a dit dans Britannicus,

> Qui, dans l'obfcurité nourriffant fa douleur,
> S'eft fait une vertu conforme à fon malheur.

Ainfi *Crébillon* avait imité *Racine ;* et il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il eſt vrai qu'il eût fallu manquer abſolument de goût et de jugement pour ne pas reprendre les vers ſuivans qui pèchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens commun :

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

. . . .

Tant le ſort entre nous a jeté de myſtère.
Les dieux ont leur juſtice, et le trône a ſes mœurs.

. . . .

Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.

. . . .

Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.

. . . .

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

. . . .

Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.

. . . .

Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.

. . . .

Je ne ſuis point ta mère ; et je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.

. . . .

Je crois que tu n'es point coupable ;

Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable.

. . . .

Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

. . . .

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par le même héros,
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

. . . .

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,
Du sang de Nonnius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses et si mal exprimées, tant d'autres tirades où l'on ne parle que des dieux et des enfers, parce qu'on ne sait pas faire parler les hommes ; un style boursouflé et plat à la fois, hérissé d'épithètes inutiles, de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles (*a*) ; c'est-là ce qui a succédé au style de

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes détestables qu'on ne doit jamais étaler sur le théâtre :

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours des fermens esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux !
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger et régner, voilà mes souverains ;
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.

de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue et du goût, ces pièces visigothes et vandales ont été suivies de pièces plus barbares encore.

La prose n'est pas moins tombée. On voit dans des livres sérieux et faits pour instruire, une affectation qui indigne tout lecteur sensé.

Il faut mettre sur le compte de l'amour propre ce qu'on met sur le compte des vertus.

L'esprit se joue à pure perte dans ces questions où l'on a fait les frais de penser.

Les éclipses étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'unisson de son ame.

L'empereur Claudius renvia sur Auguste.

La religion était en collusion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait sur les enseignes de l'armée.

Le triumvir Lépide se rendit nul.

Un consul se fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(*Tragédie de* XERXÈS.)

Quelles plates et extravagantes atrocités! *appeler à sa raison d'un joug : mes souverains sont me venger et régner, de froids remords qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle!* quelle foule de barbarismes et d'idées barbares!

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlière.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à sa toise, et prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi-beaux esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, et c'est en quoi il est très-estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé, lâche et rampant, l'emploi fréquent des expressions populaires et proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Drusus par manière d'acquit.

Un soldat romain se donnait à dix as par jour, corps et ame.

La différence *qu'il y avait entre eux était*, au lieu de dire dans un style plus concis, *la différence entre eux était.* Le plaisir *qu'il y a à*

cacher ſes démarches à ſon rival, au lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival.*

Lors de la bataille de Fontenoy, au lieu de dire *dans le temps de la bataille*, *l'époque de la bataille*, *tandis*, *lorſque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encore plus impardonnable, et faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était ſi aiſé de dire, *il l'envoya paſſer les troupes en revue ; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice ; c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtyle le plus ſimple. Des auteurs de journaux et même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être fouetté *dans ces lieux.* Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière.* Les troupes n'ont pu réſiſter à l'*inclémence des airs.* On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, et une table des matières, en feſant l'éloge de la *magie* du ſtyle de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille ; il dit qu'*il a interrogé la nature et qu'il l'a forcée d'obéir à ſes lois.*

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions.*

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcorde.* S'il décrit un petit combat, il dit *que ces vaillans chevaliers deſcendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'eſprits bien faits qui conſervera les bienſéances du ſtyle et le bon goût, ainſi que la pureté de la langue : le reſte ſera oublié.

FRANC ARBITRE.

Depuis que les hommes raiſonnent, les philoſophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs abſurdes ſubtilités ſur la grâce. *Locke* eſt peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il eſt le premier qui, ſans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyſe. On diſpute depuis trois mille ans ſi la volonté eſt libre ou non ; *Locke* (*a*) fait voir d'abord que la queſtion eſt abſurde, et

(*a*) Voyez l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*, chapitre de la Puiſſance.

que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur et le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre ?* Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de ſens. Or que la volonté *puiſſe*, cela eſt auſſi ridicule au fond que ſi on diſait qu'elle eſt jaune ou bleue, ronde ou carrée. La volonté eſt le vouloir, et la liberté eſt le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui ſe paſſe en nous, ſans nous offuſquer l'eſprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propoſe de monter à cheval, il faut abſolument que vous faſſiez un choix, car il eſt bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il eſt donc de néceſſité abſolue que vous vouliez le oui ou le non. Juſque-là il eſt démontré que la volonté n'eſt pas libre. Vous voulez monter à cheval; pourquoi ? c'eſt, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponſe eſt un idiotiſme, rien ne ſe fait ni ne ſe peut faire ſans raiſon, ſans cauſe; votre vouloir en a donc une. Quelle eſt-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui ſe préſente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante. Mais, direz-vous, ne puis-je réſiſter à une idée qui me domine ? Non, car quelle ferait la cauſe de votre réſiſtance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées ; vous recevez donc votre vouloir ; vous voulez donc néceſſairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penſer et le vouloir ſe forment en vous. Je vous réponds que je n'en ſais rien. Je ne ſais pas plus comment on fait des idées, que je ne ſais comment le monde a été fait. Il ne nous eſt donné que de chercher à tâtons ce qui ſe paſſe dans notre incompréhenſible machine.

La volonté n'eſt donc point une faculté qu'on puiſſe appeler libre. Une volonté libre eſt un mot abſolument vide de ſens, et celle que les ſcolaſtiques ont appelée d'indifférence, c'eſt-à-dire, de vouloir ſans cauſe, eſt une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où ſera donc la liberté ? dans la puiſſance de faire ce qu'on veut. Je veux ſortir de mon cabinet, la porte eſt ouverte, je ſuis libre d'en ſortir.

Mais, dites-vous, ſi la porte eſt fermée, et que je veuille reſter chez moi, j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer ; vous avez cette puiſſance ; mais vous n'avez pas celle de ſortir.

La liberté, ſur laquelle on a écrit tant de volumes n'eſt donc, réduite à ſes juſtes termes, que la puiſſance d'agir.

Dans quel ſens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme eſt libre?* dans le même ſens qu'on prononce les mots de ſanté, de force, de bonheur. L'homme n'eſt pas toujours fort, toujours ſain, toujours heureux.

Une grande paſſion, un grand obſtacle, lui ôtent ſa liberté, ſa puiſſance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc arbitre*, eſt donc un mot abſtrait, un mot général, comme beauté, bonté, juſtice. Ces termes ne diſent pas que tous les hommes ſoient toujours beaux, bons et juſtes; auſſi ne ſont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puiſſance d'agir, quelle eſt cette puiſſance? Elle eſt l'effet de la conſtitution et de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut réſoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de réſoudre ſon problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdument, qui tient ſa maîtreſſe facile entre ſes bras, eſt-il libre de dompter ſa paſſion? non ſans doute. Il a la puiſſance de jouir, et n'a pas la puiſſance de s'abſtenir. *Locke* a donc eu très-grande raiſon d'appeler la liberté *puiſſance*. Quand eſt-ce que ce jeune homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame et de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance ? Pourquoi non ? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions, comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi, tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Eh bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu ; dans l'un et dans l'autre cas nous ne ſommes que des roues de la machine du monde.

C'eſt un vain jeu d'eſprit, c'eſt un lieu commun de dire que ſans la liberté prétendue de la volonté, les peines et les récompenſes ſont inutiles. Raiſonnez, et vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, ſon complice qui le voit expirer a la liberté de ne ſe point effrayer du ſupplice ; ſi ſa volonté ſe détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud aſſaſſiner ſur le grand chemin ; ſi ſes organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur inſurmontable, il ne volera plus.

Le fupplice de fon compagnon ne lui devient utile, et n'affure la fociété qu'autant que fa volonté n'eft pas libre.

La liberté n'eft donc et ne peut être autre chofe que la puiffance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philofophie nous apprend. Mais fi on confidère la liberté dans le fens théologique, c'eft une matière fi fublime que des regards profanes n'ofent pas s'élever jufqu'à elle. (*)

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque fens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres : il eft fi ancien que lorfque le *Cid* affiégea et prit Tolède, dans l'onzième fiècle, on donna des *franchies* ou *franchifes* aux français qui étaient venus à cette expédition, et qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchifes, des libertés, des priviléges jufque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le fouverain jurait à fon avénement de garder leurs franchifes.

Ce nom, qui a été donné généralement aux

(*) Voyez LIBERTÉ.

droits des peuples, aux immunités, aux afiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambaffadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; et ce terrain était plus ou moins grand, felon la volonté de l'ambaffadeur. Tout ce terrain était un afile aux criminels; on ne pouvait les y pourfuivre. Cette franchife fut reftreinte fous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églifes et les couvens en Italie ont la même franchife, et ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plufieurs lieux de franchife, où les débiteurs ne peuvent être faifis pour leurs dettes par la juftice ordinaire, et où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers fans être paffés maîtres. Les ouvriers ont cette franchife dans le faubourg Saint-Antoine; mais ce n'eft pas un afile comme le Temple.

Cette franchife, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après fignifié la liberté d'un difcours, d'un confeil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchife*, et *parler avec liberté*. Dans un difcours à fon fupérieur, la liberté eft une hardieffe ou mefurée ou trop forte; la franchife fe tient plus dans les juftes bornes, et eft accompagnée de candeur. Dire fon avis avec liberté, c'eft ne pas craindre;

le dire avec franchiſe, c'eſt ſe conduire ouvertement et noblement. Parler avec trop de liberté, c'eſt marquer de l'audace ; parler avec trop de franchiſe, c'eſt trop ouvrir ſon cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

Il ne ferait pas mal de ſavoir quelque choſe de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, ſurnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le chriſtianiſme ſur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, et ſurtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jéſuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à St *Paul*. Ses voyages et ſes miracles avaient été écrits en partie par *Turſellin* et *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jéſuites, mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails, plus ſa réputation était grande.

Lorſque le jéſuite *Bouhours* compoſa ſon hiſtoire, *Bouhours* paſſait pour un très-bel eſprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; je ne parle pas de la compagnie de Jéſus, mais de celle des gens du monde les

plus distingués par leur esprit et par leur savoir. Personne n'eut un style plus pur et plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (*a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir ; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de S[t] *Ignace* et de S[t] *François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de S[t] *Ignace* avec *César*, et de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jésuites de la rue Saint-Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* et *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs ; le Père éternel en haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture ;

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses Caractères : *Capys croit écrire comme Bouhours* ou *Rabutin*.

JESUS-CHRIST et la vierge *Marie* à ſes côtés, le Saint-Eſprit au-deſſous d'eux en forme de pigeon, et des anges joignant les mains et baiſſant la tête pour recevoir père *Ignace* et père *Xavier*.

Si quelqu'un ſe fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *la Chaiſe*, confeſſeur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur ſacrilége.

Il faut avouer que *François Xavier* eſt comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* reſſemble à *Céſar* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'eſt un plaiſir de le voir paſſer, en qualité de convertiſſeur volontaire, d'Eſpagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique. Il reſte long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie; enſuite il paſſe à Mélinde, et diſpute ſur l'Alcoran avec les Mahométans (*b*), qui entendent ſans doute ſa langue auſſi bien qu'il entend la leur; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'île Zocotora, qui eſt ſans contredit

(*b*) Tome I, page 86.

celle des Amazones ; il y convertit tous les insulaires ; il y bâtit une église : de là il arrive à Goa (*c*); il y voit une colonne sur laquelle S[t] *Thomas* avait gravé qu'un jour S[t] *Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères, soit hébreux, soit indiens, dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo*, et les baptise (*d*). Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve ; vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité ; il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu et le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Bornéo, à Macassar, dans les îles Moluques,

(*c*) Page 92. (*d*) Page 102.

et ſurtout à Ternate et à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans ſon immenſe ſérail cent femmes en qualité d'épouſes, et ſept ou huit cents concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan ; il fait pluſieurs tours de Ceilan à Goa et à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer ; il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jéſuite *Bouhours*, ſi on mettait bout à bout toutes les courſes de *Xavier*, il y aurait de quoi faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Obſervez qu'il était parti pour ſes voyages en 1542, et qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'eſt un beau miracle ; s'il avait le don des langues, c'eſt un plus grand miracle encore. Mais malheureuſement, dans pluſieurs de ſes lettres, il dit qu'il eſt obligé de ſe ſervir d'interprète, et dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaiſe qu'il ne ſaurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute que St *François Xavier n'eût le don des langues* (*e*) ; mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans plusieurs occasions ; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puisqu'il fesait des chansons dans ces langues, et qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*, pour l'instruction des petits garçons et des petites filles. (*f*)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de trucheman, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres ; et lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour surtout qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil et de lune ; l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer, il se

(*e*) Tome II, page 59.

(*f*) Page 317.

(*g*) Page 56.

fit

fit entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de converſions au Japon ? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point ; mais que d'autres jéſuites, qui reſtèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal et les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite Bouhours (*h*), *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria (*i*), un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, et après lequel il

(*h*) Tome II, page 313. (*i*) Page 237.

ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre (*k*), et ſervit à l'un des deux de pilote ; et ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement et avec ſuccès dans le ſiècle de *Louis XIV*, dans le ſiècle des Lettres provinciales, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle* et de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ſerait une eſpèce de miracle qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps, et ſurtout l'eſprit monacal emporte les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût, compilés par des moines ; mais ce qu'il y a de funeſte, c'eſt que les ennemis des moines compilent auſſi de leur côté. Ils compilent plus plaiſamment, ils ſe font lire. C'eſt une choſe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond reſpect et cette juſte vénération que l'on conſerve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon et de la Calabre.

(*k*) Page 157.

Il ferait très-difficile de juger entre les miracles de S[t] *François Xavier*, don *Quichotte*, le roman comique et les convulfionnaires de Saint-Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de difcuter l'hiftoire des autres *François :* fi vous voulez vous inftruire à fond, lifez les Conformités de S[t] *François d'Affife*.

Depuis la belle hiftoire de S[t] *François Xavier* par le jéfuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiftoire de S[t] *François Régis* par le jéfuite d'*Aubenton*, confeffeur de *Philippe V*, roi d'Efpagne; mais c'eft de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas feulement un mort reffufcité dans l'hiftoire du bienheureux *Régis*. (*)

FRAUDE.

S'il faut ufer de fraudes pieufes avec le peuple? (*)

Le fakir *Bambabef* rencontra un des difciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, et ce difciple s'appelait *Ouang*; et *Bambabef* foutenait que le peuple a befoin d'être trompé,

(*) Voyez SAINT IGNACE.

(*) On a déjà imprimé plufieurs fois cet article, mais il eft ici beaucoup plus correct.

et *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne ; et voici le précis de leur diſpute :

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont ; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune et les étoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraiſſe ronde de loin ; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil, tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement, et nous ne pouvons apercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs et les diſtances, il faut d'autres ſecours et d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la

(*a*) Un li eſt de 124 pas.

théorie de l'optique ; et *Bambabef* qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzée*, puis il reprit la dispute en ces termes :

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, et en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi fakir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades : voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes et leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers ; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux et sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à peu-près ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur fesons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux de poste, chiens ou lézards. Cela les intimide, et ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voient fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il? ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes, et ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure et dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands et nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur et vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtêmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, et du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; et la plus sûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet, mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit et qui récompenſe? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſurera que DIEU punit et récompenſe? où en eſt la preuve? quelle miſſion avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes mal-honnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens?

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne lui propoſent qu'une

qu'une croyance raiſonnable, il l'embraſſe volontiers. On n'a pas beſoin de prodiges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire, pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira et récompenſera; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, et que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront et les peines et les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainſi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, et non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la Providence ne réſerve pas des peines aux méchans et des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit, je leur demanderai qui leur a dit que

DIEU ne punit pas. Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux fakirs. Songeons ſurtout qu'un philoſophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la ſociété humaine.

FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la Providence, diſait le profond auteur de Bacha Bilboquet, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, et nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette

même ville où le maréchal de *Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés ?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, et ſans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts et mourans de deux mille jeunes gentilshommes, égorgés près du faubourg Saint-Antoine parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire ?

Qui pourrait paſſer par la rue de la Ferronerie ſans verſer des larmes, et ſans entrer dans des convulſions de fureur contre les principes abominables et ſacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes et du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la Saint-Barthelemi, ſans dire : C'eſt ici qu'on aſſaſſina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU; c'eſt ici qu'on traîna tout ſanglant un des aïeux de ma mère; c'eſt là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureuſement les hommes ſont ſi légers, ſi

frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, et par conséquent toute leur considération, et même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, et fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon : si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez et jouissez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres et dans les beaux-arts.

On dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même, eſt froid, quand on attend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphyſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très-froid en comparaiſon du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard* cette même affliction que *le Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage et dans les attitudes des princeſſes perſanes. Une ſtatue même peut être froide. On doit voir la crainte et l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muſcles et une colère mêlée d'audace dans l'attitude et ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Antée*.

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent froids, quands ils ſont exprimés en termes trop communs et dénués d'imagination. C'eſt ce qui fait

que l'amour, qui eſt ſi vif dans *Racine*, eſt languiſſant dans *Campiſtron* ſon imitateur.

Les ſentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expreſſions les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ce vers du Cid : *Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis.* Ce ſentiment deviendrait froid s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi froid que le ſtyle ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vu périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus occupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une deſcription de la tempête, s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux*, et de *la foudre qui gronde et qui frappe à ſillons redoublés la terre et l'onde.* Ainſi le ſtyle froid vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées, ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'eſt froid que parce qu'il eſt vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante ; mais celui qui eſt froid parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger. On peut modérer ſon feu ; on ne ſaurait en acquérir.

G.

GALANT.

Ce mot vient de *gal*, qui d'abord ſignifia *gaieté* et *réjouiſſance*, ainſi qu'on le voit dans *Alain Chartier* et dans *Froiſſard* : on trouve même dans le roman de la Roſe, *galandé*, pour ſignifier *orné*, *paré* :

> La belle fut bien atornée,
> Et d'un filêt d'or galandée.

Il eſt probable que le *gala* des Italiens et le *galan* des Eſpagnols ſont dérivés du mot *gal*, qui paraît originairement celtique ; de là ſe forma inſenſiblement *galant*, qui ſignifie *un homme empreſſé à plaire*. Ce mot reçut une ſignification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce déſir de plaire ſe ſignalait par des combats. *Se conduire galamment*, *ſe tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *ſe conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage* : en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* eſt tout autre choſe qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche

plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement, *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe :* mais *être le galant d'une dame* a une ſignification plus forte; cela ſignifie *être ſon amant :* ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, et même d'effronterie : c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie* dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs; et même depuis peu il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus :* ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſignification plus préciſe et moins arbitraire.

GARANT.

Garant eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, et qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte et du tudeſque *warrant*. Nous avons changé en *g* tous les doubles *w* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warrant* ſignifie encore chez la plupart des nations du Nord *aſſurance*, *garantie*; et c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme ſignifiant *promeſſe du roi*. Lorſque dans le moyen âge les rois feſaient des traités, ils étaient garantis de part et d'autre par pluſieurs chevaliers qui juraient de faire obſerver le traité, et même qui le ſignaient, lorſque par haſard ils ſavaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberouſſe* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Veniſe, en 1177, l'empereur mit ſon ſceau à l'inſtrument que le pape et les cardinaux ſignèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un ferment ſur l'Evangile; mais aucun d'eux ne ſigna. Il n'eſt point dit que le doge de Veniſe garantit cette paix, qui ſe fit dans ſon palais.

Lorſque *Philippe-Auguſte* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France et ceux de Normandie

en jurèrent l'obſervation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent ſerment de combattre le roi de France, s'il manquait à ſa parole, et les Normands de combattre leur ſouverain, s'il ne tenait pas la ſienne.

Un connétable de *Montmorency* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'obſervation du traité ſur l'ame du roi.

L'uſage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien ſous un nom différent. Les Romains garantirent ainſi les poſſeſſions de pluſieurs princes d'Aſie et d'Afrique, en les prenant ſous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaſſent des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France et de la Caſtille de roi à roi, de royaume à royaume et d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers ſoit expreſſément ſtipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Eſpagne et les Etats généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Eſpagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres et ſouveraines. Il ſigna et fit même ſigner au roi d'Eſpagne la garantie de cette ſouveraineté des ſept provinces; et la république reconnut qu'elle

lui devait sa liberté. C'est surtout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures et des guerres, et on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'est celle de *Gargantua*. Cependant il s'est trouvé dans ce siècle philosophique et critique des esprits téméraires qui ont osé nier les prodiges de ce grand homme, et qui ont poussé le pyrrhonisme jusqu'à douter qu'il ait jamais existé.

Comment se peut-il faire, disent-ils, qu'il y ait eu, au seizième siècle, un héros dont aucun contemporain, ni St *Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, et sur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les registres de la sorbonne?

Feuilletez les histoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, &c.; vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'est qu'un tissu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par

l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce et dans le Vivarais. Il fallut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette, et cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille et fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme madame *Badebec*, et il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une ſalade. On prétend qu'il a piſſé la rivière de Seine, et que c'eſt à lui ſeul que les Pariſiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philoſophes qui ne veulent pas même aſſurer les choſes les plus vraiſemblables, à moins qu'elles ne ſoient bien prouvées.

Ils diſent que ſi les Pariſiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'eſt pas une raiſon pour que les autres nations y croyent ; que ſi *Gargantua* avait fait un ſeul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient atteſté. Enfin ils traitent ſans façon les Pariſiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de ſuperſtitieux imbécilles, parmi leſquels il ſe gliſſe des hypocrites, qui feignent de croire à *Gargantua*

pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret*, cordelier à la grand'-manche, confeffeur de filles, et prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que fi aucun écrivain, excepté *Rabelais*, n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiftorien auffi ne les a contredits; que le fage de *Thou* même, qui croit aux fortiléges, aux prédictions et à l'aftrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Mothe-le-Vayer*. *Mézeray* les a refpectés au point qu'il n'en dit pas un feul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il fe fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe fe feraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les fefeurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'impofture.

En vain les philofophes, qui répondent à tout, difent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là; on leur réplique qu'il y avait l'équivalent, et cela fuffit. Tout eft impoffible dans l'hiftoire de *Gargantua*; et c'eft par cela même qu'elle eft d'une vérité inconteftable. Car fi elle n'était pas vraie on

n'aurait jamais ofé l'imaginer; et la grande preuve qu'il la faut croire, c'eſt qu'elle eſt incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels, qui font l'inſtruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une ſeule ligne où l'on révoque l'hiſtoire de *Gargantua* en doute. Il était réſervé à notre ſiècle de produire des monſtres qui établiſſent un pyrrhoniſme affreux, ſous prétexte qu'ils ſont un peu mathématiciens, et qu'ils aiment la raiſon, la vérité et la juſtice. Quelle pitié! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ſes titres, il eſt vrai; jamais elle n'en eut, mais elle exiſte; elle poſsède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine exiſte, elle eſt un monument éternel du pouvoir de la veſſie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire? ne faut-il pas embraſſer le parti le plus sûr? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs et du crédit. La philoſophie ne vous donnera jamais que la ſatisfaction de l'ame; c'eſt bien peu de choſe. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je; pour peu que vous ſoyez avare, ambitieux et fripon, vous vous en trouverez très-bien.

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, et que Venise était toujours l'asile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, *gazettes*, du nom de gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-sous, qui avait cours à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette gazette est vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraste Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631, et il en eut le privilége, qui a été long-temps un patrimoine de sa famille. Ce privilége est devenu un objet important dans Amsterdam; et la plupart des gazettes des Provinces-Unies sont encore un revenu pour plusieurs familles de magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze gazettes par

femaine. On ne peut les imprimer que fur du papier timbré; ce qui n'eft pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les gazettes de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embraffent l'univers. Quoiqu'elles foient fouvent remplies de fauffes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'hiftoire, parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette font rectifiées par les fuivantes, et qu'on y trouve prefque toutes les pièces authentiques, que les fouverains même y font inférer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le miniftère. C'eft pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules qui ne paraiffent pas être dans la bienféance de la fociété, en ne donnant le titre de *monfieur* qu'à certaines perfonnes, et celui de *fieur* aux autres; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais fouillés par la médifance, et ont été toujours affez correctement écrits.

Il n'en eft pas de même des gazettes étrangères; celles de Londres, excepté celle de la cour, font fouvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorife. Les gazettes françaifes, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, et n'ont pas peu fervi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands

défauts

défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, et ils les ont imitées dans leur narration; c'est comme si un historien romain eût employé le style de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le style des lois qu'il est permis de dire, *le roi aurait reconnu*, *le roi aurait établi une loterie ;* mais il faut que le gazetier dise, *nous apprenons que le roi a établi*, et non pas *aurait établi une loterie*, &c.... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, et non pas *auraient pris Minorque.* Le style de ces écrits doit être de la plus grande simplicité ; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a eu une audience du roi, il ne faut pas dire : *Cet auguste corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie sont revenus à cinq heures précises.* On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occasions où ils sont nécessaires. *Son altesse dîna avec sa majesté, et sa majesté mena ensuite son altesse à la comédie ; après quoi son altesse joua avec sa majesté; et les autres altesses et leurs excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent au repas que sa majesté donna à leurs altesses.* C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être

employés, sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665; car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723, à Paris, sous plusieurs noms différens: *Nouvellistes du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent; et comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses, la malignité en procura le débit; mais la raison et le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris et dans l'oubli.

Fin du Tome cinquième.

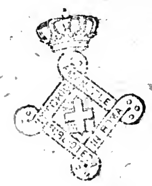


TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome cinquième.





